

Sun Company

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

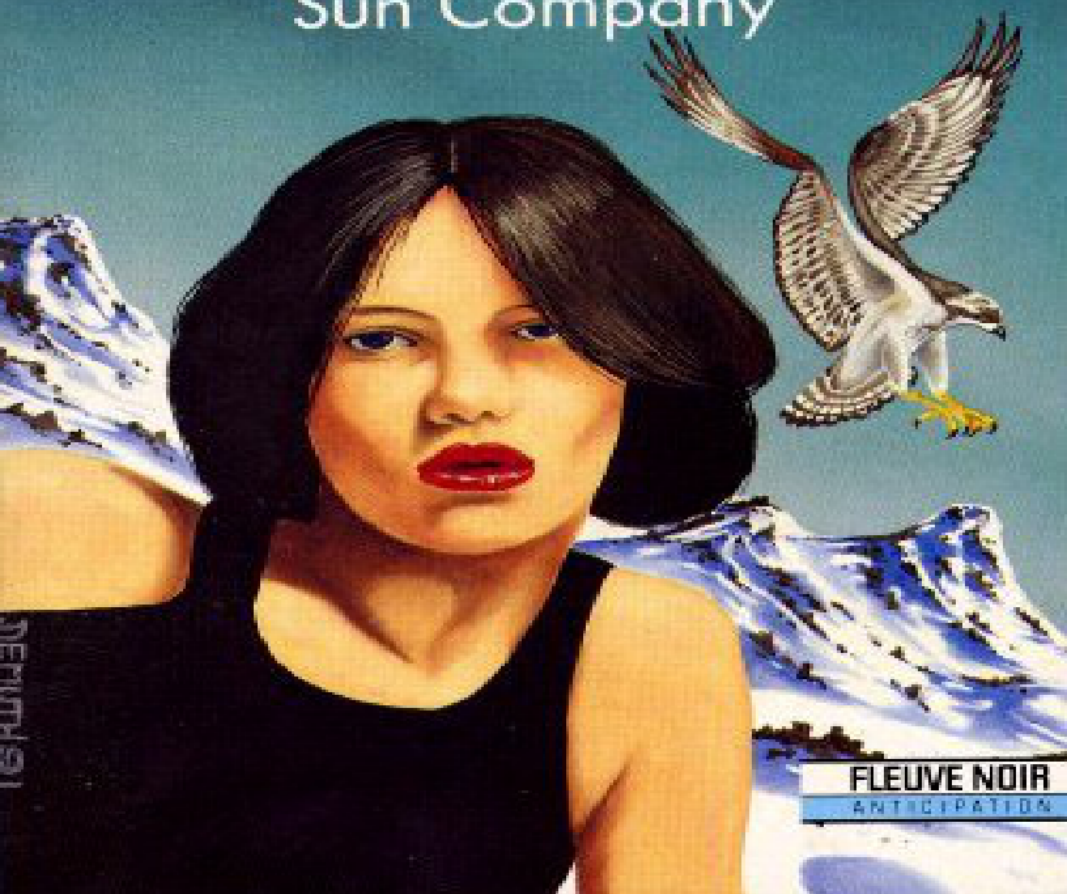
LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

25

Sun Company



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 25

Sun Company

(1986)

CHAPITRE PREMIER

Levé le premier, Liensun enfila une fourrure sur sa combinaison isotherme pour sortir sur le haut-plateau. Chaque matin, depuis un mois qu'ils avaient échoué là, il vérifiait la tenue de la structure en forme d'hémisphère sous laquelle ils s'abritaient. Structure taillée dans l'ancienne enveloppe du dirigeable *Soleil Serein*.

Ils n'étaient plus que huit survivants, avaient vu mourir leurs camarades au cours des tentatives désespérées pour échapper à ces régions inhospitalières. Trois tentatives se terminant chaque fois en naufrage catastrophique. Et pour finir ce haut-plateau, presque plus de vivres, quelques litres d'huile uniquement réservée au chauffage de la grosse tente commune.

À ces altitudes les vents ne tombaient jamais et soufflaient les trois quarts du temps vers l'Ouest, si bien qu'ils s'éloignaient sans cesse de la banquise du Pacifique et de leur hase Fraternité I.

Deux mois plus tôt ils avaient été abattus par un missile lancé par ces cavaliers asiates qui les traquaient en Mongolie. Le commandant Juguez avait réussi à poser son dirigeable dans d'assez bonnes conditions. Une partie de l'équipement, les filtres à hélium et un moteur avaient pu être récupérés. En moins de huit jours ils avaient reconstruit un appareil beaucoup plus petit qui aurait pu leur permettre de rejoindre leur base de départ, mais une violente tempête les avait entraînés vers l'Ouest, et à vouloir lutter contre ils avaient grillé leur diesel.

Nouvel atterrissage forcé, nouvelle tentative pour construire un autre ballon. Durant cette période, plusieurs membres de l'équipage avaient été emportés dans une avalanche, alors qu'ils tentaient de rejoindre un village de haute montagne dont ils apercevaient les lumières chaque nuit. Pendant deux semaines ils avaient tous fantasmé sur ces lumières, essayant d'évaluer leur distance, puis rêvant de la nourriture et des combustibles qu'ils trouveraient là-bas, de l'autre côté de cette vallée profonde.

Les survivants avaient pris leur envol peu de jours plus tard, en croyant profiter d'un courant ascensionnel qui devait les diriger droit sur le fameux village, mais en altitude, l'appareil, happé dans un tourbillon, s'était éloigné sans espoir de retour.

Immobilisés dans une zone de calme ils avaient pu jeter des ancres et rejoindre la glace. Au milieu d'une zone forestière inattendue en ces temps-là. Faute de clairière, le dirigeable avait dû être solidement arrimé au-dessus de leur campement. Ils avaient construit des cabanes en bois, avaient pu se chauffer mais les câbles des ancres commencèrent de se rompre les uns après les autres et ils durent prendre une décision cruelle. Laisser repartir le dirigeable à vide et attendre sur place, dans cette forêt, une vague possibilité de retourner vers l'Est, ou bien abandonner cet endroit où ils pouvaient s'abriter, se chauffer et tuer des animaux pour se nourrir. Ils avaient voté et sur dix-sept, neuf avaient souhaité rester sur place.

Les huit autres avaient dérivé vers l'Ouest pendant plusieurs jours, avec parfois des vents contraires qui leur faisaient espérer vainement un changement de direction vers l'Est. Et puis la panne du dernier filtre à hélium, la plongée vers ce haut-plateau, la construction de cette structure avec les derniers ballonnets encore pleins.

Depuis deux jours un commando de cinq hommes essayait de forcer un troupeau de yacks à revenir vers le campement. Ils avaient aperçu ces yacks à fourrure soyeuse au moment de leur atterrissage. Plusieurs centaines de bêtes qui, affolées, avaient fui vers le Nord. Depuis on les distinguait au loin, et quand les vivres et l'huile avaient commencé de manquer, il avait été décidé qu'on essaierait de les rameuter vers cette zone.

Des fourrures, de la viande, de la graisse en perspective. Un seul animal pouvait les aider à survivre un mois.

Liensun scruta l'horizon du haut-plateau, n'aperçut que les flancs escarpés d'une énorme montagne qui formait une barrière impressionnante.

— Tu ne vois rien ? demanda le commandant Juguez dans son dos.

Pour toute réponse il lui tendit les jumelles et retourna sous la tente préparer le thé et des galettes de pommes de terre en poudre.

— On n'aperçoit même pas les yacks, dit Juguez en rentrant déçu sous la tente.

Leur troisième compagnon se nommait Heris et souffrait d'engelures profondes qui lui interdisaient de marcher. Liensun le soignait avec les restes de la pharmacie de bord mais craignait pour lui la gangrène.

— Deux jours c'est le maximum. Ils n'avaient pas de quoi tenir plus.

— Pourquoi ce troupeau reviendrait-il ici ? fit Heris goguenard. Il n'y a aucun pâturage. Je vous dis qu'il était en transhumance et que rien ne le fera retourner en arrière. Ces animaux vont de plaques de lichens en toundras selon un circuit bien étudié depuis des centaines d'années. Il faudra attendre un an avant de les voir revenir. Et d'ici là...

En principe il ne restait de vivres que pour huit jours et de l'huile que pour deux ou trois. À condition d'admettre que zéro, sous cette grande tente, c'était une température convenable quand au-dehors le thermomètre pouvait descendre jusqu'à moins cent.

— Il va falloir se rationner encore plus, dit Juguez, couper le chauffage régulièrement. Il suffirait qu'un seul animal accepte de remonter jusqu'ici pour que nous soyons sauvés. Un seul.

Ils rêvaient de ce bloc de viande et de graisse. Liensun pensait à une femelle qu'on pourrait traire avant de la tuer afin de boire son lait bien crémeux.

— Ma Ker et tous les Rénos doivent nous croire à jamais perdus, dit Heris. Nos derniers messages radio n'ont jamais dû les atteindre.

— Nous diffusions de plus de cinq mille mètres, répliqua Juguez, et il n'y aurait aucun obstacle autour. Je suis certain qu'ils espèrent encore et qu'ils ont expédié un ou deux dirigeables à notre recherche.

— Nous sommes à six, sept mille kilomètres de Fraternité I, comment voulez-vous qu'ils fassent sans savoir ?

— La balise fonctionne toujours, dit Juguez. Jusqu'à deux cents kilomètres...

— De quoi nous faire repérer par les habitants de cette zone.

— Nous n'en avons guère vu jusqu'à présent.

Liensun savait que Heris souffrait, ce qui le rendait hargneux. Il prépara une piqûre pour calmer sa douleur et le faire dormir.

Une demi-heure plus tard il profita de ce sommeil artificiel pour dégager le pied droit de l'homme et l'examiner. Juguez fit la grimace :

— Il va falloir l'amputer sinon il mourra dans des souffrances horribles.

Liensun y pensait depuis la veille mais ne se sentait pas capable de pratiquer une telle opération.

Peu après ils sortirent hors de cette structure que deux ballonnets soulevaient en guise de piquets.

— Si jamais ils ne reviennent pas, dit Juguez, nous confectionnerons un traîneau. Nous y placerons notre ami et nous essayerons de rejoindre un endroit habité. Mais pour l'heure je suis incapable de savoir s'il existe un tel endroit à portée de nos forces. Si au moins nous avions les *Instructions Ferroviaires* de cette partie du monde.

— Nous sommes au Tibet, n'est-ce pas ?

— Il semblerait qu'effectivement c'est cette région. Avec ces sommets, ces hauts-plateaux...

Lorsque Heris se réveilla, Liensun dut lui faire une série de piqûres pour calmer ses douleurs. Juguez vint fouiner dans la pharmacie :

— Il faut se décider, sinon nous ne pourrons même pas l'endormir.

Il commença de réunir les instruments, scalpels, égoïnes, pinces hémostatiques, ciseaux, coton, gaze, seringues pour injections diverses.

L'opération commença vers midi et se prolongea durant une heure. Liensun dut endormir le malade deux fois tandis que Juguez poursuivait son travail, imperturbable.

Dans la nuit Heris fut pris d'une poussée de fièvre telle qu'il délira. Ils se relayèrent pour le veiller et au lever du jour il se calma.

Dans la journée les deux hommes confectionnèrent un traîneau avec les restes de la nacelle du dirigeable et commencèrent de le charger de tout leur matériel. Peu de provisions mais des appareils qui pouvaient s'avérer utiles.

— Nous utiliserons un ballonnet pour alléger la charge.

Le quatrième jour après le départ du commando ils abandonnèrent le campement. Le blessé était installé dans un abri étroit qui le protégeait du froid. Ils avaient décidé de traverser le plateau et d'essayer de retrouver la piste des yacks, pas celle du commando des cinq Rénovateurs.

Un peu avant la nuit ils dressèrent leur tente et une fois à l'abri creusèrent un igloo où ils allumèrent le brûleur à huile. Heris était très mal, févreux. Ils durent stopper une nouvelle hémorragie.

Le lendemain ils trouvèrent des excréments de bovidés et suivirent la piste qui se dirigeait vers le Sud. Peu après ils aperçurent un dessin tracé sur la glace représentant un soleil, preuve que le commando avait également pris cette direction.

Le huitième jour après le départ du commando et le cinquième de leur propre expédition, ils n'avaient plus rien à manger. Ils avaient essayé de faire brûler les bouses de yacks mais celles-ci, d'abord gelées, étaient trop fraîches pour flamber une fois réchauffées.

Ils n'eurent pas le courage d'abandonner leur abri de fortune. De plus Heris était trop faible pour affronter une nouvelle étape.

— Pourtant nous sommes sur le chemin des yacks, ne cessait de répéter Juguez.

Le lendemain matin Liensun quitta l'igloo recouvert de la toile de dirigeable et s'éloigna lentement, un fusil en bandoulière. Il était certain que l'endroit était peuplé d'animaux mais que l'odeur et le bruit des hommes les faisaient se terrer. Il confectionna un autre igloo

et s'y enferma avec juste une série de meurtrières pour observer l'immensité du haut-plateau.

Trois heures plus tard le premier animal apparut.

C'était un rat qui sortit de la glace et regarda autour de lui avec inquiétude pendant des minutes. Il devait approcher du kilo mais Liensun préféra l'épargner. Puis le rat disparut et il se maudit. Le rongeur aurait au moins pu servir d'appât s'il l'avait tué.

Il attendait toujours lorsqu'il surprit une pensée humaine. Il crut d'abord que c'était Juguez ou Heris qui rêvait d'un morceau de viande en train de griller sur un feu de bouse. Puis il se dit que ses deux compagnons n'auraient jamais imaginé un feu de bouse mais d'huile. C'était donc un étranger à proximité.

L'esprit de l'homme était simple, ne s'encombra jamais plus de deux images à la fois. Mais il utilisait une langue inconnue et n'arrêtait pas de se répéter mentalement les mêmes syllabes.

Il était juste en face de sa cachette, dans une dénivellation du plateau. Il essaya d'occuper le cerveau de l'inconnu qui réalisa qu'une présence invisible tentait de l'envahir. La terreur le submergea et, profitant de cette faiblesse, Liensun découvrit que l'homme habitait dans une sorte de trou de rocher, fermé par une murette de pierres. Devant cet abri, au-dehors, il y avait un enclos fait de murs de glace où deux yacks mangeaient des bottes de lichens.

Se guidant sur les ondes d'effroi que diffusaient les neurones de l'homme, Liensun avança très vite dans sa direction et trouva la dépression où il habitait sur le plateau, aperçut les deux bovidés à la longue fourrure soyeuse.

Le berger habitait derrière ce mur de pierres plates où une peau de bête servait de porte. Il cessa d'occuper l'esprit de l'autre et attendit dans le froid. L'homme ne tarda pas à surgir. Complètement habillé de fourrures retournées et brodées en rouge et vert. Il portait, pour se protéger le visage, une cagoule en poils tissés et l'emplacement des yeux était isolé par des verres carrés.

L'homme alla regarder ses bêtes, un mâle et une femelle, tâta le pis de cette dernière. En vain car la mamelle était flasque.

L'homme avait faim depuis des jours et rêvait de tuer une de ses bêtes, mais un reste de raison l'en empêchait.

Soudain il se retourna et regarda dans la direction de Liensun allongé dans un tas de congères. Il disparut dans son trou, ressortit avec une arme curieuse à la main. Liensun la reconnut pour avoir vu la même sur de vieilles illustrations. Une arbalète.

Avec une rapidité inquiétante il tira une flèche dans sa direction et Liensun la vit s'enfoncer de moitié dans un bloc de glace. Une seconde suivit, puis une troisième, et elles l'encadraient. La prochaine serait fatale s'il ne réagissait pas. Il tira au-dessus de la tête

encagoulée et le Tibétain poussa un hurlement et s'enfuit dans sa cabane. De là il se mit à lancer d'autres flèches mais Liensun avait changé de position.

Il rampa jusqu'à la murette de glace et une fois à l'abri essaya de convaincre l'homme de faire la paix, mais rien n'y fit. Alors il le menaça mentalement, lui dit qu'il allait abattre ses yacks et lui prendre les deux. Que s'il se montrait raisonnable il n'en abattrait qu'un, le mâle, et qu'il n'en prendrait qu'une partie. L'autre s'obstinant, il dut s'exécuter.

Le mâle frappé d'une seule balle s'effondra d'un coup tandis que sa fourrure gris clair se tachait de sang. Alors le Tibétain réapparut en gesticulant, sans son arbalète.

Liensun lui ordonna de découper un gros morceau de viande, de le jeter par-dessus la murette et de rentrer chez lui sinon il abattait la femelle également.

Il retourna chargé de sept à huit kilos de viande gelée en direction du campement. Juguez devait surveiller son retour car il se précipita :

— Heris va mourir... C'est la fin.

Puis il vit la viande et ses yeux se mirent à briller.

— Tu as trouvé des yacks ?

— Je t'expliquerai.

Juguez prit le quartier et le porta à l'intérieur, commença d'en scier un morceau. Liensun se pencha sur Heris, le secoua :

— Nous avons de quoi manger.

Mais c'était trop tard. Juguez lui tapa sur l'épaule pour lui présenter un morceau de yack. Il le porta à sa bouche et, mangeant tous les deux, ils attendirent la fin de leur compagnon. Il mourut sans avoir repris connaissance.

CHAPITRE II

Le lendemain de son retour d'Africana, Yeuse avait été convoquée par Floa Sadon dans son palais mobile très prétentieux qui occupait un bon nombre de voies sur les quais résidentiels de Grand Star Station. La maîtresse officieuse de la Transeuropéenne la reçut dans son bureau dès qu'elle arriva.

D'où sortaient ces marbres, ces colonnes, ces dorures pompeuses ? Ce palais pouvait-il encore rouler selon les impératifs de la CANYST ? La Commission d'Application des Accords de New York Station sur la société ferroviaire.

— Tu as vu Kurts le pirate ?

— Non.

Yeuse n'avait même pas été surprise de voir Floa au courant de tout.

— Lien Rag est donc mort et ce sont ses cendres que tu as ramenées dans cette ampoule de verre ?

— Il avait souhaité être incinéré.

— Je n'y crois pas. Je ne crois pas à sa mort ni à cette mise en scène. Kurts protège un secret... Lady Diana n'y croit pas non plus. J'ai eu un message d'elle.

Elle se leva, vint embrasser tendrement Yeuse, lui caressa la joue :

— Toi non plus tu n'y crois pas... Lady Diana voudrait te rencontrer. Ses savants peuvent identifier ces cendres paraît-il. Accepterais-tu de les lui confier ?

— Non.

Floa remplit deux verres de liqueur, lui apporta le sien.

— C'est bien ce que je pensais. Que vas-tu en faire ?

— Les garder jusqu'à mon retour en Compagnie de la Banquise.

— Lien Rag était transeuropéen, fit remarquer Floa.

— Lien Rag n'aimait pas cette Compagnie.

— Celle de la Banquise l'avait pourtant rejeté en quelque sorte...

On dit que le Président a vendu Lien Rag aux tueurs... Les Éboueurs de la Vie Éternelle.

— On dit trop de choses inexactes.

Elle but cette liqueur verte en pensant qu'elle était peut-être aphrodisiaque. Mais elle était trop lasse pour succomber aux maléfices de Floa Sadon.

— Et l'histoire des Ragus est-elle inexacte ? se moqua son hôtesse. Je sais qu'ils appartiennent à la même famille que Lien Rag et que tous partagent un secret fantastique... Le vieux Ragus a commencé par disparaître voici plus d'un an et depuis quelques mois c'est son fils... On dit qu'ils avaient organisé des expéditions. Pour quel endroit, le sais-tu et pour trouver quoi ?

— Lien Rag le savait-il ?

— On l'a surpris chez eux voici dix ans... On n'a jamais su ce qu'il allait y faire, ni pourquoi il remontait la trace de ses ancêtres dans le temps jusqu'à une aïeule commune, une certaine Ragus.

Elle s'assit sur le bord du bureau et sa robe fendue découvrit sa cuisse. Yeuse trouva qu'elle devenait grassouillette.

— J'ai mis des enquêteurs là-dessus...

— Pourquoi ?

— Parce que tout ce qui inquiète Lady Diana me ravit... Crois-tu que ce soit le secret de notre destin que Lien Rag recherchait ? La possibilité d'échapper à la fatalité du froid et de ce crépuscule qu'on appelle le jour ?

— Attention de ne pas virer Rénovatrice du Soleil... Tu serais condamnée malgré ta position et ta fortune. On ne plaisante pas avec cette dissidence.

— C'est fascinant d'imaginer que peut-être...

Elle frissonna.

— Ces cendres sont ridicules ! Qui pourrait croire que ce sont celles de Lien Rag ?

— Si seulement j'avais vu Kurts en personne, soupira Yeuse. Je ne douterais pas. Mais tout s'est passé mystérieusement et je ne suis pas convaincue non plus. Mais je joue le jeu. Il faut certainement apaiser les soupçons de quelqu'un, que ce soit Lady Diana ou les Sibériens.

Du coup Floa sauta sur ses pieds et la regarda avec stupeur :

— Les Sibériens ?

— Tu as déjà entendu parler de leur nouveau dogme sur la pérennité des Glaces. Cette période serait beaucoup plus vieille que ce que nous pensons... Pas trois siècles mais plus de deux mille ans...

— Ils veulent décourager les Rénos. Je n'y attache pas d'importance.

— Lien Rag était glaciologue, un excellent glaciologue, et il

pouvait dater la couche de glaces... Imagine qu'il ait prouvé que celle-ci ne dépassait pas trois siècles d'âge ? Il démolissait le dogme des Sibériens.

— Ou pouvait le confirmer.

— Je rentre chez moi, je suis très démoralisée...

Le train-ambassade n'était pas le meilleur endroit pour se reposer. Il y avait toutes sortes de solliciteurs, des demandes d'émigration pour la Compagnie de la Banquise dont les réussites faisaient rêver.

Enfin Zelay, le journaliste borgne, se trouvait également là.

— Tu as quitté Mesur Station ? Tu es guéri ?

— Je ne suis plus radioactif, si c'est ce qui te préoccupe. Je dois comparaître devant une commission spéciale ici dans cette station.

— Floa sait beaucoup de choses sur les Ragus disparus. Mais elle ignore comment.

— Va-t-elle me faire expulser ?

— Tant que tu l'intrigueras, elle te gardera dans cette Compagnie.

Dans son courrier le Président Kid, de la Compagnie de la Banquise, ne parlait que de la petite fille qu'il venait d'adopter et qui comblait ses manques d'affection. Il allait jusqu'à dire qu'elle serait son héritière un jour.

— Curieux cette gosse qui surgit d'un coup dans la vie du Gnome, dit Zelay. On affirme qu'elle était dans une institution de sourds et muets et qu'elle n'est de nulle part. Impossible de remonter jusqu'à sa famille.

— Elle s'appelle Rewa, c'est tout ce que l'on sait, et qu'elle est blonde.

Dans son lit elle parcourut quelques rapports confidentiels. À l'Est les Sibériens préparaient une grosse offensive contre la base secrète des Rénovateurs du Soleil dans le Nord-Pacifique. Cent mille hommes et une armada blindée à la puissance de tir effrayante. Ils avaient progressé très vite et soudain paraissaient stoppés. Les observateurs du Président Kid n'en savaient pas plus et on comptait sur elle pour faire parler l'ambassadeur Sernine qui lui vouait une amitié amusée.

Jdrien, le Messie des Roux, essayait lui aussi d'atteindre son demi-frère Liensun, un Rénovateur enragé. Suivi d'une grande horde, il marchait vers le nord de la grande banquise.

Le lendemain elle demanda une entrevue à Sernine qui l'invita à venir tout de suite le voir.

— Vous avez reçu des nouvelles alarmantes sur l'arrêt de notre offensive contre la base secrète des Rénovateurs ?

Elle rougit et il éclata de rire.

— C'est bien ce que je pensais. Le Kid est très bien informé de nos mouvements. Tout allait très bien et nous avons réussi à garder le rythme de cinquante à soixante kilomètres par jour de rails posés... Nous avons oublié Kouro Shivo.

— Mais qui est-ce ?

— Un courant chaud sous-marin qui fracture la banquise au Nord, de façon telle que pour franchir la faille nous allons devoir travailler nuit et jour, construire un viaduc, une série de viaducs pour que nos unités les plus lourdes puissent passer sans risque. Un mois de retard si les dirigeables ne nous attaquent pas. Nous avons réussi à les tenir à distance mais ils ont fabriqué une unité plus légère, plus rapide, qui opère des offensives foudroyantes.

Pourquoi tant de franchise en sachant que le Président Kid serait vite informé de ces nouvelles ?

— Nous passerons et nous détruirons ce nid de Rénovateurs insolents. Ils ont réussi à nous voler un réacteur nucléaire ancien entreposé au centre de la Compagnie. Ils ne reculent devant rien. Ils avaient envoyé des espions chez nous... Un jeune garçon et une femme d'âge mûr, que nous avons identifiée comme étant cette Ligath qui partagea un temps votre incarcération dans un train-bagne.

— Ligath, vous en êtes sûr ?

— Elle est détenue à Moscova Station après cette opération des bandits Rénovateurs contre un centre industriel. C'est une spécialiste des questions nucléaires mais elle refuse de travailler pour nous... Par idéal et fidélité envers la secte des Rénovateurs du Soleil. Nous avons beau lui prouver que le Soleil n'existe plus depuis des millénaires, rien n'y fait.

Yeuse commençait de trouver étrange cette insistance à lui parler de Ligath, qu'elle avait effectivement connue dans ce pénitencier roulant où elles confectionnaient des pelisses synthétiques.

— Voyageuse Yeuse, nous aurions besoin de votre concours pour la convaincre que l'engagement chez les Rénos est une erreur criminelle.

Elle ne sut que dire tandis qu'il préparait le thé à partir d'un samovar authentique.

— Nous vous en serions très reconnaissants bien entendu... La coopération entre nos deux Compagnies s'en trouverait améliorée et votre Président Kid n'y verrait certainement aucun empêchement.

— Je ne me sens pas le droit de convaincre cette femme... Je ne suis pas pour les Rénos mais la liberté de conscience et les choix idéologiques...

— Bien sûr, bien sûr, mais soyons réalistes, hum ?

Il préparait un plateau avec sa tasse, des biscuits, un sucre de fruit brun dans un petit pot.

- Voulez-vous du lait ?
- Oui, merci. Vous avez un marché à me proposer ?
- Quelques renseignements sur la fin tragique de votre ami, Lien Rag, vous savez, ce glaciologue.

CHAPITRE III

Dans la base de Fraternité I, le climat psychologique se dégradait chaque jour et Ma Ker, la vieille physicienne qui dirigeait le collectif administratif, en avait pleinement conscience. Le millier de Rénovateurs qui s'étaient réfugiés dans cette zone commençaient d'appréhender l'avenir et de perdre l'espoir.

Au Nord les Sibériens, provisoirement stoppés par une immense faille de la banquise, travaillaient nuit et jour à l'édification d'un viaduc qui supporterait le poids de leur flotte ferroviaire.

Quant à la base de repli que Ma Ker leur proposait, elle les épouvantait trop pour qu'ils puissent raisonnablement songer à s'y replier. La simple pensée d'habiter au sein d'un animal monstrueux, une amibe géante qui recouvrait des milliers de kilomètres carrés, dépassait l'entendement humain de ces gens-là. Ma Ker comprenait ce refus mental. Tous ces Rénovateurs vivaient depuis des années dans des conditions difficiles. Traqués par les Compagnies ferroviaires, incompris par la grande majorité des gens, ils avaient cru trouver dans Fraternité I sinon le bonheur, du moins la sérénité, et elle leur proposait un refuge où chaque minute, chaque seconde devaient être vigilantes. L'amibe géante n'avait qu'une seule fonction dans sa monstrueuse existence : se nourrir par phagocytose, et aller vivre dans son sein c'était défier à chaque instant sa faim inassouvie.

Les commandos successifs qui revenaient de cet enfer devaient subir une cure de sommeil pour guérir leurs psychoses et certains gardes solaires ne retrouveraient jamais leur équilibre.

La fondation de la base dans la masse gélatineuse de cette créature vivante qu'on appelait Jelly dans cette partie du monde, demeurait le second souci de la vieille femme, bien que chaque jour devienne encore plus préoccupant par l'urgence où elle se trouvait d'évacuer la petite population, menacée par la progression de l'armée et de la flotte sibériennes.

Mais son chagrin constant était la disparition de Liensun son fils

adoptif, celui qu'elle avait désigné dans son cœur et dans son esprit comme le grand continuateur de son œuvre. Elle avait toujours cru que Liensun mènerait les Rénovateurs du Soleil vers un avenir radieux où l'astre de lumière et de chaleur referait son apparition après trois siècles d'absence.

Il y avait deux mois qu'elle attendait des nouvelles de cet enfant. Deux mois avec parfois l'envie de hurler sa douleur, deux mois de nuits blanches, d'espoirs inconsidérés et de chagrins solitaires.

Les Sibériens avaient annoncé qu'ils avaient abattu plusieurs dirigeables lorsque les commandos solaires avaient attaqué un centre industriel, KTK Voksal, pour s'emparer d'un réacteur nucléaire. Il était exact que deux dirigeables avaient disparu alors, mais jamais les Sibériens n'avaient donné le nom de *Soleil Serein*, celui à bord duquel son fils adoptif se trouvait. C'était la preuve que les Sibériens n'avaient pas retrouvé l'appareil, encore moins son enveloppe sur laquelle ce nom était peint sur chaque flanc, dessus et dessous, et également sur la nacelle. Ma Ker, à partir de cette carence des Sibériens, forgeait mille hypothèses.

Un météorologue avait depuis travaillé sur la direction des vents à cette époque-là et l'ordinateur avait fourni une réponse générale. Les vents soufflaient en direction de l'Ouest et le dirigeable avait pu être entraîné à des milliers de kilomètres, vers le sud de la Sibérienne ou le nord de la Fédération Australasienne. On avait affiné les données et l'ordinateur avait tenu compte des possibilités de l'engin une fois privé de moteur et de filtres à hélium. Les hautes montagnes du Tibet et de l'Himalaya avaient pu l'arrêter.

Impossible d'organiser une expédition sérieuse avec cette base de Fraternité II à créer. Sans cette faille de la banquise qui paralysait les Sibériens depuis deux mois, alors que leur fantastique réseau ferré n'était plus qu'à dix jours à ce moment-là, les Rénovateurs auraient dû s'enfuir à bord des dirigeables sans même savoir dans quelle direction.

Ce matin-là les Suba, Greog et Ann, vinrent la trouver dans son bureau du collectif et rapidement essayèrent de la convaincre de choisir un autre site pour l'implantation de la base future.

— Jelly ne renoncera jamais à détruire les parasites que nous serons dans son sein. Ce sera une lutte constante, épuisante, et l'amibe finira par gagner, car nous ne disposerons pas toujours des moyens nécessaires. Pour l'instant c'est avec de l'huile minérale et des dérivés iodés que vous avez réussi à créer une sorte d'îlot, d'oasis dans sa masse protoplasmique, mais elle contre-attaque sans arrêt. Ses pseudopodes réussissent à perforer la banquise et certains, fins comme des cheveux, se faufilent partout. L'huile s'échappe par ces trous forés dans la glace et nous avons déjà gaspillé des quantités énormes.

— Si nous parvenons à nous y maintenir, nous serons à jamais

protégés de nos ennemis les plus acharnés, les hommes soumis aux Compagnies ferroviaires.

— Nous aurons un ennemi intérieur pire que les hommes. Nos propres amis qui basculeront tous dans la paranoïa la plus destructrice. Ma, vous ne pouvez persister dans l'erreur.

Elle haussa les épaules.

— Retournez à vos chères recherches. Vous avez dirigé cette base et vous n'avez rien prévu pour l'avenir. Dès que les Sibériens auront terminé leur viaduc, ils seront là en moins de dix jours. Leurs canons, leurs missiles nous détruiront en quelques heures. Où que nous allions ce sera la même chose. Nous avons la Panaméricaine à l'Est, la Compagnie de la Banquise au Sud et les Sibériens au Nord, les plus proches, les plus dangereux à cause de leur formidable puissance de feu.

Ils repartirent furieux et elle se remit au travail. On lui avait soumis un premier rapport sur le réacteur nucléaire volé aux Sibériens. Il pouvait produire une puissance illimitée de milliers de watts, une fois couplé avec une turbine à vapeur et des alternateurs. Une puissance certes adaptable à ce dirigeable géant qui n'attendait qu'un moteur adéquat, mais alors le réacteur ne donnerait que le tiers de sa puissance. On pouvait plus profitablement le conserver dans la base pour fournir la chaleur et l'énergie. Dans ce cas on serait dans la possibilité d'envisager un accroissement de population et la création d'usines, de serres agricoles et d'assurer le confort général.

Le rapport signalait toutefois que des fuites de radioactivité avaient été décelées et qu'un séjour prolongé auprès du caisson protecteur pouvait provoquer des lésions, voire une irradiation fatale.

Elle pensait faire installer le réacteur sur *Soleil du Monde*, le géant de cinq cents mètres de long pouvant emporter entre mille et deux mille tonnes de fret, et utiliser le dirigeable pour une mission primordiale : rechercher Liensun à l'Ouest. *Soleil du Monde* pourrait tenir l'air des mois sans encombre, voler à haute altitude, manœuvrer à sa guise.

Le même jour les nouvelles de Fraternité II ne furent pas réjouissantes. Deux hommes du commando s'étaient laissés surprendre par des pseudopodes et Jelly les avait phagocytés, rejetant leurs vêtements, leurs ossements, tout ce qu'elle ne pouvait digérer. Le commandant de la base avait alors ordonné des repréailles et, pendant plusieurs heures, on avait arrosé les falaises vitreuses qui surplombaient la base d'huile minérale et de produits iodés. La gelée visqueuse avait cédé du terrain de toutes parts et Fraternité II s'était agrandie de quinze pour cent environ.

Ma Ker savait que peu à peu Jelly reprendrait son territoire perdu. Elle possédait une obstination qui faisait presque l'admiration

de la vieille savante qui la comparait à la sienne propre et y voyait un défi constant.

On avait aussi analysé les encéphalogrammes pratiqués sur certaines régions à forte concentration de fibres nerveuses de l'amibe.

Indiscutablement il y avait une forme d'intelligence qui dépassait l'instinct de survie, de se nourrir. Jelly pouvait réfléchir à la meilleure façon de lutter contre ces envahisseurs et parvenait à des résultats. Par exemple comment expliquer que certaines pointes durcies de pseudopodes dégagent une chaleur assez forte pour percer la banquise sur des épaisseurs de vingt mètres ? Une chaleur d'origine électrique, affirmaient les spécialistes en biochimie. Comme si chaque pointe possédait sa propre résistance chimique.

Plus tard elle se rendit au centre d'écoute des échanges radio sibériens. La construction des viaducs était si ardue que les ouvriers demandaient souvent des instructions en clair et que les ingénieurs répondaient de même. Le courant chaud, Kouro Shivo, qui avait créé cette faille, interdisait la construction de piliers flottants, et les Sibériens devaient faire fabriquer des caissons d'acier qui seraient ensuite transportés par voie ferrée jusque-là.

— Nous attaquerons ces convois, décida Ma Ker.

Elle réunit son état-major de la flotte des dirigeables qui patrouillaient nuit et jour au-dessus du nouveau Réseau Sibérien. Hors de portée des lance-missiles et utilisant des appareils sophistiqués pour suivre l'évolution de la situation.

— Nous allons détruire le réseau en arrière, empêcher le ravitaillement.

— Il est puissamment surveillé, dit le commandant Xerw, spécialiste des missions dangereuses dans cette zone à bord du nouveau petit dirigeable rapide le *Plein Soleil*, qui grâce à sa vitesse élevée, pouvait défier les tirs les plus nourris.

— Justement, nous attaquerons encore plus loin... Il faut le détruire sur des kilomètres, provoquer l'effondrement de la banquise.

— Vous savez que celle-ci se reforme très vite... Le froid est tel à cette latitude que deux jours suffisent à combler une crevasse de cent mètres de large...

— Il faudrait détourner le Kouro Shivo, dit quelqu'un.

— Pour l'instant il est bien utile là où il se trouve, répondit Ma Ker.

Le soir même elle embarqua à bord de *Plein Soleil* pour Fraternité II. Elle s'y rendait régulièrement pour exalter le courage de ses hommes mais peu à peu la situation se dégradait et, d'ici quelques semaines, elle ne trouverait plus personne à envoyer dans cet enfer. Et pourtant elle sentait que c'était la seule issue, la solution miracle qui les isolerait pour une longue période de prospérité. Cette lutte

constante pour leur survie empêchait le cheminement vers le retour du Soleil et, peu à peu, ces hommes et ces femmes se lassaient, envisageaient d'abandonner la colonie pour retrouver d'autres groupes qui pratiquaient la magie noire dans l'espoir d'obtenir le même résultat. On signalait çà et là des séances nocturnes suspectes dans les wagons d'habitation.

Ma Ker, comme toujours, se fit treuiller dans l'espèce de cirque plus ou moins rond que l'on avait aménagé dans le protoplasma de Jelly.

Depuis le dirigeable on apercevait cette gelée vitreuse qui formait des vallonnements, des courbes douces à perte de vue. D'après les dernières mesures, l'amibe géante occupait deux cent vingt mille kilomètres carrés sur la banquise. Son expansion vers le Sud se prolongeait par des sortes de presque îles de protoplasma longues de dizaines de kilomètres, en direction de colonies de phoques ou de manchots. Il n'était plus rare de voir les manchots remonter en colonies nombreuses vers le Nord, alors que dans le temps ils n'habitaient que l'Antarctique.

Le commandant Cohen la reçut sous sa tente chauffante et lui fit un résumé de la situation.

— Les hommes craquent de plus en plus vite. Cette saleté surgit de partout. Si vous ne trouvez pas une arme de riposte, on devra plier bagage dans quinze jours.

— Vous y avez réfléchi à cette arme ?

— Ou on fait la guerre à outrance ou on négocie, dit-il brutalement.

Cohen ne craquait pas, gardait son équilibre psychique alors qu'il était sur la brèche depuis des mois. Elle pouvait compter sur lui mais, visiblement, il ne pensait pas pouvoir tenir son commando encore longtemps.

— Je voudrais bien parlementer avec Jelly, mais comment faire ?

— Gavez-la au lieu de la détruire. Capturez des milliers de phoques et devenez pour elle une pourvoyeuse de nourriture. Elle vous respectera.

— Je vais y réfléchir... Mais plus elle mange plus elle s'étend, semble-t-il.

— Il faudrait créer une colonie de phoques ou de morses qui ne puissent s'échapper.

— Ce sera un spectacle insoutenable pour nos compagnons... Vous imaginez la chose ? Notre survie dépendant d'un massacre d'animaux ? On assistera à leur phagocytose, au rejet des fourrures et des ossements ? Qui le supportera ? Ce sera encore pire que le mal.

— Vous me promettez de tenir un mois ?

— J'ai dit quinze jours... La relève sera de plus en plus dure. Nous allons avoir des désertions. Un jour ils voleront une loco là-bas à Fraternité I et fuiront vers le Sud... ce sera le début de la catastrophe.

Elle alla serrer quelques mains gantées mais les gardes solaires refusaient de la regarder dans les yeux. Tous avaient le visage épuisé, une expression égarée. Le cœur de Ma Ker, pourtant endurci par les épreuves, se serra pour la première fois devant cette détresse. Le chagrin de ne rien savoir sur le sort de Liensun la rendait peut-être plus accessible aux malheurs des autres.

— Je vous promets de faire le maximum pour vous aider, dit-elle avec sincérité.

C'est durant le voyage de retour à grande vitesse, il ne fallait que quatre heures pour rejoindre la vieille installation, qu'elle pensa au réacteur. Pourquoi ne pas le transporter jusqu'à cet îlot au sein de Jelly et laisser la faible radioactivité faire son travail ? L'amibe finirait par en souffrir et par céder suffisamment de banquise pour que l'on puisse s'installer sans craindre les pseudopodes sournois.

Chaque fois qu'elle rentrait, elle espérait qu'en son absence un miracle se serait produit, que Liensun aurait pu envoyer un message radio, ou que le centre d'écoutes aurait une information concernant les disparus du *Soleil Serein*.

Mais une fois de plus elle fut déçue. Par contre on la mit en garde contre un vague complot qui se tramait à son insu pour la renverser.

— Les gens souhaitent qu'on trouve un territoire dans le Sud, dans une zone accessible par le chemin de fer. Ils vous trouvent trop intransigente et pensent que les attaques contre la Sibérienne sont à l'origine de leurs malheurs.

Ma Ker alla consulter le dossier du réacteur nucléaire et prépara une série de questions pour le laboratoire de biochimie qui étudiait tout ce qui se rapportait à Jelly. Possible qu'une irradiation mesurée la contraigne à accepter cette colonie humaine.

Deux jours plus tard *Soleil d'Espoir* soulevait le caisson du réacteur et prenait la direction du Sud-Est où régnait l'amibe géante.

CHAPITRE IV

Le Gnome, président de la Compagnie de la Banquise, veillait toujours très tard pour assumer sa tâche énorme. Il n'avait besoin que de quelques heures de sommeil et, en règle générale, il s'étendait sur une couchette de son propre bureau, la principale pièce-compartiment de son train spécial.

Ce train blanc griffé d'or stationnait depuis quelque temps dans l'immense station de Titanpolis, la cité aux vingt-cinq coupoles cristallines. La capitale pure et magnifique dont il avait rêvé pour sa Compagnie, créée de toutes pièces dans le territoire le plus désolé qui fût, sur la plus grande banquise de la terre, celle du Pacifique. Le Kid, s'il l'avait voulu, aurait pu réclamer l'entière concession de cette surface immense, cent millions de kilomètres carrés au moins. Il préférerait négliger pour l'instant ces ambitions démesurées.

Dans la nuit, le volcan qui donnait son nom à sa chère mégapole jetait tous ses feux. Il ne faisait jamais tout à fait noir dans la ville et cette présence tutélaire était plus un réconfort qu'une crainte. Le volcan produisait la chaleur, et de celle-ci découlaient l'électricité, le confort, mais il y avait d'autres avantages qui donnaient des richesses inépuisables, depuis le soufre, la silice, les produits rares, et dans les eaux réchauffées les poissons abondaient.

Le Kid consacrait une grande partie de son temps et des fonds publics à la construction de ce fantastique Viaduc qui, d'ici quelques années, relierait sa compagnie à la Panaméricaine, là-bas à l'Est. Un ouvrage long de douze mille kilomètres au moins, avec des embranchements vers le Nord et le Sud, des créations de stations économiques touristiques. Avec leur niveau de vie élevé, les Banquisiens pouvaient songer aux loisirs, au tourisme, se rendre sur le Viaduc pour admirer les immenses troupeaux de baleines, pêcher, chasser en pleine nature sauvage.

Pour la première fois la monnaie de la Compagnie venait de coter à cent pour un dollar panaméricain. Une brève hausse qui

n'avait duré que quelques heures, mais avec cent calories on pouvait quand même avoir quatre-vingt-dix cents, ce qui était très appréciable.

Il était dans son fauteuil électrique en train de lire un dossier lorsque la petite fille, Rewa, entra d'un coup.

— Mais, dit-il stupéfait, tu ne dors pas, à trois heures du matin ? Si Glinda apprend ça.

Elle grimpa sur ses genoux en l'appelant Doj comme d'habitude. Il ignorait ce que signifiait ce mot. La petite fille commençait à bredouiller un peu de cette langue universelle à base d'anglais principalement, mais ne pouvait s'expliquer sur l'origine de cette appellation.

— Solina, dit-elle en pointant son doigt vers la fenêtre blindée du compartiment.

Elle désignait la coupole la plus haute de Titanpolis et le Président faillit ne pas y prêter attention.

— C'est joli, hein ?

La coupole était éclairée de l'intérieur et brillait comme une pierre précieuse.

— Solina, répéta-t-elle avec une sorte de colère capricieuse.

Brusquement ce mot trouva un écho en lui. Rewa appartenait au peuple des Hommes-Jonas qui vivaient en symbiose dans le corps des baleines, à l'intérieur de cellules organiques où ils recevaient chaleur, oxygène, aliments de l'animal qui puisait ces dons dans son propre sang.

Rewa appartenait même à une deuxième génération d'Hommes-Jonas, ceux qui vivaient la rapide mutation des baleines qui, en trois cents ans, étaient sorties de l'eau pour ramper sur la banquise et qui depuis peu, on avait la preuve formelle de trois cas, volaient grâce à des filtres d'hélium. Rewa avait été recueillie dans le corps d'une de ces baleines volantes abattue parce qu'elle ressemblait à un dirigeable des Rénovateurs.

— Tu veux dire...

Rewa appelait sa baleine nourricière Solina. Y avait-il en ce moment, autour de Titanpolis, d'autres cétacés du même type ?

— C'est impossible, voyons.

Pourtant elle désignait la coupole géante. Le Kid essaya de voir quelque chose mais les projecteurs éblouissaient trop.

— J'entends, dit la petite fille. Elle me parle...

Au même instant sonna le téléphone et le grand maître Lichten, chef de la Sécurité, lui communiqua un message. On venait d'interpréter des ultrasons d'origine inconnue au-dessus de la mégapole.

— Il s'agit peut-être d'une attaque de dirigeables. Vous devriez, voyageur Président, vous mettre à l'abri.

— Ce ne sont pas des dirigeables, Lichten... Essayez de diriger les projecteurs...

Mais Rewa se mit à pleurnicher :

— Partis... Tous partis... Solina partie...

CHAPITRE V

Le lendemain de la mort de Heris, ils repartirent en tirant le traîneau soulagé par le ballonnet d'hélium. Le cadavre de leur compagnon gisait sous la glace, protégé des bêtes sauvages par une housse en plastique.

Ils encerclèrent le repaire du Tibétain mais l'enclos des yacks était vide ainsi que l'abri troglodyte. L'homme avait chargé un traîneau de la carcasse du bovidé et attelé son unique vache pour lui faire tirer la charge.

— On peut le rattraper, dit Jugez. Il n'avance que lentement.

Liensun n'avait trouvé qu'un peu de beurre rance et un paquet de thé à l'odeur évaporée. Ils préparèrent une casserole de liquide chaud dans lequel ils firent fondre le beurre avant de poursuivre la chasse.

Juste avant de sortir, Liensun aperçut le dessin gravé dans le roc :

— Jugez, regardez !

Le commandant revint sur ses pas et sursauta :

— Un soleil... Le nôtre, n'est-ce pas ? Huit rayons dont quatre, les verticaux et les horizontaux, beaucoup plus longs, le signe de ralliement.

— Nous sommes pourtant au bout du monde, murmura Liensun. C'est assez incroyable... L'homme était fruste, belliqueux. Il a tiré sans hésiter en cherchant à me tuer... Il n'a rien d'un Rénovateur.

— Le signe est déjà ancien. La fumée de ce gourbi a même failli l'effacer à jamais.

Ils suivirent la piste sans mal. Le traîneau du Tibétain s'enfonçait dans le glacier et le yack devait peiner à tirer cette charge.

Ils faillirent tomber dans le piège à l'entrée d'un canon étroit. La première flèche arracha de la fourrure au col de Jugez qui se jeta derrière le traîneau. En deux bonds Liensun disparut dans la paroi et son compagnon le vit escalader, au-dessus de la gorge où s'embusquait

le tireur à l'arbalète.

Liensun surgit derrière l'homme couvert d'un énorme manteau en peau de yack qui traînait au sol. Le capuchon faillit amortir son coup de crosse. Le Tibétain se retourna et le garçon lui envoya un coup terrible dans l'estomac. En même temps il criait et Juguez accourant à la rescousse, ils purent enfin maîtriser l'homme.

Le yack femelle était en train de racler les parois de la gorge avec sa langue râpeuse. Il fumait de transpiration glacée et Liensun commença de le frictionner avec énergie tandis que Juguez repérait le traîneau chargé de la lourde carcasse de viande.

Le Tibétain terrorisé ne comprenait pas un mot de leurs questions. Tout ce qu'ils purent lui arracher au début fut son nom : Srong.

— On doit trouver un abri dans cette gorge.

Ils marchèrent encore une heure avant de découvrir cette caverne qui avait dû servir de temple dans le temps, et qui était envahie par des centaines de milliers de chauves-souris accrochées au plafond.

Elles dégageaient une puanteur horrible mais aussi de la chaleur et on trouvait un guano très sec qui constituait un combustible inépuisable.

Ils firent cuire de la viande et Srong parut surpris de recevoir sa part. Ils lui avaient simplement entravé les jambes pour l'empêcher de se jeter sur eux. Le yack trouvait à l'extérieur des épaisseurs appréciables de lichens dans les recoins de roches. Il faisait bon dans la caverne et on s'habitua à la puanteur ainsi qu'au vol silencieux des chauves-souris autour d'eux.

— Regarde, dit soudain Liensun, tu connais ?

Il avait dessiné le Soleil sur sa main et Srong fixait cette image avec effroi.

— Bizarre, non ?

— Est-ce que ça signifierait autre chose ici ?

Srong repoussa la main de Liensun et jeta son reste de viande avec dégoût.

— Il n'aime pas les Rénovateurs.

— À moins que ça lui rappelle de fâcheux souvenirs.

Liensun effaça le Soleil et essaya de dessiner une locomotive schématisée. Il dut prendre une feuille de papier pour réussir son croquis.

Srong refusait de regarder avec toujours le même effroi et ils durent l'y forcer. Quand il vit la loco, le Tibétain se calma un peu et les regarda différemment.

— Il paraît plus sociable.

— Il a déjà vu un train dans le coin. Y aurait-il un réseau ?

— Dans le premier siècle de la glaciation, on construisit fiévreusement des rails dans les coins les plus reculés. Avec ferveur même, car tout le monde pensait que c'était la seule façon de survivre et de rester relié au reste de l'humanité. Bonne ou mauvaise chose, le fait est là et je suis certain que nous avons des chances de trouver une ligne, même secondaire, même abandonnée.

Soudain l'homme prit du guano et à toute vitesse commença de modeler des silhouettes grossières.

— Une femme, on dirait. Des enfants... Ça c'est lui, il se désigne comme tel...

Srong continuait avec la même rapidité et soudain, sous leurs yeux surpris, il reconstitua son trou d'habitation, son enclos. Mais il y avait dix yacks et sa famille habitait avec lui.

— Pourquoi est-il seul ?

Soudain Srong se mit à jeter du guano sur cette reproduction en miniature d'une famille paysanne. Jusqu'à ce que tout disparaisse, sauf la forme masculine. Il se tapait la poitrine pour se désigner.

— Je comprends... Il a tout perdu voici des années, quand le Soleil s'est mis à briller soudain durant huit jours. Sa femme, ses enfants, son troupeau ont été emportés par une avalanche de glace tombée de la montagne au-dessus de chez lui.

— Ce qui expliquerait sa haine du Soleil ?

Liensun restait sceptique mais le récit symbolisé par des figurines continuait et Srong avait fini par débayer son coin, avait enseveli les corps des siens, découpé ses cadavres de yacks pour les mettre à congeler dans la glace.

— Il fabrique d'autres silhouettes. Il grave quelque chose avec son ongle.

Quatre silhouettes. Et sur chacune finement dessiné un soleil. Deux hommes et deux femmes qui surgissaient et attaquaient Srong, lui volaient ses vivres.

— Il a été dépouillé par des Rénovateurs... D'où sortaient-ils ceux-là ? Ici c'est le toit du monde...

Srong montra qu'il avait été blessé au ventre et exhiba sa cicatrice. Les deux couples avaient ensuite disparu vers le nord. Ils lui posèrent d'autres questions en utilisant les gestes, les dessins, et découvrirent que ces inconnus utilisaient un traîneau qui marchait tout seul.

— Voilà qui est de plus en plus étrange, dit Juguez.

— Il en existe cependant dans les zones les plus éloignées des réseaux.

Non sans peine Srong expliqua que cet engin possédait une sorte d'hélice qui lui permettait d'avancer. Ils apprirent que c'était aussi longtemps après l'apparition du soleil, environ un an.

— C'est curieux, dit Liensun, mais dans le temps Ma Ker vivait avec son mari et les Suba plus au sud du 160° Méridien. Il y avait d'autres gens avec eux, des savants... Tous ensemble ils ont réussi à faire réapparaître le Soleil pour huit jours.

— Ce fut une catastrophe écologique énorme. Humaine, aussi. Jamais les Rénovateurs n'ont été aussi détestés.

— Il y a eu scission. Ma Ker et Julius ne voulaient plus de ce genre d'expériences. Les autres, au contraire, souhaitaient les renouveler. Ils se sont séparés et les dissidents sont partis vers le Nord... Possible que ce soit eux qui soient passés par ici. Mais ma mère adoptive n'a jamais fait allusion à un traîneau à hélice.

Srong n'essaya pas de s'échapper et le lendemain ils lui proposèrent de rentrer chez lui, à condition de leur laisser une partie de la viande. Ils lui achetèrent une cuisse contre une montre. Srong n'avait jamais rien vu de tel et apprit que désormais il pourrait compter les jours. Il repartit ravi avec son yack survivant après avoir affirmé qu'un train circulait vers le Nord-Est à huit jours de marche. Du temps où sa femme vivait, il était allé jusque-là-bas et avait vu la machine qui fumait beaucoup passer en dessous d'une grande montagne où il chassait les chèvres sauvages.

— Nous n'avons aucune certitude, dit Juguez, et nous devons le croire.

Ils marchèrent pendant huit jours dans la même direction. La nourriture ne manquait plus, non seulement grâce à la viande, mais aussi aux lapins des glaces que Juguez abattit sans peine. Ils avaient emporté un sac de guano sec pour allumer leur feu. Chaque soir ils trouvaient un abri de rocher ayant déjà servi à d'autres humains. La plupart ressemblaient à des lieux de pèlerinage. Une fois encore ils aperçurent le signe du Soleil gravé dans un bloc de pierre.

Un matin, ils marchaient depuis deux heures, un coup de sifflet lointain leur parvint.

— Sifflet à vapeur, hurla Juguez qui se mit à courir vers une éminence.

Liensun le rejoignit mais dans l'autre vallée il n'y avait ni rails ni train.

— Il venait bien de par là-bas.

Ce ne fut qu'en fin de journée qu'ils aperçurent les rails par le plus grand des hasards, le long d'une paroi rocheuse dépouillée de glace. La voie contournait une montagne en forme de dôme.

— Continuons, nous apercevrons peut-être les lumières d'une station.

Vers le milieu de la nuit, bredouilles, ils s'endormirent à côté des rails.

CHAPITRE VI

C'était une toute petite station recroquevillée sur elle-même, quatre wagons alignés deux par deux de chaque côté de la voie unique, hublots recouverts d'une épaisse couche de givre. À côté un tas de charbon déjà blanchi par la gelée qui soutirait la moindre humidité de l'air pour la réduire en cristaux.

— La cheminée fume dans le wagon le plus haut. Celui qui a comme une guérite sur le côté.

— Que fait-on ?

— Il doit passer un train par semaine. Celui qu'on a entendu hier.

— Je vais descendre, dit Liensun. J'inventerai une histoire et vous arriverez ensuite. Si je ne ressors pas au bout d'un quart d'heure c'est que je suis en difficulté, sinon tout ira bien.

— Ma Ker serait furieuse si j'acceptais, dit Juguez. N'oubliez pas que je lui dois obéissance même en ce moment. Je préfère y aller moi.

— On va tirer au sort dans ce cas.

Liensun fut désigné par le sort et suivit la voie ferrée pendant un kilomètre avant d'atteindre la station. Il essaya d'apercevoir quelque chose à travers les hublots mais le givre y atteignait une main d'épaisseur. Un air d'abandon régnait sur les quatre wagons. Pourtant le tas de charbon avait été fraîchement attaqué à la pelle qui gisait à côté.

Il frappa à la porte du sas et pénétra dans le bureau de la traction. Un poêle ronflait joyeusement et soudain une femme surgit d'à côté, une théière à la main. Elle parut surprise de le voir là mais sans plus, lui adressa la parole dans la même langue que Srong.

— Je ne comprends pas, je parle l'anglais...

Elle fronça le sourcil et appela. Une femme plus âgée arriva lourdement. Elle portait des jupes en feutre brodées qui formaient un tronc de cône énorme autour de sa taille.

— Qui êtes-vous ?

— Un voyageur... Je me suis égaré dans la montagne et je cherche à gagner le Sud...

— Égaré ? Mais d'où veniez-vous ? Tout autour c'est impossible de trouver un passage... Regardez la carte sur le mur... Nous sommes dans une cuvette énorme... la seule issue est ici au Nord et ici au Sud... Là où passent les rails. Il raconte des mensonges.

Elle reprit ces paroles en tibétain et la femme plus jeune sourit.

— Si vous disiez la vérité...

— Je ne sais pas où je suis... Je viens de l'Est, c'est tout ce que je sais.

Avec le dirigeable, même réduit, ils avaient franchi des barrières normalement impossibles à traverser d'où l'étonnement de ces deux personnes qui ne paraissaient pas hostiles.

— Où voulez-vous aller ?

— Vers le Sud.

— Mais pour quelle station ? Le train va revenir demain et vous prendra... Je croyais que vous veniez pour le charbon et j'allais vous dire qu'on attendait des mineurs prochainement. Ils doivent venir d'un village de la montagne... Allons, ne vous moquez pas, c'est l'administration qui vous envoie.

Elle échangea quelques mots avec la plus jeune qui paraissait plus méfiante et lui jetait des regards en coin dépourvus de gentillesse.

— Vous venez d'Everest Station ?

— Je...

Soudain un vieux souvenir sortit de son fond de mémoire. Ma Ker lui avait parlé du mont Everest, le plus haut du monde. Se pouvait-il ?...

— Nous prospectons, dit-il. Et nous nous sommes égarés... Je vais faire signe à mon compagnon.

Il sortit du wagon et agita les bras. Il préféra attendre Juguez à l'intérieur.

— Vous prospectez quoi, le charbon ?

— Il y a des gisements dans la région, fit-il avec sérieux. Cette mine donnera son maximum mais nous avons besoin de trouver d'autres sites.

— Si vous étiez à l'Est, il n'y a plus grand-monde depuis la grande avalanche voici quatorze ans. Des villages entiers ont été emportés... C'est une région hostile et vous auriez pu avoir des ennuis avec les rares survivants.

Soudain il aperçut un registre sur une table. Au centre figurait le symbole solaire. Exactement celui des Rénovateurs. Il essaya de lire mais à cette distance n'y parvenait pas.

— Je puis avoir du thé et quelque chose à manger ainsi que mon compagnon qui ne saurait tarder ? Nous n'avons mangé que de la

viande.

— Veinards, dit la femme, nous en manquons.

— Il nous reste une demi-cuisse de yack. Nous vous en offrirons.

Juguez fut surpris de trouver un bol rempli de thé brûlant au beurre ainsi que des galettes ruisselantes également de beurre, le tout sur une tablette où Liensun était assis. Il commença par avaler le liquide brûlant puis les galettes avant de s'inquiéter de l'endroit où ils se trouvaient.

— C'est Yang Station simplement, à l'autre bout de la Compagnie, dit la femme de quarante ans qui s'appelait Lek. Nous avons eu pas mal de tracas avec cette concession minière mais bientôt tout ira bien. Les mineurs ne demandent que des produits peu nombreux, du thé surtout, du charbon pour leur village et de quoi nourrir le bétail. Ils savent qu'une grosse usine est en train de produire des briquettes d'herbe compressée et ça les intéresse, bien sûr. La récolte du lichen est de plus en plus mauvaise et cette année ils ont dû vendre le quart de leur troupeau, ce qui explique que nous manquions de viande car ils n'ont gardé que les laitières. Pour avoir de quoi nourrir une semaine le troupeau, il faudrait que le village travaille nuit et jour à aller chercher des ballots de lichens sur les parois. Ils ont construit des échafaudages vertigineux pour cela et les plus jeunes grimpent à des hauteurs effarantes. C'est un travail de fou et personne ne veut continuer ainsi.

Tout en mangeant ils découvraient un univers totalement différent. On y trouvait du charbon et de la viande mais pas autre chose semblait-il.

— Avec de l'herbe compressée ils pourraient travailler dans la mine six mois de l'année.

À son tour Juguez découvrit le sigle du soleil et fut fasciné. Il réussit à lire l'intitulé du registre et souffla à l'oreille de son compagnon :

— Le nom de cette compagnie c'est Sun Company... Vous vous rendez compte ?

CHAPITRE VII

Parfois la fille rousse disparaissait pendant plusieurs jours et Jdrien le Messie ne s'en rendait même pas compte, plongé depuis deux mois dans cette lutte mentale avec cette monstruosité transparente qui lui barrait le chemin. Jdrien ne se doutait pas que cette femme accomplissait des prodiges pour lui trouver la nourriture, et qu'elle prenait des risques énormes à disputer aux pseudopodes de Jelly, ses victimes, les phoques d'une colonie. Elle attendait que ces serpents blanchâtres se soient emparés d'un animal pour bondir et trancher ces sortes de tentacules à coups de couteau. Puis elle égorgeait le phoque et emportait sur son dos le maximum de viande et de graisse.

Chaque matin elle raclait doucement la banquise pour recueillir la gelée nocturne et donner de l'eau douce à son amant. Elle la faisait tiédir dans sa bouche pour le faire boire. Elle le lavait de la même façon et lui, complètement perdu dans son combat psychique, ne s'en rendait même pas compte, même si elle profitait de sa nudité pour satisfaire ses propres désirs.

Deux mois de face-à-face avec une pensée éparse dans un corps de plusieurs millions de kilomètres cubes. Il vivait dans un igloo, enduit de graisse de phoque par Vsin, recouvert de fourrures, tout entier plongé dans sa méditation agressive.

Il avait obtenu quelques résultats. Lorsque Jelly avait voulu le surprendre en forant la banquise en dessous de son igloo, il avait décelé sa présence, découvert qu'elle utilisait un flux électrique pour porter à haute température l'extrémité de ses pseudopodes, durcis par des silicones récupérées dans l'eau de mer. Jelly possédait des connaissances balbutiantes mais, si on lui en laissait le loisir, elle deviendrait une effroyable machine pouvant partir à la conquête du monde. Lui, Jdrien, avait souvent court-circuité ses relais nerveux et détruit ses extrémités trop hardies. Depuis Jelly restait sur l'expectative avec lui, n'essayait plus de le piéger mais se protégeait mal contre les incursions télépathiques de Homme Dieu.

Des vents furieux soufflaient la plupart du temps du Sud et alors Jelly se repliait en hâte sur des positions conquises depuis longtemps. Ce vent apportait des projectiles de glace minuscules qui la criblaient en des millions d'endroits et détruisaient ses centres neurovégétatifs. Dans le fond, pensait-il, il aurait suffi de trouver du sable et une pulvérisatrice pour obtenir le même résultat. Mais sur la banquise nue il était démuni, ne possédait que sa pensée pour affronter ce prodigieux amas de gélatine qui avait déjà détruit une centaine de gens de son peuple.

La horde de Roux campait plus au Sud, très loin, auprès d'un trou à phoques, attendant les ordres de son messie. Lorsqu'il s'était installé dans ce trou de glace il ignorait que la jeune Vsin le suivait à son insu, mais n'en avait pas été surpris. Sans elle il serait mort de froid, d'engelures gangréneuses, de faim.

Elle mâchait sa viande pour lui épargner de concentrer ses forces sur un détail aussi ordinaire, elle le recouvrait de son corps quand le froid devenait intolérable. Il n'avait plus de ces thermo-hormones qui lui permettaient de lutter contre le froid et Vsin avait également épuisé les siennes, des pilules de contrebande achetées dans le Dépotoir de Kaménépolis pour faire l'amour avec Jdrien dans son monde du Chaud.

Lorsqu'elle disparaissait durant deux, trois jours, il ne se nourrissait plus, ne buvait plus, devenait d'une faiblesse extrême. Mais alors son esprit paraissait rayonner et la jeune primitive était la première émerveillée par l'aura qui paraissait nimber le corps de son amant. La nuit elle avait même la certitude qu'il était phosphorescent. Il ne dormait que très peu, ne relâchait jamais son emprise sur Jelly qui commençait à manifester une vague angoisse quelque part dans son protoplasme colossal.

Vers la fin du deuxième mois elle n'osait même plus inciter Jdrien à faire l'amour, avait vaguement prescience qu'une certaine pureté physique lui était indispensable pour mener à bien cette tâche de titan.

Et peu à peu elle communiquait avec lui sans ouvrir la bouche, écoutait certaines indications, enregistrait les sensations de froid, de faim et de soif et s'empressait d'y répondre en silence. Elle aussi restait des heures immobile à essayer de l'accompagner dans ce labyrinthe étrange d'une intelligence inconnue et qui, tantôt se révélait fruste, et plus tard très complexe.

Vsin ne regrettait rien, ni la horde ni le Dépotoir du Sud où on trouvait aisément à se nourrir et où elle pouvait rire avec les siens. La notion de servante n'existait pas chez les Roux mais elle la créait de toute son humilité.

Un jour Jdrien sortirait de sa léthargie et la découvrirait à ses

côtés et cela suffisait.

CHAPITRE VIII

Avec une rapidité qui la laissa songeuse, Yeuse reçut du Président Kid l'autorisation de se rendre en Sibérienne. Son poste d'ambassadrice en Transeuropéenne serait occupé durant ce temps par le délégué économique. De cette façon le Gnome traçait virtuellement les contours de ses relations avec Floa Sadon en les limitant aux questions commerciales.

La puissante actionnaire le prit très mal et fit une scène épouvantable à Yeuse, lui reprochant d'avoir tout manigancé pour favoriser l'alliance de la Banquise avec la Sibérienne.

— Je n'accepte pas que tu remettes en cause des années d'amitié entre nos deux Compagnies. Tu t'es laissée circonvenir par Sernine et je vais demander le rappel de ce dernier. J'exige que le Kid renonce à ce projet. Il a déjà fait beaucoup de mal à ma Compagnie en négociant secrètement avec les Sibériens au sujet des anciens puits de pétrole de la Province Orientale.

Il s'agissait du Moyen-Orient. La Transeuropéenne, l'Africana et la Sibérienne se disputaient un territoire mal défini sous les glaces duquel on avait retrouvé les installations d'autrefois. Longtemps on avait cru que les puits avaient été épuisés par l'inconscience des hommes d'avant la Grande Panique, mais l'étude des documents trouvés dans les G.I.D. (Gisements Intellectuels de Documentation) et les G.E.D. (Gisements Économiques Diversifiés) avait démontré le contraire. Ce travail d'étude avait été effectué dans une université transeuropéenne, le rapport secret avait été volé et vendu à l'Africana.

Yeuse laissa passer l'orage. Elle avait même l'impression que Floa jouait la comédie, mais que déjà elle spéculait sur les avantages qu'elle pourrait obtenir en échange de ce coup de poignard dans le dos, comme elle le répétait. Le Kid avait d'ailleurs prévu d'augmenter les quotas d'huile de baleine vendus à la Transeuropéenne avec un très long crédit. Il avait même diminué les quantités livrées à Lady Diana

pour faire plaisir à Floa Sadon. Mais en même temps il obtenait des Sibériens la concession de plusieurs puits d'huile minérale, la Compagnie de la Banquise étant la seule capable de fournir le matériel adéquat.

— Tu ne pourras en même temps rompre avec Titanpolis et Moscova Voksal. Tu te mettras à dos les deux Compagnies les plus puissantes après la Panaméricaine. À moins que tu te réfugies dans le giron de Lady Diana ? ajouta-t-elle avec perfidie.

Le visage de Floa resta impassible malgré cette allusion déplaisante à ses relations secrètes avec la grosse actionnaire de la Panaméricaine. Certains traités, plusieurs contrats de prêts, avaient été signés dans le lit même de Lady Diana, Floa l'avait avoué à son amie Yeuse.

— Jalouse ? lança-t-elle.

— Nous parlons politique, pas gaudrioles, répliqua Yeuse.

— Justement. Ton Président refuse de discuter politique, ne consent qu'à me flanquer un délégué sans grands pouvoirs. Que veux-tu que j'aille discuter avec un bonhomme qui n'est même pas beau et que je ne pourrais pas considérer ? Combien de temps resteras-tu dans cette fichue Compagnie ? Tu sais qu'ils sont rétrogrades ? Tu vas t'ennuyer à mourir. On dit que Moscova Voksal est très puritaine...

— Pas plus que Grand Star Station ou Titanpolis, fit doucement Yeuse. En fait on s'ennuie dans toutes les capitales et la seule station vraiment joyeuse c'est Kaménépolis où, autour de la vie culturelle, se sont greffés des centaines d'établissements divers où l'on peut danser, manger, boire, faire la fête nuit et jour.

— Une station prostituée, oui, d'après le Président Kid lui-même.

— Les dirigeants n'aiment pas la fête, dit Yeuse qui savait que depuis son départ bien des choses avaient changé dans sa chère station.

Les Aiguilleurs avaient repris les choses en main et désormais la création littéraire, artistique était surveillée de très près. Par exemple la pièce de R, son mari, n'était plus jamais programmée à cause de ses références à l'époque solaire.

— Combien de temps ?

— Deux mois... C'est un long voyage... Je dois visiter plusieurs Provinces... Il y a ce projet de liaison entre nos deux Compagnies à travers la banquise. La Sibérienne verrait d'un bon œil que nous occupions la concession jusqu'au pôle Nord.

— Tu sais que je soutiens ce projet qui nous rendrait voisins ? Par le pôle nous ne serions qu'à une journée de train de chez vous... Je suis certaine que nous devrions renforcer nos liens, tous nos liens.

— Le Kid estime que c'est prématuré, que vous êtes trop sous la dépendance de Lady Diana. C'est une des raisons qui l'empêche de

siéger au Conseil oligarchique secret.

— Pourtant les Sibériens y détiennent un siècle.

— Peux-tu me dire depuis quand il ne s'est pas réuni ? Trente ans ?

— Nous allons le réanimer. Lady Diana pense...

Elle se rendit compte qu'elle donnait raison à Yeuse en s'exprimant de la sorte et consentit à un sourire forcé :

— D'accord, nous avons des obligations avec la Panaméricaine qui nous aide à réparer les dommages de guerre.

— Elle vous vole vos ressources énergétiques en échange de stocks de nourriture dont ne veulent pas ses assujettis. Vous avez signé avec le diable en personne et elle vous ruinera totalement.

— Je n'allais pas m'allier avec la Sibérienne après l'avoir combattue ? Elle aussi a de graves difficultés mais beaucoup plus de ressources. Cette huile minérale que vous allez vous partager nous aurait grandement aidés à surmonter notre pénurie.

Yeuse refusait de continuer sur ce ton. Floa Sadon et les gros actionnaires de la Transeuropéenne étaient trop avides de s'enrichir alors qu'ils ne savaient plus que faire de leurs biens. Ils n'avaient aucun projet, aucune ambition pour les habitants. On pouvait juger le comportement de Lady Diana aussi réactionnaire mais elle avait lancé cette folle entreprise du grand Tunnel sous la glace, du pôle Nord au pôle Sud. Une galerie énorme constituant la branche principale qui drainerait toutes les richesses enfouies depuis la Grande Panique. Il faudrait encore deux générations pour que les éventuels bienfaits s'en fassent sentir, et la plupart des observateurs estimaient que c'était un gouffre pour les énergies mondiales, que des millions de personnes mourraient dans les autres Compagnies parce que leurs dirigeants auraient accepté de livrer, à Lady Diana, la plus grande partie de leur électricité, de leurs combustibles quels qu'ils soient.

Une folie, certes, mais à la limite un idéal même s'il était entaché de sinistres compléments. Ici Yeuse n'avait jamais rencontré que des actionnaires âgés, frileux, acariâtres, qui détestaient le peuple et encourageaient toutes les mesures vexatoires et autoritaires.

Les médias évitaient de trop parler de la Compagnie de la Banquise et de la réussite du Président Kid. Certes le Gnome était un dictateur qui réunissait tous les pouvoirs dans ses seules mains. Les actionnaires n'avaient qu'une voix consultative, mais malgré tout une forme de démocratie régnait dans la concession. Le niveau de vie augmentait sans cesse et les voyageurs-habitants n'avaient pas l'impression d'être soumis à un régime féroce. Il n'y avait que le domaine culturel qui en pâtissait, avec une télévision de plus en plus omniprésente et souvent méprisante.

— Tu pars la semaine prochaine, ai-je appris ?

— C'est cela.

— J'aimerais que nous trouvions le temps d'une soirée, dit Floa avec plus de douceur.

— Mais ce sera mon plus cher désir, dit Yeuse toujours aussi troublée quand la jeune femme la regardait d'une certaine façon.

Tout avait commencé entre elles dix-huit ans auparavant, quand Lien Rag était l'amant de Floa Sadon et qu'il l'avait présentée dans une des cabines du train-cabaret où elle s'exhibait. Très rapidement Floa l'avait séduite. La très jeune fille perverse de cette époque possédait toutes les audaces, et on aurait pu croire qu'elle aurait le courage de défier les vieux pontifes de la Compagnie, mais en fait elle était rentrée dans le rang assez vite, ne s'autorisant que quelques frasques prudentes. On disait d'elle alors qu'elle forniquait avec les Roux, qu'elle débauchait des fillettes et que, lorsque Kurts le pirate l'avait enlevée, elle s'était vautrée dans son lit en espérant que la rançon ne serait jamais payée.

— Demain soir ?

Floa posa sa main sur son épaule et la serra passionnément.

— Il y a une chose que tu pourras faire sans trahir tes hôtes, c'est te renseigner sur la façon dont le problème roux est traité là-bas. Nous n'avons aucun renseignement là-dessus et Sernine est très discret...

— Je suppose qu'ils raclent la glace sur les verrières, les dômes ou les coupoles et qu'ils acceptent les tâches les plus dures, là où les Hommes du Chaud ne peuvent opérer sans risques.

— Chez nous ils sont de moins en moins nombreux et les stations qui peuvent encore se payer leurs services sont de plus en plus rares. Ils deviennent exigeants. Mais ils sont attirés par deux pôles. La Zone Occidentale des Roux évolués et votre Compagnie où, paraît-il, ils sont les enfants chéris de votre Président Kid.

— Cela ne va pas sans problèmes de cohabitation...

— Ils ne vivent pas au chaud pourtant.

— Non, mais le Dépotoir, ce cimetière de baleines où avec beaucoup de travail et d'habileté ils récupèrent de la viande, de l'huile, des ossements, offre des tentations à toute une frange de notre société qui rêve d'une exploitation plus poussée... Il y a aussi les échanges sexuels de plus en plus nombreux grâce aux hormones spéciales qui permettent aux Roux de passer trois, quatre heures dans un train privé bien chauffé et inversement... La prostitution est un fléau qui s'étend et le trafic des hormones atteint des proportions effarantes.

— Ici elles sont délivrées après enquête.

— Toute une industrie pharmaceutique s'est créée dans les petites Compagnies australasiennes, notamment dans l'une d'elles qui

se baptise même avec impudence Chemist Company. Le chiffre d'affaires avoué est de cent millions de dollars, je crois.

Floa soupira :

— On ne prend plus de risques. Je me souviens avoir frôlé la mort pour m'isoler quelques minutes avec un Roux bien doté. Je devais être en état de grâce car je m'en suis toujours tirée saine et sauve. Tu as déjà essayé, toi ?

— Non, jamais.

— Tu es sûre ? Lien Rag était follement amoureux de cette Jdrou. Une gosse adorable... Où en est cette histoire de fils nouveau messie des Roux ? Je n'y ai jamais bien cru. J'ai l'impression qu'on a monté cette légende de toutes pièces et un temps j'accusais les Néo-Catholiques.

— Peut-être fallait-il égarer les gens qui se posaient des questions, murmura Yeuse.

— Que veux-tu dire ?

— Jdrien, le messie, a des dons certains, notamment en télépathie et il peut imposer sa volonté à un système nerveux comme à un ensemble électronique.

— Ce n'est pas une fable donc ?

— J'ai été témoin de ce don. Tout jeune, Jdrien savait déjà paralyser des relais, des aiguillages, effacer la mémoire d'un ordinateur... Et maintenant il est en âge de faire mieux.

— Tu l'as élevé ?

— De façon intermittente. Le Kid par exemple lui a beaucoup apporté.

— On dit que c'est un très beau garçon qui a les avantages des Roux sans devoir pour cela vivre dans le froid ?

Yeuse essayait de paraître naturelle mais un feu violent s'allumait en elle au souvenir de la première fois où elle avait fait l'amour avec Jdrien, en pleine solitude, dans un environnement hallucinant de trains-cimetières. Dans des circonstances exceptionnelles. Ils recherchaient le cadavre de Lien Rag et, avec peut-être la volonté d'être sacrilèges, avaient connu leur éblouissante jouissance. Jdrien depuis son tout jeune âge était jaloux de son père, la désirait. De son origine Rousse, il avait reçu une grande précocité dans le domaine sexuel. Les enfants roux devenaient très tôt pubères puisque leur moyenne de vie était alors de trente-cinq ans. Lorsqu'elle faisait l'amour avec Lien Rag l'enfant s'interposait assez souvent par sa pensée de télépathe et, bien avant que leurs communs désirs soient exaucés, il avait réussi à la posséder mentalement.

— Tu as couché avec lui, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce qui te permet...

— Je connais tes expressions et en ce moment tu revis certaines

émotions intimes...

Yeuse la vit qui respirait plus rapidement et elle décida de s'en aller.

— Demain soir ? C'est promis ?

— Oui, demain soir.

— Tu me raconteras ?

— Je n'ai rien à te dire sur ce sujet. Si tu veux que je vienne, tâche de ne pas commettre l'erreur de vouloir me confesser.

— Dommage, mais entendu. Crois-tu que ton remplaçant sera à la hauteur pour régler tous les problèmes en suspens ? Il faut que l'huile promise arrive vite chez nous, sinon nous aurons de graves difficultés.

CHAPITRE IX

Les Sibériens avaient fait les choses de façon somptueuse. Un wagon spécial était arrivé à Moscova Voksal et lui était entièrement réservé. Émerveillée, Yeuse découvrait ses appartements, un salon, une chambre, une salle de bains, et dans l'autre partie la cuisine, la salle à manger, le personnel, un cuisinier, un maître d'hôtel et deux femmes de chambre jeunes et jolies.

— C'est la réplique d'un wagon du temps jadis, lui dit Sernine. Tout est en cuir très fin, très rare, et la salle de bains est en bois précieux, un acajou que l'on a trouvé par hasard dans des fouilles archéologiques. La cuisine elle-même, avec son fourneau ancien de restaurant gastronomique, est fidèlement reconstituée. Il n'y a que le chauffage qui est moderne, avec ses serpentins noyés dans le plancher.

À l'exception de la cuisine, il y avait partout des tapis somptueux, anciens, des boiseries peintes, un plafond tendu d'une étoffe crème aux fleurs d'un rose pâle très doux. Son lit capitonné était vaste, moelleux, et la baignoire en forme de cuvier ancien était doublée de cuivre, alimentée par des robinets d'or.

— Suis-je donc si importante à vos yeux, voyageur ambassadeur Sernine, que vous ayez prévu un tel faste ?

— Pourquoi le cacher ? Nous avons besoin de cette Ligath pour notre avenir immédiat.

— Mais je ne la convaincras pas forcément.

— Nous avons de quoi vous donner l'enthousiasme nécessaire, dit-il avec un sourire mystérieux.

Elle garda son calme.

— Vous ne serez pas déçue. Nous nous sommes procuré des renseignements très précis sur ce qu'il est advenu de Lien Rag. Il se trouve que nous avons pu recueillir chez nous des survivants de ces Éboueurs de la Vie Éternelle...

— Vous acceptez les sectes ?

— Nous savons limiter leur influence et celle-ci n'est plus très

dangereuse.

Elle s'installa dans son wagon un soir et toute l'ambassade l'accompagna. Zelay regrettait de ne pas être du voyage mais les Transeuropéens désiraient le garder pour l'interroger encore. Il n'était pas autorisé à quitter le pays, alors que Sernine lui avait accordé un visa pour Moscova Voksal. Yeuse avait élevé une protestation de pure forme.

— Si seulement je pouvais vous rejoindre, dit-il. Je crains que les flics ferroviaires n'en profitent pour me cuisiner. Il y a la disparition des deux Ragus, le père et le fils, qui commence à faire pas mal de bruit... On a établi le lien avec votre ami le glaciologue...

Peu après le convoi s'ébranla et elle s'installa dans son appartement, aidée par l'une des femmes de chambre qui s'appelaient Sonia. Une jolie fille au corsage rebondi. En fait c'était un corselet lacé qui faisait saillir ses seins à la limite de la décence.

— Est-ce la mode sibérienne ? demanda Yeuse.

Sonia rougit :

— Pas exactement mais...

— On vous a demandé de vous montrer délurée, n'est-ce pas ?

— Oh ! voyageuse ambassadrice, pas du tout ! Mais j'essaye de me montrer agréable...

Sernine s'imaginait-il que, parce qu'elle entretenait avec Floa Sadon une amitié amoureuse, elle était une dévoreuse de jeunes personnes appétissantes ?

— Vous prenez un bain avant le dîner ?

— Non, je me change seulement et je me baignerai ensuite.

Le convoi roulait à vitesse moyenne mais dans un confort absolu. Sernine avait obtenu la ligne prioritaire, si bien qu'il n'y avait aucun heurt dans le rythme du voyage. Sinon les arrêts pouvaient se multiplier à l'infini et Yeuse avait le souvenir de longues journées et d'affreuses nuits passées à attendre le feu vert sur des voies de garage.

Sonia prétendait l'aider à se changer, mais elle lui demanda sèchement de sortir et la jeune fille parut à la fois fâchée et soulagée. C'était donc une sorte de mercenaire des amours interdites qu'on avait dû engager pour la lier un peu plus, la gaver de plaisirs multiples. On la prenait pour une idiote.

Elle faillit refuser de se rendre au dîner offert par Sernine qui l'accompagnait jusqu'au terminus mais rentrerait très vite à Grand Star Station. Les relations entre les deux Compagnies, qui s'étaient déchirées durant des années dans une affreuse guerre, n'étaient pas assez consolidées pour qu'il puisse s'autoriser une absence de plus de huit jours.

Quand elle fut prête, Sonia revint, l'air très ennuyé et lui demanda pourquoi elle lui avait déplu.

— Pas du tout, mais je tiens à m'habiller seule... Et autant vous le dire tout de suite je n'aurai pas tellement besoin de vous pour prendre mon bain, me coucher, dormir et me lever. Vous n'aurez qu'à m'apporter mon petit déjeuner demain matin vers huit heures. J'ai à travailler et je me lèverai tôt.

— Mais, voyageuse ambassadrice, on m'a dit que vous aviez constamment besoin d'une femme de chambre auprès de vous...

— On vous a trompée, c'est tout.

— Ma direction va penser que j'ai commis une faute grave pour que vous me rejetiez... Allez-vous me préférer Vanina, l'autre femme de chambre ?

— Ni l'une ni l'autre. Mais demain je vous fixerai un emploi du temps.

Sernine était déjà installé dans la salle à manger quand elle entra, et tout de suite le maître d'hôtel apporta du champagne que l'on fabriquait en Transeuropéenne sous des serres énormes. Ce produit, que la majorité du public ignorait et n'imaginait pas qu'il puisse même exister, valait une petite fortune et n'était pas toujours parfait.

Yeuse s'assit en face de Sernine.

— Satisfaite de votre installation ?

— Tout est parfait.

— Le personnel aussi ?

— Tout, vous dis-je.

Elle préférait jouer les sottes que protester contre la présence de cette Sonia. Après tout qu'ils s'imaginent ce qu'ils voulaient. Sa réputation la précédait et était fortement exagérée. Si la Sibérienne était puritaine, tant pis. On allait la considérer comme une dépravée, mais l'essentiel était qu'on lui fournisse ces fameuses précisions sur les derniers moments de Lien Rag.

Quant à convaincre Ligath de coopérer avec ses compatriotes c'était autre chose.

CHAPITRE X

Les deux femmes leur trouvèrent un compartiment dans le wagon d'en face occupé par des familles de mineurs. Ils réussirent à vendre quelques objets provenant du dirigeable comme un altimètre, un masque à oxygène avec ses bouteilles, deux montres d'habitable. L'argent utilisé était des dollars locaux qui avaient, paraît-il, la même valeur que le panaméricain. Les deux femmes les avaient invités à manger puisqu'ils leur avaient donné les restes de la cuisse de yack.

Ils se retrouvèrent dans leur couchette un peu avant minuit, assez perplexes.

— Ils ne savent même pas ce que signifie le mot « sun » et pour eux le symbole du soleil n'est qu'un sigle comme les autres. C'est inimaginable.

— La seule indication acceptable c'est que la Compagnie est récente, moins de quinze ans. Elle a été rachetée après la terrible catastrophe de la fonte des glaces. Tout le monde avait fui, craignant les fantastiques avalanches. Un petit malin en a profité pour rafler les actions à bas prix sur un marché quelconque. Depuis il a bien travaillé, reconstruit les voies, ouvert des mines, encouragé l'élevage et la construction des serres.

Liensun continua de réfléchir alors que le commandant Juguez dormait. La plus vieille des deux femmes, Lek, assurait que le symbole solaire datait du rachat de cette concession. La capitale se nommait Evrest Station, mais était de construction récente. C'était vraiment une petite Compagnie avec deux ou trois réseaux, une grande superficie désolée et inhabitée. Les nouveaux propriétaires étaient assez libéraux et laissaient tranquilles les moines tibétains qu'on appelait lamas.

Les mineurs se levaient tôt, bien avant le jour, et les deux hommes purent déjeuner dans la petite cantine où s'entassaient deux douzaines de travailleurs. C'était vraiment la petite exploitation souterraine.

— Il fait chaud là-dessous, disait un des ouvriers, et certains y

habitent la plupart du temps. Ici on n'a pas assez de wagons et surtout pas de verrière pour se protéger du froid. On nous l'a promis depuis des années.

Le train revint le même jour avec trois heures de retard. C'était un train charbonnier avec juste un petit wagon pour les voyageurs, ils trouvèrent difficilement une place assise au milieu de Tibétains silencieux qui descendaient pour la première fois de leur village en altitude.

Ce fut un très long voyage, le convoi ne dépassant jamais vingt kilomètres heure et s'arrêtant souvent à cause des congères accumulées sur la voie. Tout le monde descendait pour débayer la glace et ils se joignirent aux autres. Ils ne purent acheter que du beurre et de la viande séchée, mais une marmite d'eau chaude bouillait en permanence sur le poêle central toujours porté au rouge. Il suffisait d'ouvrir un robinet de cuivre pour avoir de l'eau.

— C'est vraiment une très vieille loco... Ou bien on a construit une imitation servile d'un modèle datant de quatre cents ans. Elle consomme énormément de charbon et d'eau et ne va pas très vite. Le tender est énorme.

Il fallut presque la journée pour atteindre une autre station tout aussi minuscule que Yang Station. Peut-être deux wagons de plus et un grand mur de glace pour protéger du vent de sud-est. Ils virent qu'on embarquait des yacks et des moutons. Le train roula une partie de la nuit dans des montagnes qui répercutaient le bruit essoufflé de la petite machine.

Il n'y eut qu'une halte vers trois heures du matin, dans un tunnel aménagé en station d'alimentation. L'eau ruisselait des parois et deux familles de cheminots tibétains vivaient dans des wagons antiques. Les gosses vendaient du thé chaud au beurre rance et des sortes de crêpes farcies. Ils en achetèrent, s'habituant au thé au beurre.

Le convoi mit une heure pour sortir de ce tunnel qui paraissait s'enrouler sur lui-même. Juguez avait réussi à s'endormir dans son coin, mais Liensun ne supportait plus l'odeur fétide du compartiment. Et le poêle porté au rouge n'arrangeait pas l'atmosphère. Il y avait toujours quelqu'un pour le remplir de charbon. Ce dernier était disponible dans le wagon arrière. Il suffisait de se servir.

Pourtant il se réveilla quelques heures plus tard alors qu'ils traversaient une immense vallée. De temps en temps ils apercevaient des villages accrochés dans la montagne, se demandaient comment on y accédait, apprirent qu'il s'agissait de lamasseries qui n'entretenaient que de rares relations avec le monde extérieur.

Puis ce fut une station plus importante recouverte d'une coupole en plastique translucide.

— C'est démoralisant, dit Juguez.

Tout le monde descendit et ils se regardèrent, interloqués.

— Ce train est pourtant direct jusqu'à Evrest Station ? Les deux femmes de Yang Station étaient formelles.

— Nos compagnons ne vont certainement pas plus loin.

— On va pouvoir s'allonger alors.

Mais trois hommes en uniforme vert pénétrèrent dans le compartiment. Leur uniforme se composait d'une longue veste fourrée portant le symbole solaire, sur des pantalons molletonnés se terminant par des bottes courtes.

— Le télégraphe nous signale que vous êtes étrangers. Avez-vous le laissez-passer habituel ?

— Nous nous sommes égarés du côté de Yang Station... À travers la montagne...

— Nul ne peut traverser la montagne dans la région de Yang Station. Vous mentez... Il faudra que vous vous expliquiez devant le procureur de la capitale.

Les trois hommes s'installèrent dans le compartiment et les fouillèrent avant de les autoriser à s'asseoir. Le train repartit et ils aperçurent leurs compagnons de voyage sur le quai.

Liensun essaya de faire parler celui qui s'était exprimé en langue universelle, mais le policier secoua la tête sans répondre.

Deux jours plus tard, sales, fatigués, ils descendaient du train charbonnier et se voyaient immédiatement conduits dans une suite interminable de vieux wagons à deux étages, qui s'entassaient sur un quai éloigné. C'était le quartier administratif d'Evrest Station. D'autres hommes en uniforme vert les prirent en charge.

On les sépara et Liensun se retrouva devant une femme de quarante ans environ, au visage sévère.

— Je suis le procureur Ned, je suis chargée de la justice de cette Compagnie. Je vous écouterai si vous ne racontez pas d'histoires.

Liensun désigna le symbole solaire sur sa poitrine. Elle ne portait pas d'uniforme mais une combinaison isotherme.

— Que signifie ce symbole ?

Elle fronça les sourcils qu'elle avait très noirs. Il était fatigué mais il essaya de lire dans son cerveau, ne parvint pas tout de suite à isoler ses pensées à son sujet. Elle songeait à autre chose en fait, à un voyage qu'elle devait entreprendre d'ici quelques jours, dans une Province éloignée où des bandits avaient attaqué un train de marchandises pour le piller.

— Qu'avez-vous dit ? Ah ce signe, c'est le sigle de la Compagnie.

Liensun attendit qu'elle s'intéresse vraiment à sa question pour la sonder à nouveau, et ce qu'il lut en elle le fit agréablement sursauter.

— C'est le soleil, dit-il.

— Qu'en savez-vous ?

— On m'a appris depuis ma petite enfance ce qu'était le soleil il y a trois cents ans.

Elle resta sur ses gardes. Elle pensait qu'il était un espion de la CANYST, venu pour découvrir les secrets de la toute petite Compagnie ferroviaire perdue sur les plateaux du Tibet.

— Je ne suis pas un espion de la CANYST, dit-il.

Elle ouvrit la bouche, aspira avec avidité un peu d'air.

— Je suis un Rénovateur du Soleil et j'appartiens à la base Fraternité I. Nous étions à bord d'un dirigeable et nous avons fait naufrage. Vous savez ce qu'est un dirigeable ?

— Vous racontez des mensonges, dit-elle violemment. Personne ne peut faire voler un tel engin.

— Julius Ker, Ma Ker, Ann et Greog Suba y sont pourtant arrivés, et nous avons une flotte de douze dirigeables, plus un petit ultra-rapide et un énorme de cinq cents mètres qui n'attend plus qu'un moteur.

Elle devint très pâle, se leva et quitta la pièce en hâte. Elle revint avec un gobelet de café qu'elle buvait maladroitement.

— Quels noms avez-vous dit ?

Il les répéta et elle se pencha alors vers une sorte de machine à écrire protégée par un couvercle qu'elle ôta. Elle se mit à pianoter furieusement. Il découvrit que ce n'était pas une machine à écrire mais un télégraphe. Elle communiquait la nouvelle à quelqu'un d'autre. Quand elle eut fini elle partit attendre et la machine se mit à crépiter toute seule.

— Vous n'avez pas de téléphone ?

— Nous sommes pauvres... Nous avons du mal à nous procurer du matériel plus sophistiqué.

— Vous connaissez les Ker, les Suba ?

Puis il crut comprendre :

— Faisiez-vous partie de l'équipe de Jarvis Station ? Des Rénovateurs qui ont fait reparaître le soleil huit jours durant ? Puis vous vous êtes affrontés sur les questions morales que soulevait une telle expérience. Les Suba et les Ker voulaient attendre une ou deux générations avant que tout redevienne comme avant. Vous et les autres vouliez faire très vite, sans tenir compte des victimes, des bouleversements, des cyclones, des raz de marée...

Dans son enthousiasme il ne se rendait pas compte qu'il faisait aussi le procès de cette femme et de ses compagnons. Elle le regardait avec une sorte d'effroi.

— Je vous assure que nous continuons là-bas sur la banquise du Pacifique et que nous fabriquons des dirigeables... Pour en finir avec le rail, les trains, la servitude de la CANYST. Mais comment acceptez-

vous encore ces trains, ce matériel anachronique ? Vous avez acheté cette concession mais avez-vous renoncé à faire revivre le soleil ?

— Je vous en prie, murmura-t-elle. Je vous en prie...

Il se tut devant son expression tourmentée.

— Vous comprendrez plus tard... Les Ker existent toujours ?

— Julius est mort voici bientôt six ans... Ma Ker est à la tête de Fraternité I... La Compagnie Internationale des Dirigeables de la Fraternité, mais on dit simplement Fraternité.

— Ann Suba, Greog ?

— Ils vont bien, travaillent sur des recherches fondamentales. Ann a dirigé le collectif administratif avant de passer la main à ma mère adoptive...

— Votre mère adoptive... Ma Ker ?

— Elle est formidable, déploie une énergie farouche. Mais vous étiez cinq couples au départ... Trois après la séparation. Que sont devenus les autres ?

— Ils ont disparu... Nous avons mis des mois pour atteindre cette région... Le Réseau du 160° que nous pensions remonter vers le Nord était détruit... Nous avons construit des traîneaux à hélice avec le matériel disponible... Mais ce fut une aventure effroyable... Nous étions traqués de toutes parts...

— Vous restez seule ?

— Non. Il y a Helmatt. C'était un spécialiste du nucléaire. Ma Ker a dû vous en parler...

— Votre mari ?

— Non. Il dirige cette Compagnie. Nous avons racheté les actions...

— Mais le Soleil ? fit Liensun impatient. Le Soleil ?

CHAPITRE XI

Ann Suba et son mari avaient accepté de descendre dans le cœur de Jelly pour réactiver le réacteur. Ils avaient renoncé à toute protestation contre l'utilisation d'une énergie d'origine nucléaire. Par contre les commandos se tenaient à distance.

Autour d'eux les montagnes de gélatine frémissaient imperceptiblement.

— Depuis quelque temps Jelly a un comportement complètement différent, dit le chef des commandos, Cohen.

— Que voulez-vous dire ? demanda Ma Ker.

— Plus d'attaque sournoise de pseudopodes, plus de progression subite. Comme si elle était préoccupée par quelque chose. Les biochimistes présents se demandent si elle ne serait pas malade.

— Vous n'avez pas jugé utile les uns et les autres de me faire parvenir un rapport ?

— Nous doutons encore que ce soit définitif. Mais on se méfie toujours. Cette sale bête nous réserve peut-être une surprise ignoble.

On allait utiliser l'eau de refroidissement radioactive pour agrandir l'espace de la base. C'était une folie, mais on utiliserait des tuyauteries suffisamment étanches pour ne laisser passer qu'une faible source de radiations, juste pour impressionner Jelly. À partir du réacteur on produirait de l'électricité et, par la suite, un réseau de résistance tiendrait l'animal à distance.

— Les encéphalogrammes sont irréguliers... Jelly doit avoir un gros problème à résoudre, dit l'un des biochimistes. Nous ne pouvons pour l'instant en dire plus.

Ma Ker se rendit sous la tente préparée pour elle mais réunit tout son état-major.

— Y a-t-il des signes de délabrement ? Nous n'allons pas nous accrocher à une masse pareille qui pourrait pourrir en quelques semaines.

— Elle ne pourrira pas dans ce froid mais se congèlera. Il semble

qu'elle ait le plus grand mal à produire cet influx électrique qui nous intriguait tant. Les pointes siliconées des pseudopodes ont disparu et elle ne peut plus percer la glace.

— Se nourrit-elle ?

— Oui. On lui a jeté un phoque mort et elle l'a phagocyté normalement dans la journée d'hier. Nous pensons qu'un virus attaque ses centres nerveux. On ne peut guère parler comme pour un humain de système neurovégétatif, mais il faut bien trouver une formule. Une masse de trois à six millions de kilomètres cubes de protoplasma nécessite une organisation nerveuse indiscutable.

— C'est par là qu'elle serait en train de dépérir ? fit Ma Ker.

— Le mot n'est pas juste.

Ils étaient trois biochimistes et se regardaient avec hésitation. Ma Ker aurait dû comprendre leurs scrupules, mais elle dirigeait un groupe humain et devait prendre des décisions politiques. Dans ces cas-là elle n'était plus une scientifique comme les autres, mais une responsable aux pouvoirs réels.

— Je vous demande une certitude.

— Elle ne dépérit pas... mais elle a perdu son agressivité, son impérialisme expansif, si j'ose dire, répondit la seule femme du trio, une certaine Lizz.

Ma Ker demanda si une mission exploratrice au-dessus des deux cent mille kilomètres carrés de Jelly pouvait être d'une utilité quelconque.

— Il faudrait, dit Lizz, commencer par la périphérie. Mais celle-ci est de trois mille kilomètres, grosso modo... On n'a pas les mesures exactes... On dit deux cent mille kilomètres carrés mais c'est peut-être trois ou quatre cent mille, ou beaucoup moins. Si le mal vient de l'extérieur, nous pourrions en trouver des traces. Peut-être par une série de taches... Ou un repli du protoplasma... Tous les signes bizarres devront être relevés. Mais ce travail ne pourra s'effectuer que très lentement.

— Je peux mettre quatre dirigeables à votre disposition.

— Il faudra faire différentes photographies, aux infrarouges, mais envoyer des sondes, faire des échographies et peut-être injecter des liquides... Rien que pour établir un programme nous devons travailler plusieurs semaines avant que commence le travail sur le périmètre. Et comme celui-ci peut se révéler sans résultat, je ne vois pas comment nous pourrions poursuivre sur la masse elle-même. Des millions de kilomètres cubes de gelée...

Dans le nord, d'après les dernières photographies, les Sibériens s'activaient nuit et jour sur leur viaduc. Les dirigeables avaient bombardé le réseau à plus de mille kilomètres de la faille, mais en trois jours les poseuses géantes l'avaient rétabli dans cinquante pour

cent de ses voies. Il aurait fallu bombarder sans trêve, détruire les poseuses géantes, entreprendre une guerre dont le petit groupe de Rénovateurs n'avait pas les moyens. Ne restait que le repli stratégique sur cette base au sein même de la monstrueuse amibe.

— Nous n'avons pas le temps, dit Ma Ker. Si dans huit jours Jelly poursuit cette sorte d'inertie, nous évacuerons Fraternité I pour nous installer ici. Il faudra encore gagner du terrain de façon que toute la flotte des dirigeables puisse trouver refuge dans cette sorte de cirque.

Cohen la regarda comme s'il avait mal entendu.

— Toute la flotte ?

— J'ai bien dit toute.

— Le mastodonte aussi ?

— Bien sûr.

— Ça représente des dizaines de kilomètres carrés, une infrastructure, des véhicules, des grues, des pylônes... Nous manquons de matériel.

— Je sais. Nous allons déménager nos entreprises pour commencer et les gens suivront.

— Vous savez ce qui se produira si Jelly reprend son tonus ?

— Je sais.

Elle souriait et ils se regardèrent furtivement. Ma Ker croisa le regard d'Ann Suba et fut agacée par son indifférence. Pourtant la jeune femme la désapprouvait. Pourquoi ne se révoltait-elle pas ? Pourquoi commençait-on de la considérer comme une femme à poigne, une sorte de dictateur ?

— Vous commencez le plus vite possible, dit-elle. Désormais au fur et à mesure les dirigeables devront rejoindre la banquise pour se mettre à l'abri des vents. Je veux également que des missions réduites soient effectuées sur la périphérie. À tout hasard. Avec un peu de chance, nous découvrirons peut-être quelle est la cause de cette brutale mélancolie.

Personne n'eut envie de rire.

CHAPITRE XII

Le Président Kid avait envoyé quelqu'un au Dépotoir mais l'homme revint bredouille. Aucun des Roux qu'il avait rencontrés ne savait ce qu'était devenu Jdrien. Le Messie, parti depuis des mois, avait abandonné sa horde depuis huit semaines et nul ne savait où il se trouvait. Les mille Roux qui l'avaient accompagné un temps stationnaient auprès d'un trou à phoques et attendaient sans s'inquiéter.

— La horde dit qu'elle s'est heurtée à un monstre énorme dans le Nord, des montagnes mangeuses d'hommes.

Le Kid n'ignorait rien de cette amibe géante que là-bas on appelait Jelly. Lien Rag, dans le temps, lui avait parlé de cette monstruosité et, un moment, on avait craint que l'animal ne s'étende sur un immense territoire. Mais peu à peu les craintes s'étaient estompées.

— Jdrien serait reparti lutter contre ces montagnes... Ces Hommes du Froid mêlent trop les légendes et la réalité pour qu'on puisse accorder quelque crédit à leurs récits. La seule certitude c'est que Jdrien a disparu depuis deux mois.

Cette nouvelle attristait profondément le Kid qui avait élevé l'enfant et se souvenait. Le garçon était armé de dons suffisants pour affronter tous les dangers, mais si vraiment une telle horreur existait là-bas dans l'extrême Nord, que pourrait-il faire ?

Le Président Kid avait d'autres préoccupations avec ces apparitions de formidables baleines volantes. On en signalait de plus en plus. Une demi-douzaine en tout, en des endroits différents. À moins que ce ne fût toujours la même. La rumeur se répandait dans Titanpolis et quelques curieux passaient des journées sur le viaduc transbanquisien, dans l'espoir d'être les témoins d'un fait aussi incroyable. Mais nul ne se doutait que certains de ces animaux énormes étaient habités par des êtres humains.

La presse clandestine d'opposition – il existait deux journaux très

virulents qui combattaient le Kid par tous les moyens –, posait des questions au sujet de la petite Rewa qu'il venait d'adopter. Le Gnome redoutait par-dessus tout que ces fouineurs ne découvrent la véritable origine de l'enfant et ne lancent la nouvelle dans la population. Celle-ci pouvait avoir des réactions surprenantes, estimer que leur Président les trahissait en protégeant une enfant dont les parents avaient longtemps cohabité avec ces baleines. La découverte de l'existence des Hommes-Jonas pouvait provoquer une panique sans précédent auprès de milliers de gens qui ne s'étaient jamais tout à fait habitués à cette vie sur la banquise. Le moindre craquement, le moindre soulèvement de la surface devenaient le fait du jour, et parfois des familles entières s'expatriaient vers un inlandsis plus solide, celui de l'ancienne Australie par exemple. La consommation des euphorisants était telle qu'il avait dû prendre des mesures draconiennes contre leur octroi trop laxiste par les médecins. De même pour les hormones permettant de supporter le froid ou le chaud, et de rencontrer des Rousses ou des Roux pour des motifs sexuels. On signalait un nombre accru de naissances de petits métis et la population la plus tranquille, la plus réactionnaire commençait de trouver que cela devenait insupportable. Il attendait impatiemment le retour de Jdrien pour lutter contre ces excès, ne voulait prendre aucune mesure tant que le Messie ne serait pas en face de lui.

CHAPITRE XIII

L'accueil avait été à la mesure du voyage, du wagon luxueux. Les vingt personnages officiels, qui attendaient sous le dôme central de la grande gare de Moscova Voksal, appartenaient tous à la Convention du Moratoire, l'organisme fédéral qui dirigeait les Provinces sibériennes. Ce conseil de vingt-quatre membres fondé pendant la guerre avec la Transeuropéenne ne s'était jamais séparé depuis près de vingt ans. Mis en place pour centraliser les efforts militaires et économiques afin de résister aux assauts de l'ennemi, il avait effectué un tel travail de centralisation que personne ne songeait à le dissoudre. Les vingt-quatre Provinces conservaient leur autonomie interne, surtout dans le domaine économique, mais tout le reste se décidait dans la capitale.

Yeuse constata la présence de huit femmes parmi ces dirigeants. C'étaient tous des gens à l'apparence sévère, car des années de guerre sanglante et dévastatrice les avaient formés sur le tas. Plusieurs représentaient des Provinces occidentales complètement ravagées depuis.

Un orchestre imposant jouait de vieux airs de musique classique et l'actuelle présidente de la Convention du Moratoire, Elena Boumiena, s'avança pour lui serrer la main avec beaucoup de chaleur. C'était une grande femme blonde, vêtue de fourrures blanches avec une toque élégante. D'emblée elle présenta les excuses des quatre conventionnels absents de Moscova Voksal, retenus dans leurs Provinces orientales lointaines.

— Un ouragan sans précédent a endommagé le réseau est sur des kilomètres, dit-elle simplement.

Yeuse salua chaque membre de la Convention du Moratoire et soudain elle se trouva en présence du général Sofi. Il n'avait pratiquement pas vieilli et portait toujours ses fourrures blanches et rouges, se tenait très droit avec un sourire léger au coin de la bouche. On ne voyait pas tout de suite qu'il avait perdu un bras.

— Mon général...

Elle retrouva l'émoi vieux de dix-huit ans, cette chaleur révélatrice au creux de ses reins, revit en une seconde les scènes les plus érotiques de leur brève liaison.

— Avez-vous toujours des chevaux, général ?

— Bien entendu. Je suis à votre disposition pour une promenade sur la glace. Ils sont ferrés pour ce genre d'exploit.

— La CANYST nous mettra à l'amende, fit-elle d'une voix sourde.

— Les chevaux existent, pourquoi les nier ? C'est un sport merveilleux.

— Ce sont aussi des auxiliaires précieux en cas de guerre ?

— Vraiment ? Vous savez, la guerre c'est la négation de toutes les règles traditionnelles.

— Vous arrivez à les habituer à une nourriture plus conventionnelle ?

Ces petits chevaux mongols à la longue fourrure soyeuse avaient pris, durant la guerre, la fâcheuse habitude de se nourrir de cadavres humains. Leurs cavaliers, toujours à la pointe du combat, ne recevaient pas régulièrement les aliments habituels.

Autour d'eux on s'épanouissait d'aise et l'ambassadeur Sernine souriait avec une joie visible.

— Vous possédiez une voiture merveilleuse sur le champ de bataille, la réplique exacte d'un appartement victorien du XIX^e siècle très confortable, avec ses meubles d'acajou et ses fauteuils capitonnés...

— Mais je l'ai toujours, elle est stationnée non loin d'ici et j'espère avoir l'honneur et le plaisir de vous y accueillir plusieurs fois au cours de votre séjour.

Il la fixait dans les yeux et elle se sentit rougir. Elle se retourna vers Elena Boumiena qui lui présenta d'autres personnes, puis on se dirigea vers un ascenseur monumental qui ressemblait à une énorme lanterne tarabiscotée de jadis. L'appareil conduisit tout le monde dans une immense rotonde qui permettait de découvrir toute la capitale, ses dômes modernes, ses verrières plus anciennes à la périphérie. Aussi loin que la vue portait on n'apercevait que du verre ou du plastique.

— Où est la glace ? demanda-t-elle.

— Il faut aller loin pour la retrouver, lui dit la Présidente. Cette Province est très industrialisée et nous ne cessons de voir la station s'étendre.

Il y avait un immense buffet et des centaines de personnes présentes. Un peu étourdie, Yeuse allait de groupe en groupe, un verre de champagne à la main. Il y avait des représentants de toutes les Provinces en vêtements locaux, un mélange de couleurs et de

broderies qui tranchait avec la froide apparence des combinaisons isothermes des étrangers vivant dans la capitale. Beaucoup de fourrures aussi, celles des loups, blanches et rouges, étant réservées aux militaires. Le général Sofi en possédait de merveilleuses, et Yeuse se souvenait d'un traîneau, entièrement recouvert d'une capote elle-même doublée en peau de cet animal. Un traîneau ! De quoi faire bondir les membres de la CANYST, mais la Sibérienne vivait à sa guise et c'était une Compagnie trop vaste pour qu'un contrôle constant puisse être opéré. Les étrangers en poste dans la grande station ne paraissaient pas s'en plaindre et l'ambassadeur banquisien, un certain Madiga, qu'elle n'avait jamais rencontré, lui avoua qu'il adorait vivre là.

— Ma femme ne pouvait plus supporter la Banquise, se bourrait de tranquillisants... Ici elle est rassurée...

— Vous avez des nouvelles récentes de Titanpolis ?

— Il court des bruits étranges... Sur les baleines... Mais je vous en parlerai une autre fois quand nous serons plus tranquilles. Il est inutile que tout le monde soit au courant.

— Quels bruits ? Elles se font rares ?

— Là n'est pas la question. On a augmenté les prises et les nouvelles installations situées en plein milieu de la Banquise font des chasses extraordinaires. Mais...

Il regarda autour de lui avec méfiance, se pencha vers elle :

— Certaines espèces auraient une évolution plus rapide, fulgurante...

— C'est-à-dire ?

— On parle... Je sais que c'est incroyable, mais je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit... On parle de baleines capables de voler... De flotter dans les airs serait plus conforme... Des témoins en ont aperçu en différents endroits... Le long du Viaduc... Pour le franchir en certains points elles le sautent... Comme je vous le dis.

Yeuse fut prise d'un fou rire irrésistible et elle pouffa soudain au visage blême et gras de l'ambassadeur qui parut extrêmement choqué.

— Ça n'a rien de drôle.

— Excusez-moi, mais c'est tellement inattendu... Comment l'avez-vous su ?

— Un fonctionnaire de l'ambassade qui rentrait de là-bas... Bien sûr la Présidence essaye de calmer les esprits mais il se passe des événements bizarres depuis quelque temps... Vous savez que l'offensive sibérienne contre les Rénos est stoppée.

— Oui... Excusez-moi.

Sernine lui faisait des signes discrets. Elle devait reprendre ses poignées de main, écouter les compliments, les petits discours.

Mais chaque fois qu'elle se retournait elle croisait le regard du

général Sofi et frissonnait. Cet homme l'avait parfois traitée avec un mépris féroce, l'humiliant, la soumettant à son désir quand il voulait, comme il voulait. Il l'avait forcée dans le wagon-écurie de ses chevaux sur la paille souillée, dans l'humidité chaude et les odeurs fortes. Parfois dans son traîneau luxueux il ouvrait ses fourrures d'uniforme et l'obligeait à se montrer aussi complaisante qu'une prostituée, même en présence de ses cavaliers mongols. Il l'amenait voir ses chevaux carnassiers se repaître de corps humains et, lorsqu'elle défaillait, il lui faisait l'amour. Par contre certains soirs il était doux et délicat comme une femme, attentionné, cherchant plus à lui donner du plaisir qu'à en prendre lui-même.

« Nous aimons les soirées de ce genre, expliquait Sernine, nous aimons faire la fête. »

— Je suis étourdie, dit-elle. Ce long voyage...

Son train avait fait des haltes dans des stations encore ravagées par la guerre. Il y avait des Provinces qui ne parvenaient pas à vivre normalement après tant d'années, comme en Transeuropéenne. Les saccages de part et d'autre avaient été monstrueux. Sernine lui avait dit que la Sibérienne manquait surtout de matériaux transparents ou translucides pour abriter ses stations.

— Votre verre de silice est, paraît-il, parfait comme isolant et d'une grande limpidité. Nous devrions signer un accord là-dessus. En échange, nous pourrions nous engager à reconstruire le Réseau du 160° jusqu'à votre frontière.

Justement le Président Kid ne voulait pas en entendre parler pour le moment. Il espérait atteindre un jour l'extrême nord de la concession, le pôle arctique, mais les Sibériens abandonneraient-ils la banquise du détroit de Béring ? Ils souhaitaient à la fois rester en contact permanent avec la Panaméricaine et voir une Compagnie-tampon s'installer entre les deux. Il était évident que le Réseau du 160° passant par le pôle permettrait d'atteindre rapidement la Transeuropéenne et les deux autres Compagnies en présence.

Pour gagner Moscova Voksal depuis Titanpolis il n'y avait aucun réseau direct. Il fallait affronter les petites Compagnies de l'Australasienne, les plus inquiétantes, celles qui s'étendaient entre le Pacifique et la Sibérienne. On n'était jamais sûr des horaires, des droits de péage, des conseils d'administration. Certains potentats, certains groupes ultra s'emparaient brusquement du pouvoir et les conditions de circulation changeaient. Pour acheminer sans trop de risques un convoi de marchandises, il fallait, à l'heure actuelle, le diriger vers l'Africana, puis la Transeuropéenne et, enfin, la Sibérienne, ce qui représentait en gros vingt-cinq mille kilomètres de trajet, soit une trentaine de jours de voyage dans les meilleures conditions.

— Nous possédons la meilleure technique ferroviaire pour implanter un réseau sur la banquise. Une fois débarrassés des Rénovateurs tout ira très vite.

— Reste le Réseau des Disparus, actuellement aux mains de contrebandiers et de pirates, avait-elle rétorqué. Il ne sera pas facile de les en chasser. Il y a aussi cette monstruosité Jelly.

— C'est une légende. Quant au Réseau des Disparus, nous en faisons notre affaire.

Pour l'instant il servirait d'obstacle difficile à franchir si les Sibériens voulaient pousser leur conquête vers le Sud. Ce réseau, difficilement accessible, réunissait le Sud-Est asiatique avec la Panaméricaine dans des conditions d'insécurité totale. Tout le long il y avait des stations dangereuses occupées par des forbans, des pirates, des chasseurs de phoques qui ne s'embarrassaient pas de subtilités. Et il y avait Jelly, que les Sibériens niaient. Elle n'avait pas engagé de discussion sur le sujet mais si un jour le monstrueux animal s'étendait vers le Nord, les gens comme Sernine réaliseraient leur erreur.

Sernine la conduisit au buffet, voulant lui faire goûter les spécialités de sa Compagnie et notamment du caviar.

— Nous avons désormais des pêcheries artificielles. Nous avons découvert d'énormes étendues d'eau salée dans le Sud. Il a d'abord fallu se battre avec la banquise sur une ancienne mer intérieure, la Caspienne. Nous l'avons ensuite dotée dans une grande partie de verrières, nous avons réchauffé les eaux à l'aide d'une centrale nucléaire déjà existante dans le coin.

— Je vous fais remarquer, dit-elle, que votre dogme de la pérennité des glaces ne tient pas si cette centrale nucléaire date d'autrefois. Depuis deux mille trois cents ans elle devrait être complètement refroidie.

Il ne se démontait pas pour autant :

— Juste mise en sommeil, étant donné l'intensité du froid, et nous n'avons eu qu'à la réveiller. Notre élevage devient de plus en plus florissant. J'aimerais vous emmener là-bas, vous en reviendriez émerveillée. C'est un autre monde. Imaginez des kilomètres carrés, nous en sommes à deux cents kilomètres carrés, protégés par une immense verrière... En fait c'est une série de dômes qui se succèdent. Un peu comme un capitonnage que l'on regarderait la tête en l'air. On peut y circuler en bateau... Je sais que c'est contraire aux Accords, mais qu'importe.

— Uniquement pour récupérer ces petits grains de caviar ?

— Non, bien sûr. Il y a du pétrole... Les gens là-bas vivent dans une douce température et n'ont plus du tout l'impression d'être comme les autres. C'est assez étrange, vous savez.

Il lui montrait avec fierté les énormes volailles obtenues par

l'agro-alimentaire sibérien, des poulets aussi gros que des petits cochons ; des oies prodigieuses, de véritables montagnes de viande.

— Et le goût en est excellent.

— Nous en élevons également, dit Yeuse un peu touchée dans son amour-propre de Banquisienne.

Mais elle n'avait jamais vu un tel buffet. Surtout en Transeuropéenne où le ravitaillement laissait à désirer. Les Sibériens avaient aussi de gros problèmes mais la nourriture paraissait abondante.

— C'est dû à l'effort de guerre. Il a fallu ravitailler les armées, les réfugiés et de véritables centrales alimentaires se sont créées dans les Provinces. On a travaillé sur l'hérédité, les gènes, on a précipité les recherches, les expériences. Parfois, je ne le cache pas, dans des conditions cruelles, mais le résultat est là.

Yeuse se souvenait de cette époque où le cabaret *Miki* était tombé aux mains des Sibériens. Elle avait pu constater que les soldats manquaient de nourriture et de l'essentiel, mais Sernine faisait bien son métier de propagandiste.

— Dans une heure vous pourrez vous en aller. Nous avons pensé que le mieux pour vous était de continuer à occuper le wagon qui vous a amenée ici. À moins que vous ne le jugiez indigne de vous.

— Pas du tout. Il est très confortable.

— Il sera immobilisé sur le quai d'honneur, en dessous même de cette rotonde. De toute façon vous n'y serez que pour vous reposer, car les invitations ne manqueront pas. Et si vous voulez voyager, on l'accrochera à une loco très rapidement.

Les gens ne cessaient de manger et de boire et l'ambiance devenait très chaude. Elle essaya de retrouver le général Sofi mais il s'était retiré, lui dit-on. Il devait présider une réunion d'état-major dans la matinée du lendemain et voulait préparer ses dossiers.

Sernine la raccompagna jusqu'à sa voiture. Ils reprirent le fabuleux ascenseur depuis lequel elle découvrit la grande activité de la gare centrale. Bien qu'il fût minuit, les voyageurs s'entassaient sur la plupart des quais. Les locos étaient, dans l'ensemble, à vapeur, et dans la station leur cheminée était directement branchée sur un puissant aspirateur de fumée.

Quand elle entra dans son salon une silhouette se leva lentement du canapé. Elle ne connaissait pas cette femme maigre aux cheveux gris.

— Bonsoir, Yeuse... Je suis Ligath.

CHAPITRE XIV

Depuis la veille le grand déménagement de la base était commencé mais les habitants se refusaient à partir pour Fraternité II. Ils ne voulaient pas vivre au sein d'un animal aussi dangereux que l'amibe géante. Les dirigeables avaient déjà gruté plusieurs wagons d'habitation, mais lorsqu'on avait voulu fixer des élingues à celui qui servait d'école pour les plus jeunes enfants, la foule s'était interposée, et depuis *Soleil de Liberté* attendait à la verticale que la situation se détende.

Ma Ker avait essayé de haranguer les Rénovateurs, mais au bout de quelques secondes ils avaient exprimé leur mécontentement. Ils ne l'avaient pas huée mais ils parlaient tous à la fois, si bien qu'elle avait été obligée de se taire.

Elle recevait une délégation et essayait d'en convaincre les membres avec des dessins, des photographies agrandies, des statistiques.

— Nous avons réussi à neutraliser l'animal. Désormais nous disposerons d'une base sûre. Personne ne viendra nous chercher des ennuis.

— Comment se fait-il qu'après des mois de lutte contre l'espèce de gelée vivante et les pseudopodes, d'un seul coup, comme par miracle, vous nous affirmiez qu'il n'y a plus de danger ? dit un homme jeune. Je suis un ancien commando. J'ai passé des jours et des nuits éprouvantes dans Fraternité II et on a dû me rapatrier ici, où j'ai suivi deux cures de sommeil. J'ai encore des cauchemars. J'ai vu un copain se faire phagocyter la jambe jusqu'à l'aîne. Il est encore à l'hôpital et on essaye de lui rebâtir un moignon pour une jambe artificielle, à partir de greffes, mais ça n'a pas l'air de marcher. Si nous allons là-bas, il y aura des accidents quotidiens, et les gosses seront directement menacés.

— Les Sibériens ne nous menacent plus directement.

— Faux, cria Ma Ker. Leurs viaducs, il y en a trois, sont en voie

d'achèvement.

— Bombardez-les.

— Impossible. Même à très haute altitude. Leurs missiles sont puissants et d'une précision redoutable. Nous perdriions nos dirigeables.

— Nous avons encore un bon mois devant nous, attendons quinze jours pour voir si Jelly reste toujours aussi inerte.

— Le déménagement nécessitera ce temps-là. Vous devez faire un effort de compréhension.

— Pourquoi refusez-vous que cette délégation aille se rendre compte sur place ?

— C'est une perte de temps.

— Dans ce cas nous restons sur nos positions. Il est hors de question de risquer notre vie là-bas. On pouvait trouver d'autres endroits. Il existe des stations abandonnées un peu partout.

— C'est un Rénovateur du Soleil qui parle ainsi, ricana la vieille femme. Vous vouliez rompre avec le rail, la société ferroviaire, les contraintes absurdes des Compagnies, et dès qu'on vous éloigne de ces deux barres parallèles, vous paniquez comme des enfants à la naissance ! Ce n'est pas sérieux.

— On ne peut vivre différemment d'un seul coup. Ici nous savons qu'il existe un lien avec le reste du monde. Nous sommes des parias, mais dans le fond de notre cœur nous restons solidaires des autres hommes qui vivent eux souvent dans des conditions difficiles. Mais croyez-vous que les nôtres soient meilleures ?

C'était toujours l'ancien commando qui parlait.

— Il faut un exemple frappant les imaginations, dit Ma Ker. Nous prouverons avec notre nouvelle base, nos dirigeables, qu'il est possible d'envisager une autre société. C'est ainsi que nous préparerons la génération suivante à l'idée que le Soleil pourrait à nouveau briller pour tout le monde.

— En attendant nous passons notre temps à envoyer des commandos, nous vivons de rapines, nous n'arrêtons pas de nous battre pour nous maintenir. Je suis certain que les autres hommes ne nous admirent pas.

Ma Ker leur tourna le dos, rentra dans son bureau. À travers le hublot givré elle pouvait voir la foule qui attendait au-dehors. Là-bas les élingues pendaient du ciel au-dessus du wagon-école.

— Ces wagons, fit-elle avec rage.

Même eux n'avaient pas trouvé un autre modèle d'habitation. Ils devaient en passer par ces voitures souvent inconfortables, ces wagons d'un autre âge où on s'entassait par dizaines. Il aurait fallu créer des modules d'habitation inédits pour aller jusqu'au bout de leur idéal.

On l'avait prévenue de cette résistance populaire, mais dans son

orgueil de vieille femme et de scientifique elle n'avait pas voulu en tenir compte. Si seulement son fils Liensun s'était trouvé là. Il aurait pu agir par télépathie sur ces cerveaux stupides.

CHAPITRE XV

Les gardes en uniforme vert l'avaient enfermé dans un compartiment-cellule muni de vitres opaques. Il s'assit sur l'étroite couchette, ne comprenant pas pourquoi cette femme, qui se nommait Luvia Ned, avait mis fin à son interrogatoire. Tout ce qu'il savait c'est que deux survivants des Rénovateurs de Jarvis Station avaient racheté cette minuscule Compagnie et la dirigeaient. Il essayait de se souvenir des récits de Ma Ker concernant ces couples qui, à la suite de la résurrection du Soleil, s'étaient séparés, n'arrivant pas à s'entendre sur des points de morale universelle.

Il avait cette faculté hors du commun d'accéder sans trop de peine à son subconscient et d'y pouvoir rechercher de très vieux souvenirs. Ma Ker, lorsqu'il était enfant puis adolescent, lui répétait souvent les mêmes histoires. Plus tard elle avait cessé pour prendre une responsabilité plus grande dans la gestion de Fraternité I. Dix ans, presque onze, que le petit groupe avait fondé Fraternité I. Onze ans au cours desquels les proscrits avaient afflué peu à peu. Ça n'avait pas été le grand rush et, en définitive, à peine une centaine de personnes par an alors que Ma Ker, Julius et les autres, espéraient cinq à six fois plus. Un échec en quelque sorte, qui prouvait que les Terriens n'étaient pas très enthousiastes pour souhaiter la résurrection du Soleil.

Helmatt avait été un spécialiste du nucléaire, un homme dur prêt à tout pour atteindre son but, mais impossible de se souvenir ce que Ma Ker disait de cette femme Luvia Ned. Elle devait avoir entre trente-cinq et quarante ans, avait connu des épreuves terribles.

On lui apporta le repas du soir et il essaya de savoir ce qu'était devenu son compagnon Juguez, mais le Tibétain qui travaillait dans cette petite prison ne connaissait pas la langue universelle.

Il dormit très mal mais remarqua que le chauffage fonctionnait parfaitement. Le charbon ne manquait pas ainsi que la viande de yack. Mais à part ces deux ressources, la petite Compagnie devait vivre

difficilement. Le courant électrique était de mauvaise qualité et là-bas, à Yang Station, l'alternateur ne fonctionnait pas en pleine nuit, faute de lubrifiants adaptés, leur avait-on dit. Avec le froid il fallait une huile minérale très fluide, un additif qui empêchait la congélation.

Le lendemain matin on le conduisit dans le même compartiment-bureau et le procureur Luvia Ned fit son entrée. Elle paraissait soucieuse :

— Notre directeur général viendra vous voir mais pas tout de suite. Nous avons de gros problèmes à résoudre... Nous avons une économie très pauvre et notre unique usine de production d'herbe a des ennuis techniques. Le lichen se raréfie dans la montagne, et si les yacks ne peuvent manger, la principale source de protides disparaîtra. Il n'y a pas que la viande mais surtout le lait et le beurre. Dans ces montagnes le beurre est l'aliment de base, avec un peu de viande. Les yacks fournissent aussi une espèce de laine et des peaux quand on les abat. Helmatt est en train de travailler dans cette usine d'herbe en plaquettes. Nous l'avons payée un prix considérable mais nous manquons de main-d'œuvre qualifiée.

— Où est mon ami le commandant Juguez ?

— Nous l'avons interrogé également et il a confirmé vos déclarations. Nous n'arrivons pas à imaginer comment vous avez pu créer cette flotte de dirigeables. Nous arrivons à capter certaines émissions de radio parfois, et nous pensions que c'était une légende que ces dirigeables, que les Compagnies comme la Sibérienne et la Compagnie de la Banquise utilisaient ces objets volants comme des croque-mitaines, pour empêcher leur population de trop s'inquiéter de leur propre situation... Qui a trouvé ces filtres à hélium ?

— Greog Suba.

— Oh ! vraiment ?... C'était un garçon adorable.

Elle avait rougi inexplicablement. Il entreprit une histoire condensée des deux couples fuyant à bord d'un premier dirigeable, de l'installation dans Fraternité I. Il avait beau passer sur les détails, il ne cessa son récit qu'une heure plus tard et se rendit compte qu'elle l'avait écouté avec une très grande attention.

— Sans ce réacteur nucléaire nous serions encore là-bas, dit-il, mais nous en avons besoin pour le mastodonte de cinq cents mètres que nous avons baptisé *Soleil du Monde*.

— Helmatt a aussi un réacteur nucléaire... Il l'a acheté pour une somme folle mais il ne fonctionne pas très bien. Il y a des fuites dangereuses. Helmatt a déjà été grièvement brûlé. Il ne peut plus utiliser sa main droite et souffre de lésions internes, d'hémorragies... Il a installé ce réacteur dans l'usine à herbe en pensant que l'énergie serait constante et inépuisable... Mais le refroidissement n'a jamais bien fonctionné. Des questions de clapets, de valves... Une partie de

nos ressources budgétaires passe dans la réparation de cette monstruosité.

Il la regarda avec surprise. Comment pouvait-elle critiquer le maître de la Compagnie ? Elle se rendit compte de l'effet produit, haussa les épaules :

— Je sais que j'ai tort de parler ainsi, mais nous avons promis aux habitants de cette Concession la prospérité. Ils ne demandent que deux choses : conserver leur culte et élever leurs bovins. Depuis ces huit jours de soleil voici bientôt quinze ans les lichens ont été laminés... Du moins les zones où ils poussaient. Les plaques de glace ont arraché les thalles. Ce sont des végétaux étranges sans racines, tiges ou feuilles qui supportent de basses températures.

Elle prit un dossier sur une étagère et le lui tendit. Il y découvrit de surprenantes photographies. Les Tibétains construisaient des échafaudages immenses le long de parois vertigineuses pour la cueillette du lichen. Certaines de ces constructions atteignaient jusqu'à un kilomètre de hauteur et des échelles rudimentaires permettaient d'accéder aux endroits les plus périlleux.

— Les avalanches énormes, parfois des milliers de tonnes d'un coup ont détruit les échafaudages... Le bois venait du sud, d'une exploitation sous-glaciaire. Il n'était pas possible de racheter une telle quantité de poutres et de planches pour reconstituer ces ensembles vieux de plusieurs centaines d'années, et, d'autre part, le lichen ne repoussait plus aux mêmes endroits. Nous avons échangé du charbon contre de l'herbe, mais ensuite nous avons proposé aux Tibétains de donner le quart de leur cheptel en échange d'une souscription publique, pour créer l'usine de briquettes d'herbe. Nous aurions dû la faire fonctionner au charbon, pas au nucléaire.

Elle désavouait ouvertement son compagnon d'infortune, n'en avait aucun regret visiblement.

— Mais le réacteur devait aussi servir pour le fameux laser que nous avons emporté avec nous. Avec ce laser on pouvait trouer les strates de poussières lunaires et faire réapparaître le soleil. Je ne suis pas une spécialiste. Mon travail c'est l'agronomie. Je sais traficoter les gènes des plantes et faire pousser de l'herbe sur des plaques de plastique avec juste de l'eau et de la chaleur. Mais pour cela il me faut de l'énergie, énormément, et nous avons vu grand avec notre usine à herbe. Vous allez me dire « prenez des chaudières au charbon pour faire de l'électricité ». D'accord, mais fournissez-moi les chaudières. Il en faudrait cent de trois cent mille calories chacune.

Il sursauta et elle sourit :

— Effarant, non ?

— Le réacteur seul pouvait vous venir en aide.

— Il est dangereux... La radioactivité est telle que nous avons dû

le noyer dans une ancienne rivière de montagne et que par chance l'eau rendue radioactive disparaît ensuite dans les profondeurs de la terre...

— Cent chaudières...

— Impossible d'avoir un tel capital. Il n'y a plus d'argent et les Tibétains vont nous demander des comptes. C'est un peuple patient qui peut attendre des années mais qui ensuite ne pardonne pas. L'usine est plus grande que cette ville. Je sais ce que vous allez dire, qu'il fallait créer de petites unités de production près de chaque centre agricole... Seulement il y avait l'idéologie de mon compagnon, la grosse centralisation agricole pour empêcher l'indépendance paysanne, et surtout, surtout le laser et les ultrasons pour écarter un peu ce ciel purulent et voir apparaître le saint Soleil, l'astre qui doit nous sauver tous !

Elle l'effrayait par tant d'amertume véhémence.

Elle s'était levée et regardait par le hublot qui donnait sur le quai principal.

— Helmatt est prêt à tout sacrifier pour atteindre ce but.

— Vous ne pouvez pas recommencer la même expérience qu'il y a quinze ans... Ce fut catastrophique. On n'a pas vraiment estimé les pertes en vies humaines mais on atteint des chiffres horribles... Il y a aussi les dégâts et enfin le traumatisme ineffaçable chez certains... Surtout les habitants des banquises.

— Ma Ker vous en a parlé ?

— Elle ne voudrait pas que cette chose affreuse recommence. Je vous l'ai dit, elle pense qu'il faudra du temps pour habituer les gens à l'idée que le Soleil pourrait luire à nouveau. Déjà l'idée même du Soleil n'est plus dans le souvenir collectif. Là-bas, à Yang Station, quand j'ai demandé ce que signifiait le mot « sun » et le symbole, personne n'a su me répondre. Dans le reste du monde il en est ainsi. Les grandes Compagnies s'efforcent de faire disparaître ce concept, de rayer du langage, de la mémoire, jusqu'à l'idée du Soleil, et un jour nul ne connaîtra plus son existence au-delà des couches de poussières lunaires.

— Ann Suba et Greog ?

— Ils pensent la même chose. Jamais plus ça.

Elle hocha la tête et revint s'asseoir à son bureau, alluma une cigarette longue et brune, lui tendit le paquet :

— C'est une drogue douce, stimulante. Il ne faut pas en abuser.

— Helmatt n'a aucun remords, aucun scrupule ?

— L'idée ne l'en effleure même pas. Il enrage que ce réacteur le trahisse. Il exporte le charbon pour faire rentrer des devises et, dans un mois, il sera difficile de se chauffer avec la même facilité qu'aujourd'hui. Ce charbon est la chance unique des cinquante mille

habitants de ce pays. On peut les chauffer, les éclairer, alimenter de petites industries. On ne peut pas l'exporter sans provoquer une pénurie locale. Ou alors il faut accepter une main-d'œuvre étrangère, des capitaux de Compagnies plus riches. Il faut nous vendre au plus offrant. Quand je suis arrivée là, j'ai pensé que nous pouvions faire beaucoup pour les Tibétains. Seulement je n'étais pas seule. Je ne pensais plus au Soleil. Lui si. Vous savez, le Soleil c'est bon quand on a le temps de réfléchir, de se payer des regrets, de la nostalgie. Mais avant il faut éviter de mourir de faim et de froid.

— Je ne comprends pas la raison de ces confidences, dit-il. Je suis heureux de vous avoir rencontrée. Ma Ker apprendra avec plaisir que vous vous en êtes tirés. Il est possible qu'elle vous propose son aide... Peut-être que nous pourrions envisager une collaboration étroite...

Elle fumait nerveusement en griffonnant sur un morceau de papier.

— Nous ne pouvons malheureusement pas vous fournir du matériel de réparation pour votre réacteur, ni des chaudières à charbon. Tout ce que nous possédons nous l'avons chèrement acquis. Nous sommes devenus des pirates, des voleurs. Notre flotte de dirigeables opère le plus souvent des raids ravageurs et ramène du butin.

— Au début de la création de notre groupe nous étions dix et nous faisons des hold-up pour nous procurer de l'argent. C'est avec le fruit de l'un d'eux que nous avons pu nous installer au nord de la Compagnie de la Banquise.

— Peut-être espériez-vous que Ma Ker pourrait vous prêter des dollars, du matériel ?

— Moi je n'espérais rien. Je me suis contentée de vous interroger vous et votre compagnon. Je me doute de vos difficultés, de cette menace que font peser les Sibériens sur votre base.

— Quand pourrons-nous repartir et comment ? Je suppose que nous devons descendre vers le Sud puis essayer de rejoindre le Réseau des Disparus. C'est la seule voie possible pour rentrer dans notre base. À moins que vous disposiez d'un émetteur puissant qui puisse être entendu là-bas. Ma Ker enverra un dirigeable. Elle est loin de se douter que nous avons retrouvé ses anciens compagnons.

Luvia écrasa sa cigarette avec une sorte de colère rentrée.

— Helmatt déteste les Ker. Il a appris la mort de Julius avec le sourire. Il les haïssait.

— Ce sont de vieilles histoires...

Liensun commençait de s'inquiéter. Il essayait de sonder l'esprit de Luvia mais celle-ci paraissait faire barrage à ses tentatives.

— Helmatt a lu les rapports sur vos interrogatoires. Vous

représentez une chance pour lui.

— Il n'a quand même pas l'intention de nous utiliser comme otages ?

— Malheureusement si.

Liensun ferma les yeux, essaya de se concentrer. Toute réaction violente serait stupide.

— Votre compagnon Juguez sera libéré et aidé financièrement pour qu'il puisse atteindre votre base. Helmatt va demander une rançon à Ma Ker : ce réacteur que vous avez volé aux Sibériens.

CHAPITRE XVI

La foule n'avait pu s'opposer au départ des wagons-laboratoires et des groupes industriels, une mini-acière, les ateliers de montage des aéronefs, la centrale bactérienne qui produisait la toile des dirigeables et les éléments de rigidité au carbone, le centre d'étude des filtres à hélium. Deux cents personnes se trouvaient privées d'emploi et ne le retrouveraient que là-bas, dans la nouvelle base installée dans le corps gélatineux de l'amibe géante.

Les gens s'étaient focalisés sur des symboles, les écoles, les bureaux administratifs, les restaurants, les serres de production végétale et animale.

— Comment retrouverez-vous des phoques ? lui demanda-t-on au cours d'une réunion du collectif.

— J'y ai songé, dit Ma Ker. Il existe des colonies dans le Sud et nous y enverrons des volontaires. Nous créerons là-bas des fermes de chasse bien équipées. Ceux qui accepteront d'y travailler seront bien payés. De toute façon dans le coin nos prises devenaient plus difficiles.

— Nous avons trop abattu de bêtes sans respecter les quotas du début qu'on s'était imposés, dit Greog Suba. Souvenez-vous... Il faut de plus en plus d'huile pour les dirigeables et vous parlez d'augmenter encore la flotte... C'est bien ça ?

— Exact. Je pensais l'appeler la Flotte Ciel Bleu. Le Soleil c'est un concept qui finira par s'imposer et il faut aussi songer au ciel qui était d'une beauté sans pareille.

— Tout le monde voudra aller travailler dans ces fermes de chasse et personne ne restera dans Fraternité II.

— Nous allons édifier une cité merveilleuse dans Fraternité II. C'est à dessein que j'emploie ce terme de cité qui a presque disparu du vocabulaire. On vous parle de station, de métropole, de mégapole, quelquefois de ville mais jamais de cité. La cité c'est l'affaire des citoyens, c'est-à-dire des hommes libres et égaux en droits. Il n'y a plus de sujets, d'employés et surtout pas de voyageurs.

Elle soupira, reprit :

— Quelle aberration que ce terme de voyageur ! Plus nous allons et plus la société ferroviaire étend son emprise, enferme l'homme dans un système étroit. Bientôt avec le rail, le train deviendra une idole et protester contre un simple retard dans l'horaire équivaudra à un sacrilège ou une injure coupable.

Il y eut des rires mais elle resta grave :

— Nous construirons une cité avec de nouvelles façons de vivre et surtout un nouvel habitat. Dès que nous serons installés, un bureau d'étude sera créé pour mettre au point ces habitations d'un type nouveau.

Le silence qui accueillit ces paroles lui parut glacial mais elle garda son calme. Ces gens-là se refusaient à rompre définitivement avec la vieille société, et c'était le mal qui les rongait tous.

— Vous verrez, là-bas ce sera le paradis. J'ai d'excellentes nouvelles d'ailleurs. D'ores et déjà nous avons agrandi quatre fois notre territoire. Trois dirigeables peuvent se poser directement sur la banquise. Les vents sont détournés par la masse vitreuse de Jelly.

— Où en sont les études sur son intelligence ?

— Nous poursuivons les examens... Ce sera très long, très délicat.

— Pourquoi ne manifeste-t-elle plus d'agressivité depuis plus de trois semaines ?

— Parce que nous avons été impitoyables et vigilants. Nos commandos se sont relayés pour forcer cette masse vivante à nous octroyer un petit territoire de quelques kilomètres carrés. Au maximum nous lui demanderons la deux millième partie de sa personne. C'est bien peu de chose.

— Nous sommes comme des parasites sur elle.

— Comme des poux, dit une femme, et quand on attrape des poux on se gratte et on essaye de s'en débarrasser.

— Nous avons gagné un sursis, cria Ma Ker pour couvrir le tumulte provoqué par ces interventions. Je vous en prie, essayez de convaincre les autres que c'est la seule façon de survivre. Nous allons essayer de conclure un accord avec Jelly. Je sais que cela prête à rire, mais dans cette terre hostile peut-être ne nous reste-t-il que cette monstruosité pour nous protéger.

Le silence se fit, attentif.

— C'est un paradoxe je sais, mais pourquoi ne pas essayer ? Nous saurons bientôt ce qu'elle pense, ce qu'elle imagine du monde qui l'entoure. Nous comprendrons comment elle nous accepte, nous considère, et à partir de là nous pourrons engager des négociations. Le mot est inadapté face à une force aveugle, un instinct destructeur et surtout une boulimie insatiable. Nous serons peut-être une tentation

constante pour Jelly mais avec de la patience, de l'habileté, nous établirons un statu quo, quitte à lui procurer une nourriture suffisante quand elle en aura besoin.

Avec le collectif elle sentait que c'était sur le point d'être gagné. Seulement il restait un millier de personnes à convaincre à l'extérieur...

CHAPITRE XVII

Un soir, alors qu'il était assis dans son igloo et que Vsin préparait la viande pour lui, Jdrien sortit de sa léthargie et se leva lentement. Il paraissait souffrir comme si ses articulations jouaient mal. Impressionnée, la jeune Rousse le regardait sans oser intervenir.

Il sortit de l'igloo et contempla le jour qui se mourait. C'était une lente agonie qui commençait autour d'eux, à l'horizon circulaire, et qui se resserrait de plus en plus dans un voile noir.

Il regarda vers le nord et sourit. La jeune femme le rejoignit et il sentit sa présence.

— Y a-t-il des phoques non loin ?

— À un jour.

— Demain nous irons chasser.

— Bien, comme tu voudras.

Cette nuit-là il lui fit plusieurs fois l'amour avec une allégresse qui se communiqua à Vsin. Elle n'avait jamais éprouvé pareil bonheur.

Ils marchèrent toute la journée pour atteindre le trou aux phoques et construisirent un abri pour la nuit, car le vent commençait de souffler, amenant avec lui d'énormes boules de glace qui écrasaient tout sur leur passage ou venaient exploser contre des barrières de congères.

Le vent souffla deux jours et ils durent rester tapis dans l'igloo avec très peu de nourriture. Dès qu'il se calma, Jdrien se porta auprès de l'eau de mer et attendit que le premier phoque réapparaisse. Il le frappa avec son couteau et le tua d'un coup. Ils le dépecèrent, fabriquèrent des lanières de viande qu'ils tressèrent très vite à cause du froid, obtenant plusieurs bâtons épais et noueux. Ils façonnèrent la graisse en boule avec un trou au centre, enfilèrent les bâtons de viande. C'est ainsi que les Roux emportaient leur nourriture en voyage.

— Pour combien de temps en avons-nous ?

— Pour un mois.

Vsin ne dit pas tout à fait ainsi mais compta en temps de grossesse d'une femme, et les dix doigts représentant ces neuf mois de gestation, elle en montra un et le bout de l'autre.

— Ce sera suffisant, dit-il.

— Nous partons pour si longtemps ?

— Je ne sais pas encore mais nous devons tout prévoir.

— Où allons-nous ?

— Retrouver mon demi-frère et ces hommes qui veulent tuer notre glace nourricière.

Il désigna le Nord et la fille frissonna :

— Il y a les montagnes dévoreuses de Roux au nord.

— Je sais. Ne t'inquiète pas.

Le lendemain ils marchèrent toute la journée et retrouvèrent l'igloo où il avait passé deux mois dans une sorte de méditation. Mais c'était autre chose. Pendant deux mois il avait lutté contre l'esprit sauvage de la bête.

Le lendemain il se mit à marcher vers la masse vitreuse. Au bout d'un moment Vsin ralentit, finit par s'arrêter et cria sa terreur.

— Non, n'y allons pas.

— Viens, dit-il sans se retourner.

Elle continua de hurler quand elle le vit qui n'était plus qu'à un mètre de la gelée effrayante.

CHAPITRE XVIII

Le premier soir elles n'avaient fait que bavarder sans aborder la véritable raison de cette rencontre inattendue. Yeuse avait évité de poser des questions précises, laissant à Ligath le choix de l'heure et du contenu de ce qu'elle pourrait dire. Elles se retrouvèrent au petit déjeuner. Ligath était levée depuis longtemps quand Yeuse sortit de son compartiment.

— C'est très joli chez toi.

— Ce n'est pas chez moi. Ce sont tes compatriotes qui m'ont offert de voyager dans ce wagon pour venir ici.

— Ah, très bien ! On doit nous écouter alors ?

— C'est fort possible. N'importe quelle Compagnie en ferait autant.

— Même celle de la Banquise ?

— Nous avons aussi nos défauts...

— Le quai est bien surveillé. Cette garde d'honneur ne te concerne pas seule, tu t'en doutes, mais je suis heureuse de me trouver ici avec toi. Ça nous change du train-pénitencier...

Yeuse servait le thé et sa main trembla un peu à cette évocation.

— Je sais que je me suis montrée ingrate... Lorsque Lien Rag m'a rachetée aux Sibériens, là-bas sur la banquise du détroit de Béring, je n'ai rien fait pour te venir en aide.

— Ils ne m'auraient jamais relâchée.

— Tu es restée encore quinze ans dans cet enfer ?

— Notre train a brûlé, celui où nous confectionnions des pelisses synthétiques, et nous avons été transférés dans un train-étable. Il y avait des vaches laitières et c'était plus acceptable, ces braves bêtes diffusant une chaleur agréable. Et j'aimais l'odeur de leur fumier... puisqu'il dégageait aussi de la chaleur.

Elle raconta comment les commandos solaires l'avaient délivrée et Yeuse ouvrait de grands yeux en l'écoutant décrire le dirigeable, les groupes de parachutistes tombant du ciel.

— Mais leur base secrète c'est comment ?

— C'est en bout d'une ligne perdue qui monte droit du Réseau des Disparus, depuis une station perdue, Tusk Station, mais il ne suffit pas d'aller là-bas, encore faut-il trouver les aiguillages qui y conduisent.

— Qui dirige ?

— Ma Ker... Une terrible vieille femme. J'ai accepté cette mission dangereuse au cœur de la Sibérienne car je ne pouvais plus me plier à ses exigences. Je sortais d'un bain et je retrouvais une sorte de dictature. Organisée par les Rénovateurs du Soleil eux-mêmes. Quelle déception !

Yeuse suivit le récit de son amie jusqu'au moment de sa capture.

— Cet enfant, Liensun... Comment le trouves-tu ?

— Inquiétant.

Yeuse rougit.

— Je l'ai aidé à s'enfuir d'une station... Il était traqué par son demi-frère Jdrien.

— Il est plein d'ambitions suspectes, complexé par des inhibitions sexuelles. Il était tombé amoureux de moi... Tu sais qu'il est télépathe, qu'il peut agir sur une volonté qui se laisserait circonvenir... À plusieurs reprises j'ai failli faiblir. Tu te rends compte, à mon âge ?

— Pourquoi pas, fit Yeuse.

Elles se regardèrent en silence. Dans le regard de Ligath flottait une ombre de désapprobation.

— Tu as été bien traitée ensuite ?

— Pas dans le train-charbonnier, bien sûr. Mais une fois à Moscova ils ont essayé de m'amadouer. Tu sais, je n'ai rien contre les Sibériens, mais je suis persuadée qu'un jour le Soleil brillera sur cette terre glacée et qu'on peut hâter cette résurrection. Voilà en quoi je suis différente et suspecte... Mais je n'étais pas à l'aise avec les Rénovateurs de Fraternité I, comme je ne le serais sans doute pas avec d'autres, ceux qui se réfugient dans la magie noire pour adorer une déité qui se nomme Soleil.

— Tu comptes finir tes jours en prison ?

Ligath partageait ses petits pains briochés. Il y en avait une pleine corbeille. Pour les obtenir, que de miracles, que d'efforts répétés ! Yeuse pensait aux grandes serres agricoles où poussaient les épis de blés spéciaux. On obtenait jusqu'à quatre récoltes par an désormais. Il y avait aussi le beurre qui venait peut-être du train-bain de Ligath.

— Possible, dit celle-ci en réponse à l'interrogation de son amie. Nous obtenions le beurre le plus fin qui soit. Le train ne cessait de rouler et je crois que les vaches aimaient bien voyager.

Elles rient un peu.

— Non, je ne vais pas retourner en prison. Tu es venue me demander quelque chose, n'est-ce pas ? Ils ne m'ont pas sortie de ma cellule pour te faire plaisir seulement...

— Ils veulent que tu reprennes tes recherches sur le nucléaire. Tu serais la plus grande spécialiste dans ce domaine.

— Je ne suis pas la seule. Je crains qu'en développant cette technique on oublie complètement le Soleil, mais c'est ce que souhaite la nouvelle ligne idéologique de cette Compagnie. Et je pense que la Panaméricaine ou la Transeuropéenne ne tarderont pas à l'adopter.

— Tu es au courant du nouveau dogme ? fit Yeuse surprise que du fond de sa prison Ligath en ait entendu parler.

— J'ai droit à un écran de télévision et, désormais, toutes les émissions, même les plus anodines comme les émissions enfantines, les fictions, les reportages sont orientées dans ce sens. On veut nous faire croire que nous sommes en l'an 2361, non de l'ère chrétienne mais de l'ère glaciaire.

— Mais je trouve que c'est assez séduisant comme théorie... Et personnellement j'ai quelques raisons de penser qu'elle n'est pas aussi artificielle qu'elle y paraît.

Elle lui rapporta les difficultés qu'on avait à remonter loin dans l'Histoire au-delà des cent cinquante dernières années.

— Les Néo-Catholiques eux-mêmes se fâchent net quand on essaye d'avoir la liste des papes qui se sont succédé depuis la Grande Panique en l'an 2050 de l'ère chrétienne...

— C'est nier la datation d'après le carbone 14...

— Je sais, mais c'est troublant... Ces deux mille trois cent soixante et un ans expliqueraient au moins l'évolution de certaines espèces animales comme les baleines... Et l'apparition des Roux... Tu crois vraiment qu'elle ne date que de cent cinquante ans ?

— Ton ami le glaciologue aurait pu établir la vérité grâce aux couches glaciaires... Encore qu'elles se soient accumulées si vite qu'on ne doit pas établir facilement leur âge... J'ai appris qu'il avait disparu ?

Yeuse acheva son thé, sortit de longues cigarettes sibériennes.

— Je suis ici pour ça... Autant que tu le saches. Si je réussis à te convaincre de collaborer au nucléaire sibérien, je recevrai des informations inédites sur la fin de mon ami... Et je n'ai pas hésité.

Ligath alluma sa cigarette, quitta la table pour regarder à travers le grand hublot cerclé de cuivre. Les gardes de la haie d'honneur paraissaient figés pour l'éternité.

— On m'a remis ses cendres dans une urne de verre mais je n'y crois pas... J'admets qu'il soit mort, mais je suis certain qu'on a récupéré son corps pour l'autopsie. Lien Rag avait acquis la certitude

qu'il était au bout d'une longue chaîne humaine programmée depuis longtemps pour accomplir une certaine tâche.

— Depuis quand avait-il cette certitude ?

— C'était un glaciologue quelconque, de deuxième classe, et d'un coup il ouvre les yeux sur notre monde, découvre les Roux qui, bien que primitifs, peuvent vivre dans le grand froid, il se rebelle contre la dictature des Compagnies ferroviaires, passe par des périodes de révolte et de soumission puis se lance dans des recherches ambitieuses...

— S'il portait un gène d'éveil, il a fallu que ce gène soit excité de l'extérieur. Sinon c'est toute la famille Rag qui se serait toujours comportée de cette façon.

— Ce n'est pas le cas. Ses parents, grands-parents, étaient des gens tranquilles...

— À ta place je rechercherais à partir de quand il s'est vraiment révélé différent.

Yeuse prit le plateau et le porta à la cuisine. Les gens à son service s'y trouvaient et elle ne voulait pas que Sonia vienne les déranger.

— Tu veux dire, reprit-elle à son retour, qu'il a fallu qu'un événement se produise pour que Lien Rag change de personnalité ?

— Un événement, ou un autre homme...

— Il faudrait remonter assez loin dans sa vie... Cela fait près de vingt ans. Mais je peux obtenir des renseignements. Une fois de retour à Grand Star Station.

Elles s'habillèrent pour descendre sur les quais et Yeuse prêta ses fourrures à Ligath qui ne disposait que de grossiers vêtements molletonnés datant du moment de sa capture.

Le chef de la garde parut assez inquiet de les voir s'en aller bras dessus, bras dessous, et se précipita vers un poste de téléphone.

— Comme si je pouvais m'évader, dit Ligath. Mais ils sont traumatisés par ces dirigeables qui peuvent surgir n'importe quand n'importe où. Ils sont très mal renseignés sur ces appareils, ignorent leur rayon d'action. Pour l'instant aucun d'eux ne peut franchir quatre mille kilomètres sans être ravitaillé en vol. Ou bien l'équipage attaque un dépôt de carburant. Les moteurs utilisent n'importe quel combustible. Les Rénovateurs possèdent de grandes qualités de techniciens et, avec le réacteur volé, ils vont équiper leur mastodonte de cinq cents mètres de long, *Soleil du Monde*. S'ils le veulent, ils feront le tour de la Terre avec.

— Quelle publicité pour les Rénovateurs.

— Oui, c'est certain. Mais ils me font peur... Pour atteindre ce but ils sont prêts à tout.

— Ils ne renouvelleraient quand même pas la folie d'il y a

quinze ans, quand le Soleil a failli faire fondre toutes les banquises ?

— Ma Ker, malgré son intransigeance, s'y refuserait. Mais Liensun en serait capable. À quatorze ans il est de forte constitution et son cerveau est exceptionnellement structuré. Ce garçon pourrait chercher à dominer le monde et ne le fera qu'à travers une vaste entreprise. Il peut promettre le Soleil aux gens et ne leur donner jamais. Tout le monde sait que le retour de la lumière et de la chaleur provoquera un chaos aussi dévastateur que la Grande Panique. Les relations humaines seront bouleversées et on retournera à un régime d'égoïsme et de barbarie. Les petites communautés de survie se méfieront les unes des autres tant que dureront les brouillards, les inondations et les boues.

Les quais d'honneur étaient contenus dans une seule coupole à bulbe avec, au-dessus, la rotonde de réception. Pour en sortir il fallait franchir un sas surveillé et très poliment un officier vint leur dire que la voyageuse Ligath n'était pas autorisée à quitter les quais d'honneur.

— Mais je me porte garante d'elle, dit Yeuse.

— C'est impossible, murmura l'officier, embarrassé. Nous avons des ordres.

— Ça ne fait rien, dit Ligath, promenons-nous ici.

Il y avait des boutiques luxueuses et Yeuse acheta des cadeaux pour son amie, des vêtements, des objets de toilette.

— Tu es folle, c'est trop !

— J'ai de l'argent... Le salaire d'une ambassadrice est élevé, et j'ai droit à des royalties... Lien Rag touchait des droits sur le fameux Viaduc en construction sur la banquise du Pacifique. Le Kid les partage entre moi et Jdrien.

— Tu connais ce messie... Est-ce vraiment un homme d'origine différente ?

— Il a reçu les mêmes dons que Liensun, ce qui prouve que c'est leur père qui les leur a transmis... On croyait que c'était Jdrou, la jeune Rousse qui a donné le jour à Jdrien. Toute cette belle légende s'effondre un peu. Mais les Roux lui conservent leur fidélité et leur adoration. Il est justement parti vers le Nord pour combattre son demi-frère qui menace l'équilibre glaciaire.

Ligath lui prit soudain le bras :

— Ma Ker va créer une seconde base secrète dans un endroit inaccessible, terrifiant.

— Tu as besoin d'un sac... Regarde comme il y en a de beaux dans ce magasin... Pour tous tes achats.

— Ce sont tes achats, pas les miens.

Quand elles ressortirent, Ligath reprit la conversation sur la nouvelle base secrète :

— Tu as entendu parler de cette chose horrible, une amibe

géante...

— Jelly ? Tu veux dire que Ma Ker va créer sa base dans le milieu de ce protoplasma ? Mais ils vont tous se faire phagocyter !

— On pulvérise des huiles minérales, des dérivés iodés pour maintenir la gélatine à distance, mais les gens deviennent cinglés dans cet environnement dangereux. Cela te situe mieux le caractère de cette femme terrible et de son fils adoptif. Liensun participe à cette folie... Il a dû ramener le réacteur mais peut-être auront-ils du mal à le réactiver... Il peut être très dangereux pour l'environnement.

Elles finirent par rentrer dans le train privé et, enthousiaste, Yeuse déballait chaque paquet. Ligath la regardait faire avec un sourire indulgent. Les années de baignage avaient peu à peu gommé ses dernières envies de coquetterie et Yeuse finit par se rendre compte de son manque de tonus.

— Tu me trouves futile ?

— Pas du tout, et je suis désolée d'être ainsi ; mais quelque chose est mort en moi... C'est sinistre... Je regrette d'avoir été aussi intransigente, aussi fidèle à une ligne de conduite aussi stricte. J'aurais pu me montrer prudente, lutter de façon intelligente, faire passer mon propre message en restant en contact avec les autres. Ce n'est pas dans un train-baignage qu'on peut arriver à convaincre les gens...

— Tu as perdu la foi ?

— Je ne suis plus Rénovatrice, si tu veux le savoir. Mais je sais qu'un jour le Soleil reviendra. Si ce n'est pas à la suite d'une volonté commune et scientifique, cela se produira naturellement. Les strates de poussières continuent de glisser les unes sur les autres, de se dissocier. Les floculations sont de plus en plus importantes en certaines zones. Mais évidemment ce sera plus long, quelque cent ans... Peut-être plus...

— Comment sais-tu cela ?

— Il y a un télescope électronique à Fraternité I et puis il y a les calculs, les examens de notre lumière. On se rend compte que dans plusieurs régions de la Terre, le rayonnement de certaines ondes évolue imperceptiblement. C'est encore difficilement contrôlable mais cela paraît irréversible. Que feront-ils avec leur dogme si, dans cinquante ans, la température remonte de quelque dix degrés et si la clarté du jour est meilleure ?

Yeuse songeait à tous ces micros cachés qui enregistraient cette conversation. Même si Ligath acceptait de travailler à nouveau dans le nucléaire, et elle semblait s'y résigner, elle serait constamment surveillée, coupée du monde extérieur. Yeuse aurait voulu la mettre en garde mais elle espérait trop ces révélations sur les derniers moments de Lien Rag pour le faire.

— Nous devrions nous préparer à ce retour, même lointain. Même quand notre génération aura disparu, même si la prochaine risque de ne pas assister à ce miracle... Les perturbations seront malgré tout importantes, si elles s'échelonnent sur un siècle. Le niveau des eaux, les boues, les brouillards qui se prolongeraient... Une nouvelle société à imaginer qui devrait recourir à d'autres moyens de transports, à d'autres méthodes de production de nourriture... La chaleur ne sera pas la même pour tous et il faudra y songer...

— Une technique légère pourrait-elle activer ce renouveau sans trop d'inconvénients ?

— C'est ce que je préconisais là-bas à Fraternité I, mais on m'a priée de me consacrer à mes recherches... On pourrait choisir des créneaux où le Soleil apparaîtrait pour réchauffer des régions précises où il ne provoquerait pas trop de dégâts. Mais c'est une utopie. Les gens accourraient pour voir le phénomène et c'est très délicat à concevoir.

— Puisque c'est irréversible, pourquoi s'inquiéter ? Il est regrettable que deux ou trois générations doivent encore supporter ce climat glaciaire, mais si c'est au prix d'une plus grande sécurité...

Ligath soupira :

— Il m'est difficile de penser comme toi, maintenant que je réalise le pouvoir des grandes Compagnies ferroviaires. Crois-tu qu'elles soient dans l'ignorance de cette évolution vers un retour du Soleil ? Moi pas, et je crains que depuis longtemps elles n'aient mis tout en œuvre pour prolonger indéfiniment la période des glaces.

CHAPITRE XIX

L'usine à herbe le déçut au début. La draisine de la police locale pénétra dans une série de grandes serres où l'on cultivait le fourrage à divers niveaux. Il se rendit vite compte que l'herbe ne poussait que dans de rares endroits, mais que sur des kilomètres d'installation vitrée il n'y avait qu'un désert de granulés de plastique. L'eau qui coulait en dessous avait dû geler, faute de réchauffement, et ils atteignirent la partie centrale où aurait dû se trouver le réacteur qu'il avait fallu descendre dans le lit d'une rivière sous-glaciaire pour le refroidir.

Helmatt travaillait dans son laboratoire sur un équipement laser, et le garçon fut effaré par cet homme encore jeune qui présentait un visage livide. Sa main droite disparaissait sous un énorme bandage. Atteint à plusieurs reprises par la radioactivité il se mourait certainement de leucémie.

Les gardes étaient restés prudemment à l'extérieur et le garçon se demanda si lui-même se trouvait à l'abri des radiations.

— Ne vous inquiétez pas, dit Helmatt en brandissant un compteur de particules. Il n'y a rien à craindre ici.

Liensun pénétra la pensée de cet homme et y trouva une fiévreuse activité cérébrale, il pensait à dix choses à la fois, se préoccupait d'une formule en même temps que l'administration de la Compagnie, se méfiait de lui mais souhaitait le rassurer.

— Désolé de vous retenir en otage mais j'ai besoin de ce réacteur volé aux Sibériens. Le mien est dangereux.

— Ma Ker ne le cédera pas.

— Vous êtes son fils adoptif et je la connais, elle fait une frustration maternelle depuis toujours. Julius son mari était impuissant et elle essayait de se faire engrosser par les autres mâles présents.

Liensun, agressé par ces allusions méprisables, se jeta sur lui et le renversa sur le sol carrelé.

— Vous n'avez pas le droit de parler ainsi ! C'est faux ! hurla-t-il. C'est absolument faux !

Deux gardes entrèrent dans le laboratoire et le saisirent non sans peine. Le garçon était normalement d'une force peu commune et en état de fureur il était difficile à maîtriser.

Helmatt se relevait, étanchait sa bouche en sang. L'hémorragie ne semblait pas vouloir s'arrêter et il alla prendre une seringue dans un tiroir, se fit une piqûre dans la cuisse.

— Je suis désolé, dit-il, je ne pensais pas que vous étiez aussi susceptible en ce qui concerne cette femme.

Mais il n'en pensait rien, son esprit continuait d'entretenir des scènes dégoûtantes où une Ma Ker plus jeune se livrait à des actes obscènes.

— Lâchez-le, il se tiendra tranquille.

— Vous me dégoûtez, dit Liensun en recouvrant sa liberté de mouvements.

— N'en parlons plus. Vous n'avez pas envie de collaborer avec moi ? Cette base de la banquise est une stupidité. Ici nous pouvons envisager de grandes choses... Faites venir le réacteur, les dirigeables, et vous verrez que dans quelques années nous ferons briller le Soleil.

— Et provoquerons des millions de morts ?

— Mais non, c'est une légende bien entretenue.

Il regarda son mouchoir et grimaça :

— Je ne vous en veux pas... Mais je suis fragile... Luvia a dû vous dire que je suis foutu. Elle me déteste. Elle regrette Greog Suba... Au début on a pu fricoter ensemble, mais c'est fini. Elle se fait sauter par ses jeunes employés... Mais je m'en fiche...

D'après Ma Ker la communauté des dix personnes de Jarvis Station avait été un modèle de pureté et de conscience professionnelle. Les gens ne divergeaient que sur l'opportunité de la résurrection proche ou lointaine du Soleil, mais le reste se déroulait dans une ambiance chaleureuse. Liensun découvrait que ces gens-là avaient dû se jalouser, se détester, essayer de coucher avec la femme du confrère, non par désir mais dans une intention méprisante d'humilier, de saccager. Les deux survivants de ce demi-groupe disparu depuis quinze ans continuaient de se déchirer, mais se trouvaient forcés de rester ensemble dans cette minuscule Compagnie.

— Vous auriez pu produire du courant électrique à partir du charbon et des rivières souterraines en noyant des turbines.

Helmatt ricana :

— Quelles turbines ? On ne trouve pas de nouveaux modèles dans ce domaine. Juste de vieux rossignols.

— Vous auriez pu en construire une. Ce pays doit foisonner de rivières sous-glaciaires.

— Un réacteur seul peut combler tous les besoins. Vous avez vu l'usine à herbe ?

— Oui, c'est sinistre, dit Liensun.

Helmatt serra les dents :

— Vous n'avez pas le droit de juger. J'avais l'intention de bien faire, de fournir des plaquettes d'herbe aux montagnards tibétains.

— Allez chercher des pierres dans la montagne, fabriquez des fours à charbon qui réchaufferont les circuits d'eau et vous obtiendrez le même résultat. Ce que vous voulez c'est dominer le monde en le menaçant du Soleil... De temps en temps avec votre équipement bricolé, laser plus ultrasons, vous agrandirez une lucarne qui affolera les Compagnies... Et vous espérez ainsi les obliger à vous considérer comme le maître de l'Univers ou quelque chose dans ce goût-là ?

Helmatt le regardait les yeux écarquillés, chassait les Tibétains qui ne devaient pas comprendre leur langue.

— Vous lisez dans ma pensée, fit-il avec crainte, vous avez le don de lire dans la pensée, hein ?

— C'est d'une facilité déconcertante, dit Liensun avec dédain.

— Vous savez que vous m'intéressez, jeune homme ? Je suis heureux de votre venue et je considère ça comme un présage favorable, que vous ayez réussi à franchir ces montagnes si hautes pour venir jusqu'à moi.

— C'est un hasard, notre dirigeable...

— Ne me racontez pas d'histoires. Je sais que c'était écrit et que je recevrais de l'aide, mais je n'espérais pas tant. Grâce à vous nous allons enfin sortir de notre obscurité et tout désormais nous réussira. Ma Ker se hâtera d'envoyer ce réacteur. Si, si, vous verrez, elle le fera. Elle me connaît et ne voudra pas que son fils adoptif reste entre mes mains... Mais vous, vous resterez pour collaborer avec moi... Laissez ces minables sur la banquise. Ils n'arriveront jamais à rien avec leurs méthodes périmées.

Il fit signe à Liensun et l'entraîna dans la pièce voisine. Elle était plongée dans une demi-obscurité et Liensun sut que l'appareil qui en occupait la plus grande partie était un télescope électronique d'importance déjà grande. À Fraternité ils en possédaient un plus réduit.

— Regardez cet écran et vous allez voir une chose incroyable.

Helmatt se lança dans des explications confuses, des chiffres compliqués et Liensun crut comprendre que l'appareil suivait la course du Soleil invisible au-delà de la couche de poussière lunaire, grâce à un ensemble gyroscopique.

Une image apparut sur l'écran cathodique et Liensun fut d'abord déçu car il ne voyait qu'une sorte de cercle plus clair au milieu d'un amas grisâtre.

— Je donne plus de luminescence.

Le cercle clair prit une apparence jaunâtre.

— Le Soleil.

Helmatt avait dit ça d'un ton très solennel.

— Vous plaisantez ?

— Non. Je fore un certain endroit depuis des années. Dès que je dispose d'un peu d'énergie, bien sûr. Il m'en faudrait mille, dix mille fois plus pour obtenir un résultat visible à l'œil nu. Mais tout de même, je fore et voilà... C'est pourquoi je vous ai fait venir maintenant. Dans un quart d'heure ce sera fichu...

— Vous détournez l'électricité de la Compagnie ? Au mépris des gens qui se chauffent, des trains qui roulent, des industries qui produisent ? C'est bien ça ?

— Où voulez-vous que je la prenne puisque, désormais, mon réacteur est en panne ?

— Vous les avez donc toujours trompés, depuis votre arrivée dans le coin voici quatorze ans ? Vous avez fait mine de vous attaquer à leur problème mais vous ne pensiez qu'à la formidable énergie nécessaire pour réussir votre coup.

Il admirait cet homme qui avait tout sacrifié à ce but. Une folie, certes, mais une folie qui frisait le génie.

— Pas que l'énergie, gloussa Helmatt, pas que l'énergie mais l'argent. Les exportations de charbon en échange de matériel. Pour ce télescope pendant quatre ans le budget de l'éducation par exemple...

— Et les actionnaires ?

— Oh ! ils touchent de bons intérêts et ne se plaignent pas trop.

Ils se penchèrent sur l'écran. Liensun n'éprouvait pas la même émotion que son compagnon. Brusquement il réalisait que cet astre invisible le terrifiait autant que les Hommes du Chaud vivant dans les stations sous bulle, que les Roux qui habitaient dans le froid. Il découvrait que l'endoctrinement de Ma Ker, de Julius, des Suba n'avait jamais vraiment mordu dans un vieux fond de terreur. Son idéal de Rénovateur avait besoin de motivations différentes.

Par exemple, quand il naviguait à bord d'un dirigeable et qu'il dominait le monde de là-haut, il éprouvait un intense plaisir. Il ne souhaitait pas alors que le Soleil brille à nouveau.

— Malheureusement je devrais forer dix ans encore pour obtenir un trou d'épingle et un rai de Soleil qui ne durera pas deux secondes. Mais qu'importe !

— Les grandes Compagnies vous découvriront et vous attaqueront alors.

— Ce sera difficile. Je peux d'un seul geste bloquer toutes les passes d'accès. Il y en a trois et toutes sont dans des canyons profonds. Les trois endroits sont minés. Un seul geste et les rails sont ensevelis

sous des mètres de roches. Et comme ces Compagnies n'ont pas d'autres moyens d'intervention, que peuvent-elles faire ?

CHAPITRE XX

— Jdrien, je t'en prie, n'y va pas ! hurlait Vsin immobilisée à une vingtaine de mètres.

Mais le Messie des Roux pénétrait dans la masse vitreuse et la jeune fille n'en crut pas ses yeux. La gelée se rétractait devant lui, laissait un passage important, paraissait même dépérir.

— Rejoins-moi, Vsin, rejoins-moi. J'aurais besoin de toi mais je ne t'oblige pas. Si tu ne peux supporter la pensée de me suivre, va retrouver la horde et dis-leur que je suis entré dans la Bête, et qu'elle ne me fera aucun mal. Je suis devenu son maître et je vais la contraindre à m'obéir.

— Jdrien, je ne peux pas.

— Alors fais ce que je te dis.

Il avançait lentement en portant ses bâtons congelés de viande et de graisse de phoque. Au début la masse vitreuse n'avait que quelques centimètres d'épaisseur, mais très vite elle atteignait plusieurs mètres et plus loin c'était une colline d'au moins vingt hauteurs d'homme, pensait Vsin qui sentait son cœur se déchirer. Son amour pour Jdrien n'avait pu aller jusqu'à le suivre dans cette horrible bête qui, à tout moment, pouvait le dévorer.

Pourtant l'animal s'ouvrait. Un passage assez large, profond se découpait comme sous une lame invisible et le Messie ne serait bientôt plus visible.

— Je t'attendrai, Jdrien, cria-t-elle, je t'attendrai ici !

— Non, va chercher la horde. Il est possible que je ne revienne pas tout de suite.

Elle se déplaça pour le suivre à l'intérieur de la faille mais il disparaissait de plus en plus et elle se mit à pleurer.

Pourtant l'animal ne se refermait pas, ne se ressoudait pas, comme si Jdrien avait laissé une plaie inguérissable au fur et à mesure qu'il avançait dans l'animal.

La coupure était franche, nette, d'une transparence bleutée qui

lui permettait de pénétrer dans le protoplasma par le regard, de découvrir certaines ombres, peut-être des nodules nerveux.

Sa pensée était comme une arme braquée sur l'intelligence périphérique de l'amibe. Plus tard il aurait à passer un instant dangereux quand il devrait bloquer un autre système situé beaucoup plus profondément dans l'animal. Il avait compris que Jelly vivait surtout par les pseudopodes de son périmètre qui lui fournissaient la nourriture. Mais à l'intérieur elle paraissait souvent en train d'hiberner. Un réveil brutal pouvait devenir néfaste et il se demandait comment ces hommes inconnus, dont il avait surpris le fonctionnement cérébral, pouvaient bien se maintenir dans le centre de l'animal. Toute la vie méditative de Jelly s'y trouvait concentrée, c'est-à-dire sa véritable personnalité psychique. À la périphérie on trouvait surtout une forme d'intelligence instinctive qui cherchait principalement la nourriture, transmettait les informations de base, les données, analysait les effluves, la température, la force du vent.

Il lui avait fallu deux mois de concentration absolue pour remonter patiemment le système nerveux de l'animal. Et en fait il s'agissait de tout autre chose que d'un système nerveux mais il lui avait fallu multiplier les erreurs, les égarements pour s'en faire une idée précise. Des jours et des nuits il était resté perdu dans un labyrinthe monstrueux, sachant que s'il abandonnait, s'il acceptait de rejoindre la réalité et Vsin, il ne pourrait jamais retrouver la piste. Il s'était laissé nourrir, réchauffer, aimer sans lâcher prise et Jelly avait fini par s'effrayer de cette opiniâtreté, de cette volonté plus forte que la sienne. Deux mois de lutte âpre et télépathique pour assurer sa domination et rassurer l'animal, lui prouver qu'il n'était pas un ennemi, qu'il voulait simplement avoir la possibilité de la traverser, pour rejoindre ces êtres qui vivaient en parasites dans son corps et qu'elle s'efforçait d'expulser.

Ces gens-là n'avaient pas compris grand-chose à Jelly et l'occupaient de force, comme des parasites stupides et irréfléchis alors qu'avec une habileté attentive ils auraient pu obtenir un résultat bien meilleur.

Pour l'instant tout allait bien et il estimait qu'il s'était enfoncé de près d'un kilomètre à l'intérieur du protoplasma. Il ne relevait aucun signe avertisseur d'une réaction dangereuse de l'animal. Jelly continuait d'accepter de soumettre ses instincts à cette volonté humaine. Jdrien savait qu'il aurait quelques difficultés quand viendraient la fatigue, l'envie de dormir, la faim, qu'il lui faudrait relâcher sa vigilance.

Cette colonie parasitaire devait se situer un peu sur sa gauche, à cinquante-cinq kilomètres environ pour le moment. Il avait accumulé assez de repas et de réserves pour les parcourir en une seule fois. Les

Roux l'avaient habitué à ces longues marches, eux-mêmes pouvant couvrir cent kilomètres en une seule nuit. On avait été toujours surpris, dans le monde du Chaud, par leur mobilité.

Il pardonnait à Vsin son abandon, souriait en pensant à elle. Dans le fond c'était mieux ainsi, c'était la preuve qu'elle n'était pas aveuglée par sa qualité de Messie et pouvait obéir à son instinct de survie. Il avait toujours craint que l'idolâtrie des Roux ne les entraîne dans des actions néfastes. Vsin l'aimait, mais pas au point d'accepter de mourir avec lui, son instinct de survie était le plus fort.

Peu après il mangea un peu de viande mais plus par discipline que par faim. Il n'avait pas froid et se rendait compte que Jelly diffusait une certaine chaleur, oh, rien de très important, mais suffisamment pour que lui, métis de Roux et d'Homme du Chaud, se sente à l'aise.

Bientôt il quitterait les centres nerveux de la périphérie, devrait rechercher d'autres nodules pour affirmer sa volonté. Il les connaissait, les avait déjà visités en pensée et avait fini par percer leur code propre. Chaque nodule avait le sien, qui lui permettrait de se faire reconnaître d'une intelligence plus centrale vers laquelle Jdrien se dirigeait.

Il pensait que les hommes de la colonie parasitaire avaient mal choisi leur implantation, et qu'ils devaient se trouver dans la zone la plus irritable de Jelly. Exactement comme si un ver rongerait un nerf humain très douloureux.

Quand il eut effectué une dizaine de kilomètres il prit la décision de rompre le contact avec la périphérie, pour se connecter tout de suite sur l'intelligence profonde. Il ne lui fallait même pas une seconde pour effectuer cette opération, mais Jelly pouvait d'un coup se refermer sur lui pour le dévorer.

CHAPITRE XXI

Cette fois le Conseil restreint de la Panaméricaine se tenait dans un train spécial qui roulait à petite vitesse dans la portion du Grand Tunnel Nord-Sud déjà réalisée. Les participants pouvaient, de leur siège, admirer l'immense galerie, les nouvelles stations aménagées, les branches latérales qui s'enfonçaient de chaque côté du réseau et se prolongeaient, certaines sur plusieurs centaines de kilomètres, pour drainer les vieilles richesses enfouies sous la glace.

Lady Diana présidait la séance et contemplait d'un œil songeur la place vide du Vétéran qui venait de mourir à un âge avancé, certains disaient plus de cent ans, mais nul n'avait jamais connu sa véritable date de naissance.

La grosse femme venait de prononcer quelques mots à son sujet et marquait un instant de silence pour indiquer que le reste de son discours serait moins sentimental.

— Voyons, dit Jeb Interson, si nous parlions du cours élevé de la calorie qui arrive à concurrencer le dollar ? Ce sale petit nabot de Titanpolis a réussi à imposer sa monnaie et désormais certains préfèrent même l'argent de la Compagnie de la Banquise au nôtre. On dirait que tout lui réussit. Il serait temps d'avoir aussi de bons résultats. Ce tunnel grève notre crédit et nous perdons tous de l'argent.

— Ceci n'est pas à l'ordre du jour, trancha Lady Diana, la tête engoncée dans les plis multiples de son cou. Vous avez accepté un programme, il faut s'y conformer.

— J'ai écrit pour imposer cette question.

— C'était trop tard, répondit-elle à l'avocat.

La plantureuse blonde qui s'appelait Mirasola, capiteuse fille au regard énamouré pour tout ce qui était homme, soupira bruyamment :

— Si nous en venions au fait.

— Il y a deux choses. D'abord la progression sibérienne sur la banquise du Pacifique, sous prétexte de rayer de la carte une base de

Rénovateurs. Cent mille hommes, un réseau énorme, une flotte colossale pour une poignée de Rénos, dit Lady Diana. Vous y croyez, vous ? En fait cette attaque vise à rejoindre le fameux Réseau des Disparus, et vous savez que par ce réseau orienté est-ouest on peut nous atteindre. Je n'aime pas voir une telle armée se promener dans un no man's land et je vais, si vous êtes tous d'accord, envoyer un ultimatum à la Convention du Moratoire de Moscova Station.

— Voksal, rectifia le beau Peter Housk. On dit Voksal, les Sibériens y tiennent. Ils n'ont malheureusement pas encore adopté la langue universelle, c'est-à-dire l'américain.

— Je m'oppose à l'ultimatum, dit Borska, la femme sèche et anguleuse. J'ai des affaires en cours avec la Sibérienne, des livraisons de wagons spéciaux en échange d'huile minérale. Vous exigez toujours plus d'huile minérale pour creuser votre tunnel. Je me suis arrangée pour un gros contrat et vous allez tout flanquer par terre.

— Vous voulez qu'ils nous envahissent ?

— Je pense plutôt qu'ils veulent arriver le plus loin possible vers le Sud pour arrêter l'expansion du Président Kid. Moscova Sta..., Voksal, plutôt, voit aussi d'un mauvais œil la réussite de cette Compagnie de la Banquise.

— Quand j'étais à Grand Star Station l'ambassadeur Sernine m'a affirmé que nous n'étions en rien concernés. Ils ont un gros problème avec ces Rénos et leurs dirigeables qui n'arrêtent pas de se livrer à des pillages sur le territoire de la Sibérienne. Ces dirigeables effrayent tout le monde et les jeunes de cette Compagnie commencent à s'enflammer pour les Rénovateurs, si bien qu'il y a un grand engouement pour cette secte qui ennuie fort nos voisins. Mais il n'y a rien à craindre de leur part.

— Vous commettez parfois des erreurs, Peter, lui reprocha Lady Diana, et par exemple vous n'aviez pas prévu que cette femme, Yeuse, ambassadrice de la Banquise à GSS, se rendrait en visite à Moscova où elle a été reçue comme un grand chef d'État, d'après nos propres observateurs. C'est inquiétant... Si Moscova en avait après les Banquisiens, ils n'auraient quand même pas ce machiavélisme. Je crains une alliance. Ils se rencontreront sur la frontière et comploteront contre nous.

— Il faudrait que le Kid termine son Réseau du 160° et il en est loin.

— Les Sibériens sont prêts à l'aider, dit Lady Diana en tapant de son poing énorme sur la table.

Il y eut un silence et chacun se servit à boire. Lady Diana consultait ses dossiers. Elle n'avait pas envie d'imposer cette idée de l'ultimatum mais ferait semblant d'y tenir pour obtenir autre chose.

— Yeuse, l'ambassadrice, est allée négocier quelque chose

d'important et nous n'en savons rien, fit-elle ensuite. Je suis très inquiète car les contrats de fourniture d'énergie ou de combustibles ne sont plus respectés nulle part, ni par les grandes Compagnies, ni par les petites, et le Président Kid est loin de nous envoyer le quota d'huiles de baleine et de phoque. Aussi je propose au Conseil d'envisager une rencontre avec le chef de la Compagnie de la Banquise.

Tous détestaient le Kid et il y eut unanimité pour combattre cette proposition.

— C'est toujours un ennemi, ne l'oubliez pas, lança Mirasola.

— Et la dernière rencontre n'a rien donné, ajouta l'avocat Jeb Interson d'un ton toujours aussi acerbe.

Elle laissa passer l'orage puis proposa que l'ultimatum ne soit pas lancé immédiatement. En attendant elle rencontrerait le Président Kid pour savoir ce qu'il pensait de l'avance des Sibériens dans le Nord.

— Vous n'allez pas voler à son secours tout de même, dit l'avocat, furieux de la manœuvre.

— Non, mais je préfère être son alliée que son adversaire, surtout s'il s'unit à la Sibérienne.

Elle obtint gain de cause et passa au chapitre suivant.

— Il peut paraître ridicule que nous nous réunissions pour le même motif assez souvent mais cet événement prend de plus en plus de relief... Il s'agit bien sûr de la mort de ce glaciologue Lien Rag.

— Ça fait onze ans, soupira Mirasola. On n'a pas autre chose à examiner ?

— Le mystère entretient de plus en plus de rumeurs contradictoires, et cet homme prend une importance, surtout dans les sphères dirigeantes des Compagnies, qu'il n'aurait jamais dû atteindre. Je pense qu'il va falloir réunir, se résoudre à réunir le Conseil oligarchique... Seulement il y a de graves questions à résoudre avant. Pour le moment seuls sont représentés les Sibériens, les Africaniens et nous-mêmes. Le délégué transeuropéen est décédé, le pape a des scrupules, paraît-il. Et, bien entendu, la Compagnie de la Banquise aurait droit à une place parmi nous.

Cette fois ce fut la révolte. Tous se dressaient, vitupéraient, s'indignaient. Elle était la seule à soutenir cette candidature. Il fallut plus de dix minutes pour que la passion des uns et des autres retombe.

— Vous savez pourtant que des décisions importantes devront être prises rapidement. Les rumeurs vont vite, et de plus en plus de gens essayent de savoir ce qu'est devenu cet homme. Non seulement les dirigeants des Compagnies mais les médias qui envoient des journalistes sur les traces de Lien Rag, des aventuriers qui s'imaginent qu'il y a un pactole à ramasser pour la moindre information. C'est un véritable phénomène d'actualité et nous avons toutes les raisons

d'appréhender ce qui pourrait arriver si ces gens-là finissaient par atteindre un certain niveau d'information.

Le silence, cette fois, était total et personne ne s'avisait de protester, même l'avocat Jeb Interson pourtant toujours prêt à contrer Lady Diana.

— Nous craignons que Lien Rag, mort ou vif, n'ait été conduit à découvrir la Voie Oblique.

Ces deux mots glacèrent les participants et Mirasola frissonna, ramena sa fourrure sur ses épaules dénudées.

— Si pareille catastrophe s'était produite, d'autres pourraient être amenés à y parvenir également. On me signale qu'une certaine famille Ragus, latérale des Rag, est également sur l'affaire. Deux de ses membres, un homme âgé et infirme et son fils ont successivement disparu. Il y a aussi un journaliste de la Compagnie de la Banquise, un certain Zelay, qui a eu des précisions dangereuses... On l'a retrouvé brûlé par une radioactivité d'origine inconnue. Nous devons d'ores et déjà prendre des mesures contre lui.

— Nous sommes d'accord, dit l'avocat.

— Je m'en doutais. Il faut donc penser à ce Conseil oligarchique qui devrait se réunir très vite.

— Ne pouvons-nous pas agir seuls ? demanda la maigre Borska. Ça va coûter les yeux de la tête cette réunion.

On avait retrouvé sa mère morte sur des sacs d'or et elle-même habitait un modeste trois-compartiments d'un wagon ordinaire. C'était pourtant l'une des plus riches héritières de la Compagnie.

— Lien Rag, une fois mort, a été remis à ce Kurts, ce pirate qui sillonnait jadis les voies de la Transeuropéenne et y attaquait les convois. Depuis quelques années il ne fait plus parler de lui. Ce Kurts aurait fait incinérer le cadavre afin de remettre les cendres à Yeuse. Celle-ci détient une ampoule, une sorte d'urne funéraire qui les contient. Nous avons décidé de récupérer cette urne et d'analyser le contenu. Nos savants ne pourront jamais affirmer qu'il s'agit bien de Lien Rag, mais ils pensent trouver des éléments comparatifs pour émettre au moins l'hypothèse que ces cendres ne peuvent provenir de son organisme.

— Pourquoi des éléments comparatifs ? demanda l'avocat.

— Le dossier que nous possédons sur Lien Rag est on ne peut plus complet. Il a subi des quantités d'exams, d'analyses, de contrôles. Nous détenons plus de dix mille points de comparaison. Il suffira qu'une bonne partie ne coïncide pas pour avoir des doutes... Par exemple nos savants comptent beaucoup sur les sels minéraux, sur des couronnes dentaires qu'il fit adapter à sa mâchoire quand il travaillait dans le Tunnel. Des couronnes faites d'une résine très spéciale, très onéreuse, qu'il est difficile d'imiter.

CHAPITRE XXII

Lentement elle glissait sur le tapis moelleux, caressait d'une main légère les meubles d'acajou, les sièges en cuir délicat et capitonnés, les lampes de cuivre, les objets rares comme des statuettes, des tableaux d'une lointaine époque.

Sofi, debout vers la porte du grand compartiment, tenait un verre de vodka à la main et la suivait du regard.

— Rien n'a changé, dit-elle, c'est exactement conforme au souvenir que j'en avais, seulement...

Il fronça les sourcils :

— Seulement ?

— Au milieu de la barbarie sanglante de la guerre, alors que les trains blindés, les cuirassés se ruaient les uns contre les autres, se percutaient dans d'horribles fracas, ne formaient plus que des enchevêtrements d'acier et de chair, ce wagon luxueux prenait une tout autre signification. Puis-je voir vos écuries ?

Il inclina le buste et l'invita à le suivre d'un geste. Elles se trouvaient au bout du couloir et du sas en forme de soufflet. L'odeur des chevaux, la chaleur lourde la suffoquèrent et elle fut sur le point de défaillir.

— Je n'ai jamais oublié, dit-elle.

Dans sa faiblesse elle s'appuya contre lui et Sofi laissa choir son verre, l'enlaça de son bras unique et lui mordit la nuque. Elle gémit doucement, le regard troublé, apercevant au fond du wagon-écurie un palefrenier mongol qui nettoyait une stalle. Comme s'ils flairaient la présence d'une femelle, même si elle était humaine, les chevaux s'agitaient, hennissaient.

Sans même y songer elle avait revêtu pour cette visite une simple robe sous ses fourrures, des bas d'une matière nouvelle très légère qu'on appelait nysoie. Sofi portait une longue chemise brodée sur des pantalons bouffants et soudain très impatiente elle chercha son sexe dressé, en reconnut dans ses doigts la brûlante épaisseur.

Là-bas le palefrenier pelletait un fumier fumant et s'environnait de vapeurs déformantes. De son bras unique le général remontait ses fourrures, sa robe, poignait brièvement sa croupe. Elle se pencha, s'appuya sur le bois de la première stalle, haletante, guida l'homme en elle. Il s'ancra profondément.

Le cheval recula au bout de sa longe jusqu'à s'étrangler pour pouvoir tourner la tête vers elle, montrer ses énormes dents jaunes.

Sa langue rude lui râpa le visage juste comme elle jouissait.

Silencieux ils retournèrent dans le salon et elle referma elle-même la porte, tandis que Sofi s'installait sur le divan encastré au fond entre deux montants de bibliothèque. Elle défit ses fourrures, les laissa tomber au sol, puis sa robe sous laquelle elle était nue, ne gardant que ses bas et ses bottes.

Il la regarda approcher à travers le cristal du nouveau verre de vodka qu'il venait de se servir. Elle s'agenouilla au bord du divan et il lui fit boire un peu de son alcool, tandis qu'elle le dépouillait de sa culotte bouffante.

— Je vais peut-être vous décevoir, dit-il. Les années sont passées par là et aussi les épreuves...

Mais en dépit du ventre couturé de cicatrices, son sexe vibrait à nouveau quand elle pencha docilement la tête, se souvenant de cette scène dans le traîneau doublé de fourrures et tiré par des chevaux.

Le déjeuner fut comme autrefois, raffiné et servi par deux Mongols aussi silencieux que rapides.

— Dans deux jours je quitte Moscova Voksal, lui annonça-t-il en levant son verre de vin.

— Nous nous reverrons ? Je reste deux mois environ.

— Je l'espère mais je me rends à l'Est sur la banquise de Béring pour réanimer l'offensive contre les Rénovateurs... Nous avons investi beaucoup dans cette opération militaire. Cent mille soldats qui ont également travaillé dur pour établir un formidable réseau, des machines énormes, une bonne partie de notre flotte du secteur est.

— C'est beaucoup pour une poignée de Rénovateurs, fit-elle moqueuse.

— C'est à cause de ces maudits engins volants, ces aéronefs.

— Des dirigeables... Les Rénovateurs sont très bien équipés, ont percé le secret des baleines, fabriquent de l'hélium, peuvent se passer des rails pour se déplacer d'un bout à l'autre de la planète, et avec le réacteur qu'ils vous ont pris, leur futur dirigeable pourra certainement faire le tour de notre Terre sans escale.

— Nous ne les laisserons pas faire, fit-il entre ses dents.

— Et jusqu'où comptez-vous poursuivre cette offensive ?

Elle reposa son verre et le fixa d'un air méfiant :

— Notre véritable Concession s'étend d'un pôle à l'autre à

travers toute la banquise de l'ancien Pacifique. Dans le Sud nous concédons l'inlandsis antarctique puisqu'il ne nous appartient pas, mais au Nord ce n'est que de la banquise... Vous opérez sur notre territoire.

— Vous ne l'avez jamais revendiqué.

— La CANYST nous donnerait raison.

— À condition de mettre en valeur ce territoire, et pour commencer vous devriez, dans un délai de trois, quatre ans, construire un tronc principal de voies ferrées. Nous faisons une partie du travail. De quoi vous plaignez-vous puisque tout restera négociable ? Je ne peux répondre à la place de la Convention du Moratoire, mais personnellement je pense que votre Compagnie devrait s'installer entre la Sibérienne et la Panaméricaine avant qu'un conflit n'éclate. Notre territoire est suffisamment grand et riche pour que nous nous retirions de là-bas. Mais seulement quand nous aurons liquidé ces Rénovateurs. Leurs raids dans nos Provinces orientales ne sont plus supportables. Ils nous pillent sans vergogne et leurs engins troublent la sérénité des populations les plus frustes qui finissent par les adorer comme des dieux.

Yeuse éclata de rire :

— Des dieux soleils.

— Je vous en prie... Vous savez très bien qu'il n'y aura plus jamais de Soleil.

— On peut en rêver...

Les deux Mongols s'affairaient avec discrétion mais Yeuse reconnaissait le plus grand comme le palefrenier qui se trouvait dans le wagon-écurie tout à l'heure. Elle rougit en se souvenant qu'elle avait crié de plaisir et que cet homme l'avait entendue.

— Vous pourrez me rejoindre là-bas pour inspecter nos troupes, proposa Sofi. Vous verrez qu'il n'y a aucun plan dirigé contre votre Compagnie.

CHAPITRE XXIII

Une nouvelle fois Zelay se rendit à la convocation de la Sécurité ferroviaire qui voulait l'entendre sur son accident « nucléaire ». Il avait toujours répondu le plus succinctement possible, ne pouvait envisager de dire la stricte vérité, à savoir qu'il avait accompagné Lienty Ragus dans ce fameux gouffre aux Garous situé dans l'intérieur du petit cercle polaire. Ragus recherchait son père disparu au même endroit depuis un an. Le journaliste, qui doutait de l'existence des hommes-chiens ou des hommes à tête de bœuf, avait découvert leur existence dans ces profondeurs, admettait qu'il s'agissait de mutations rapides dues peut-être à cette radioactivité qui avait failli le tuer. Durant trois semaines il avait attendu le retour de son compagnon, qui, seul, à cause de son origine, avait été autorisé à descendre plus bas. Il n'avait jamais reparu et Zelay qui avait également tenté de passer, s'était retrouvé plus tard dans une draisine à la surface, puis dans un hôpital militaire.

Il pénétra dans les bureaux, fut conduit auprès d'un maître Aiguilleur qui le considéra avec sévérité.

— Où se trouve Lienty Ragus qu'on a vu en votre compagnie ?

Il donna les dates exactes et le journaliste sentit que l'étau se resserrait. La Transeuropéenne avait fait un important travail d'enquête après s'être désintéressée de ces histoires pendant longtemps. Pourtant l'existence des Garous avait été souvent signalée dans le Nord, mais les Aiguilleurs avaient censuré ces informations. Il était même arrivé que des Garous associés à des Roux envahissent une station, au cours d'une fête donnée par les Aiguilleurs.

— Je suis le maître Vicra et depuis des années j'instruis un certain dossier. Voici bientôt vingt ans qu'on m'a chargé de m'intéresser à un certain Lien Rag, glaciologue de deuxième classe. Je l'ai même interrogé autrefois, quand il a commencé à répandre de fausses nouvelles et à se comporter de façon asociale et antiferroviaire... Je savais bien des choses sur lui, sur ses origines, sur

les Ragus, mais le conseil d'administration avait autre chose à faire. Il y a eu la guerre, la fin de la guerre, les difficultés énormes... mais j'ai réussi à imposer ma façon de voir. À votre tour vous agissez dans cette Compagnie comme un émule de Lien Rag et comme un ennemi vis-à-vis de nous. Vous risquez gros dans cette affaire et je vous conseille la franchise. Si Lienty Ragus a disparu c'est que vous l'avez peut-être tué.

— Je n'ai fait que l'interroger, protesta le journaliste. J'ai fait mon métier. Il se souvenait de la visite de Lien Rag voici plus de dix ans, peut-être douze, dans le grand centre d'élevage fondé par son père.

— L'homme aux deux jambes amputées ? Lui a disparu voici plus d'un an.

— Vous ne pouvez m'accuser de cette disparition. Je n'étais pas encore dans la Transeuropéenne.

— Que cherchez-vous donc ?

— Je suis journaliste et je veux reconstituer jour après jour la vie de cet homme étonnant et prestigieux que fut Lien Rag.

— Prestigieux ! fit Vicra dédaigneux. Un traître à sa Compagnie, un dissident !

— Lady Diana et le Président Kid pourraient témoigner de son génie de constructeur mais il y a mieux. Il était un des rares à essayer de comprendre qui nous étions, qui étaient les Roux, d'où nous venions, quel était notre destin.

— Il niait la société ferroviaire et cela me suffit, le coupa le maître Vicra. Nous ne pouvons tolérer ce genre d'homme qui mettrait en péril notre équilibre fragile. Depuis des siècles la société ferroviaire a lutté pour améliorer le sort des hommes, les empêcher de crever de froid et de faim, et vous admettez qu'un homme puisse tout remettre en doute ?

Zeloy ne jugeait pas utile de répondre à un tel fanatisme aveugle.

— Je faisais un simple travail de journaliste.

— Vous admiriez l'homme.

— C'est vrai, mais ça ne veut pas dire que j'approuvais tous ses actes. Il suivait une voie différente, c'est tout.

L'Aiguilleur le regarda bizarrement :

— Que voulez-vous dire par voie différente ?

— Rien, c'est une expression.

— Vous est-il arrivé d'entendre une expression du même genre, quoique différente ?

Zeloy le regarda avec franchise, se doutant de ce que le maître Aiguilleur voulait lui faire dire :

— Je ne comprends pas.

— Ça n'a pas d'importance. Vous avez quitté le centre d'élevage

avec Lienty Ragus et un gros équipement, paraît-il. Où alliez-vous ?

— Je venais de la Zone Occidentale, de chez les Roux évolués et je comptais rentrer ici mais j'ai fait un détour chez les Ragus. Je ne me souviens plus du reste. Je me trouvais dans sa draisine particulière et puis plus rien. Je me suis réveillé dans un sale état dans une autre draisine, on m'a recueilli, soigné, et voilà tout.

Vicra soupira et hocha la tête d'un air désapprobateur.

— Comme vous voudrez... Je dois maintenant vous avertir d'autre chose... Le conseil d'administration désire vous rencontrer aujourd'hui même.

— Mais comment...

— C'est voyageuse Floa Sadon qui m'a demandé de vous en prévenir. En sortant d'ici vous apercevrez une draisine rouge et jaune qui vous conduira au lieu de rendez-vous, c'est tout.

Zeloy faillit sourire. Floa profitait du départ de Yeuse pour tenter de le séduire. Il ne voyait aucune raison de refuser cette rencontre. La protection d'une telle femme pouvait lui éviter l'expulsion, voire l'arrestation.

Il aperçut la draisine jaune et rouge sur le quai. Le chauffeur lui annonça qu'ils allaient quitter la station pour se rendre à une trentaine de kilomètres de là. Il s'installa le plus confortablement possible en réfléchissant à ce qui allait se produire.

Il fut quand même surpris que la voiture emprunte une voie non prioritaire. Floa Sadon usait-elle de ce moyen pour ne pas attirer l'attention sur leur rendez-vous ?

Un feu rouge les immobilisa et le chauffeur jura et descendit pour se diriger vers la boîte de commande électronique située à une cinquantaine de mètres. Pourquoi ne possédait-il pas de lecteur de carte de priorité à bord ?

D'un seul coup le journaliste se douta qu'il était tombé dans un guet-apens, voulut sortir de la draisine mais les portes étaient bloquées. Elle explosa soudain, se disloqua entièrement.

CHAPITRE XXIV

À bord du petit dirigeable ultra-rapide *Plein Soleil*, Ma Ker survolait l'ancienne base de Fraternité I où ne restaient qu'une centaine d'irréductibles qui avaient refusé de suivre les autres dans la nouvelle base. Ils vivaient dans quatre wagons qu'elle avait ordonné de laisser sur place, chassaient le phoque, pêchaient le poisson, survivaient tant bien que mal. Elle contemplait avec tristesse leur installation atrophiée par le départ des principales unités de production, les laboratoires, les serres de culture.

— On se pose ? demanda le commandant Xerw. Il n'y a pas de vent, c'est possible.

— Inutile. On ne les convaincra pas. Ils nous ont entendus et pourtant ne se manifestent pas.

— Bientôt les Sibériens seront là.

— Je sais... On ne peut les enlever de force.

— On les laissera mourir ? demanda le pacha de bord.

— Je ne peux pas risquer la vie des autres pour sauver ces irréductibles.

Les viaducs sur la grande faille de la banquise étaient pratiquement terminés et déjà les ouvriers sibériens s'activaient sur la rive australe. Dans moins de dix jours les canons à longue portée et les missiles détruiraient définitivement l'ancienne base des Rénos.

— Nous rentrons, dit-elle avec effort.

Le petit dirigeable effectua un dernier cercle mais, voyant que les gens au sol ne sortaient pas de leurs wagons et qu'ils ne répondaient pas aux questions posées par radio, Xerw mit le cap vers le Sud-Est.

Le petit dirigeable prit de la hauteur afin de capter toutes les émissions radio le concernant, en provenance de l'Ouest où deux dirigeables effectuaient une mission de recherche en Mongolie, pour tenter de retrouver les traces de Liensun disparu désormais depuis trois mois. Personne ne croyait qu'il puisse être encore en vie et que

l'un ou plusieurs de ses compagnons aient pu réchapper à la catastrophe. On savait que *Soleil Serein* avait été touché par les missiles des cavaliers asiates mais non abattu. Il avait réussi à s'échapper vers l'Ouest, entraîné par un puissant courant aérien.

La nouvelle mission consistait à déposer des commandos en différents endroits, qui tâcheraient d'interroger les habitants isolés de ces contrées mal définies où le rail ne pénétrait que rarement. Ma Ker savait que des communautés survivaient difficilement dans ces zones. Peut-être se souvenaient-elles du dirigeable passant au-dessus de leurs têtes. L'engin avait dû, sinon les effrayer, du moins les étonner.

La mission devait s'étendre sur un mois. Le collectif administratif avait très mal accepté cette décision qui privait la flotte de deux appareils récents et performants, au moment où l'installation dans le corps de Jelly provoquait toujours des drames.

— Toujours rien, dit Xerw bien que ce soit l'heure de vacation. Mais il y a de très hautes montagnes à l'Ouest.

— Oui, mais bien plus loin que le lieu supposé du naufrage, dit-elle. Vous pensez à l'Himalaya ?

— Pourquoi ne seraient-ils pas là-bas ?

— Ils auraient dérivé de dix mille kilomètres ? Impossible.

Au bout de trois heures ils reprirent la route de la base. Ils survolaient la masse blanchâtre de Jelly et Ma Ker effectuait des examens de toutes sortes pour essayer de comprendre la passivité actuelle de l'amibe monstrueuse. Chaque tache, chaque détail bizarre étaient photographiés, analysés. Les laboratoires de biochimie travaillaient uniquement sur cette question.

La base approchait et se signalait par les hauts pylônes d'amarrage pour les dirigeables. Désormais elle s'étendait sur plus de cent kilomètres carrés et c'était une véritable plaie dans le protoplasma translucide de la Bête.

— Regardez, Xerw, ces gosses qui courent... La tension se relâche et les parents laissent enfin les enfants sortir...

— Espérons qu'il n'y aura pas de réveil brutal et catastrophique.

— Toutes les mesures sont prises.

Désormais on utilisait l'eau de refroidissement du réacteur pour construire une ceinture de protection. Cette eau de la deuxième phase, la première était trop chargée en radioactivité, devait suffire à maintenir les limites de Fraternité II en l'état. Et le réacteur couplé à une chaudière finirait par produire de l'électricité en attendant d'être monté à bord du mastodonte de cinq cents mètres. Celui-ci, partiellement dégonflé, gisait sur la droite de la base comme une énorme baleine échouée.

— Les médecins affirment qu'ils ont moins de dépressifs à traiter et que les gens consomment beaucoup moins de tranquillisants.

Les manœuvres d'approche commençaient et *Plein Soleil* était merveilleusement gouvernable. Quelques minutes plus tard Ma Ker prit l'ascenseur pour rejoindre la banquise et se dirigea vers son bureau.

Tout de suite elle lut le rapport sur la sécurité de la nouvelle base. Elle en exigeait un toutes les six heures. Tout était parfait. Jelly continuait à respecter cette trêve qu'elle seule avait décidée, semblait-il. On ne signalait aucun débordement de protoplasma, ni pseudopodes, mais l'animal ne paraissait souffrir d'aucun mal. Son rythme biologique restait à peu près le même. On avait simplement l'impression, écrivait un des biochimistes de garde, qu'elle hibernait. Possible qu'un tel cycle existât pour cet animal et s'étende sur des années.

Elle étudia ses dossiers les plus urgents. Il faudrait trouver d'autres wagons en attendant que les nouveaux modules d'habitation soient créés, mais pour l'instant nul ne se sentait capable d'inventer une architecture différente de l'art ferroviaire.

« Peut-être des sortes d'igloos, pensa Ma Ker... Avec des ouvertures... Ou des bulles qui pourraient éventuellement flotter si jamais... Pourquoi pas dans une matière à laquelle Jelly serait allergique ? Ainsi les habitants de cette base n'auraient plus de crainte à avoir. Il faudrait trouver un matériau à base d'huile végétale par exemple. »

Vers midi, alors qu'elle était en train de choisir son repas à la cafétéria, on lui apporta un message radio. On avait capté une émission très faible en provenance du Sud-Ouest. D'après les spéculations des techniciens, l'émetteur pouvait se situer en Australasie, vers China Voksal. On avait eu la plus grande peine à le comprendre, mais à plusieurs reprises un nom avait été répété par l'opératrice, celui de Juguez.

— Juguez ? Dans le Sud-Ouest, vers China Voksal ? C'est tout à fait inimaginable.

CHAPITRE XXV

Liensun commençait de se passionner pour le laboratoire d'Helmatt et ses recherches sur les strates lunaires, sur le Soleil. Il contemplait souvent des photographies émouvantes où l'on discernait le cercle pâle de l'astre au-delà de la couche de poussière. La folie de cet homme ne le gênait plus autant et il restait fasciné par tant d'obstination et de passion.

— Vous devriez tous venir ici, disait l'homme. Je sais bien que je ne pourrais pas m'entendre avec les Suba et surtout Ma Ker, mais qu'importe. C'est un territoire protégé. Nul ne peut nous atteindre si nous faisons sauter les passes. Tandis que là-bas vous restez vulnérables.

— La nouvelle base dans le corps immense de cette amibe est un bon refuge.

— Les Sibériens détruiront le protoplasma à coups de missiles et finiront par vous atteindre. Sur la banquise on peut créer rapidement un réseau. Il suffit de puissantes niveleuses et de poseuses de rails pour construire des lignes de cent kilomètres par jour. Ici les montagnes forment des barrières infranchissables. Il faudrait les percer et ce serait un travail considérable s'étendant sur des années.

Il écoutait Liensun lui parler des dirigeables et paraissait rêveur. Il imaginait que ses lasers, ses émetteurs d'ultrasons auraient une meilleure portée à vingt mille mètres d'altitude.

— On pourrait essayer d'aller encore plus haut en fabriquant des ballons spéciaux.

— Mais l'attraction terrestre ?

— Nous trouverons un moyen, nous trouverons.

Liensun lui parlait aussi des bactéries regroupées en puissantes colonies qui pouvaient produire de la toile imperméable pour les dirigeables, des médicaments, un produit qui amollissait le métal.

— Nous poursuivons nos recherches sur ces bactéries, nous modifions leurs gènes pour les forcer à fabriquer des produits

nouveaux. Mais les Banquisiens sont également très en avance dans ce domaine et c'est chez eux que nous avons fait les meilleures prises.

— Ce traîneau en fibres de carbone que vous aviez avec vous, vous dites qu'il a été construit à partir de la nacelle de ce dirigeable ?

— Nous avons une très grande nacelle de pilotage. Le reste se trouvait dans l'enveloppe. Le carbone sert de structure, de soutien, le reste n'est que de la toile presque solidifiée par un produit spécial que l'on injecte dans les bactéries.

— Croyez-vous qu'elles pourraient produire des combustibles, de l'huile minérale par exemple ?

— Pourquoi pas ? À la suite de nombreuses mutations, on doit pouvoir y parvenir. Certaines bactéries se développent dans le pétrole. Si on les en prive, elles peuvent essayer de reconstituer leur milieu ambiant.

— C'est extraordinaire ! jubilait Helmatt.

Liensun allait et venait comme il l'entendait et retournait parfois à Evrest Station, y rencontrait Luvia Ned qui se montrait réservée avec lui depuis qu'il sympathisait avec Helmatt. Pour l'amadouer il lui parlait de Greog Suba et alors elle se dégelait, posait de nombreuses questions sur cet homme qu'elle n'avait jamais oublié.

Le commandant Juguez avait quitté la petite Compagnie pour le Sud, à bord d'un train de marchandises qui traînait un wagon de voyageurs.

D'après Luvia Ned, il n'aurait aucune peine à atteindre China Voksal puisqu'il disposait d'un certain nombre de dollars. Dans cette ville on pouvait louer des minutes d'émetteur radio à grande puissance pour lancer des messages de longue portée.

Liensun doutait que les ondes puissent être captées par les radios de Fraternité II au centre de Jelly.

Par la suite Juguez essaierait de négocier son passage à travers une foule de petites Compagnies, pour rejoindre le Réseau des Disparus. Il était le messager de Helmatt, devait négocier la libération de Liensun.

Ce dernier n'éprouvait aucune hâte à quitter cette Compagnie. Comparée à la vie de Fraternité I ou II en pleine banquise celle, rustique, de Sun Company lui convenait très bien. Il passait des heures avec le patron de la Compagnie, mais s'intéressait aussi aux mœurs pastorales des montagnards tibétains. Il était allé visiter une entreprise de récupération de lichen, non loin de Evrest Station, et avait été impressionné par le travail de ces acrobates qui atteignaient, le long des parois vierges de glace, des hauteurs impressionnantes pour recueillir les amas de lichen.

Les échafaudages n'avaient rien de rationnel en apparence, mais d'instinct les constructeurs utilisaient la méthode ancienne de

cantilever avec des porte-à-faux impressionnants. Les bois avaient été achetés dans une exploitation sous-glaciaire du Sud, acheminés bruts d'écorce jusque dans ces vallées encaissées pour former ces passerelles légères, ces échelles qui n'en finissaient pas. L'endroit se nommait Kyao Station, et dès que le train pénétrait dans la gorge si étroite qu'il y faisait constamment nuit, on apercevait les échafaudages atteignant le sommet d'une falaise haute de quatre cents mètres. Les endroits les plus riches en lichens se trouvaient dans des anfractuosités, des cheminées étroites, des fissures où seule la main d'un adolescent ou d'une femme pouvait se glisser pour arracher les touffes. Outre le danger de chute, il y avait celui des rapaces qui nichaient dans ces hauteurs vertigineuses et attaquaient les ouvriers. Des ascenseurs rustiques hissaient les équipes à l'aide de cordes tressées sur place, de poulies en bois et de treuils préhistoriques alimentés par une antique machine à vapeur poussive.

L'ensemble représentait, mais à la verticale, une superficie de dizaines de kilomètres carrés que l'on exploitait rationnellement. Par chance le lichen se reconstituait assez vite et l'ensemble de cette production locale nourrissait deux cents yacks environ.

Liensun accepta de grimper dans cette cage à claire-voie de l'ascenseur, se retrouva pendu au bout d'une corde dans une demi-obscurité à flanc de paroi.

Au passage, des ramasseuses en équilibre sur d'étroites planches rugueuses le saluaient d'un rire joyeux, mais il savait que chaque année une dizaine d'entre elles périssaient en se fracassant dans le bas.

— Il vous faut créer les fours à charbon, fit-il avec insistance quand il revit Helmatt à son retour. Votre usine à plaquettes d'herbe sauverait des centaines de vies humaines... Un jour ces gens-là vous chasseront.

Le regard fiévreux, Helmatt ne songeait que Soleil, réacteur, ultrasons lasers, méprisait totalement la population où il vivait.

— Le soleil arrangera tout... L'herbe poussera sans compliquer sa culture avec des serres... Il faut que ces gens-là comprennent.

— Vous allez gâcher une chance incroyable, répondit Liensun. Vous pouvez combiner les deux. Ici personne ne viendra vous reprocher d'être Rénovateur si vous fournissez aux petits éleveurs la nourriture de leur bétail. L'économie locale est basée sur le yack depuis le lait, la viande jusqu'à la peau, les bouses.

Mais Helmatt se fermait à ce genre de discours, ne s'épanouissait que dans les discussions fumeuses sur la résurrection de l'astre de lumière et de chaleur, comme il le baptisait pompeusement.

— Nous pourrons, avec une énergie illimitée que donnera le réacteur, construire le plus grand émetteur du monde, avertir les populations des banquises et des zones menacées de tout abandonner

pour se réfugier dans les hauteurs. C'est ça, nous leur donnerons deux mois de délai, peut-être trois, avant de tirer le rideau des poussières lunaires... Et alors ce sera notre apothéose. Le Soleil frappera les esprits, les regards, de sa beauté parfaite.

Liensun le laissait dire mais enrageait à la pensée que les dirigeables auraient pu franchir les montagnes environnantes pour trouver refuge sur ce haut-plateau, que les techniciens de la Fraternité auraient pu alimenter l'usine à herbe, donner aux habitants ce qu'ils attendaient.

Peut-être que Juguez réussirait à se faire entendre sur les ondes, mais saurait-il convaincre Ma Ker, et tous les autres, que le paradis n'était pas dans la masse protoplasmique d'une amibe géante mais ici, dans ces montagnes isolées ? Que toute la propagande pour le Soleil pourrait se faire à partir d'ici dans des conditions de sécurité totale ?

CHAPITRE XXVI

Le télégramme l'attendait sur son bureau, lorsque Yeuse rentra de cette soirée dans le train-ambassade de la Transeuropéenne où elle avait pu amener Ligath, puisque le train occupait un des quais d'honneur sous la coupole byzantine.

Ligath la vit surgir très pâle dans le compartiment-salon et se leva :

— Qu'y a-t-il ?

— Ils ont tué Zelay... Un attentat... Un journaliste de ma Compagnie...

Elle s'effondra en larmes dans les bras de son amie qui l'entraîna vers un canapé et essaya de la réconforter. Yeuse finit par accepter un verre de vodka et reprit une partie de son sang-froid :

— Il devenait inquiétant avec ses recherches... Ils ont fini par le tuer.

On ignorait ce que faisait le journaliste, à bord de cette drisine de location qui avait explosé sur une ligne non prioritaire au nord de Grand Star Station. L'enquête confiée au maître Aiguilleur Vicra ne faisait que commencer.

— Vicra, murmura Yeuse, cela me dit quelque chose...

N'ayant pas réussi à fermer l'œil de la nuit, elle se leva très tôt pour travailler, et ce fut un peu avant le petit déjeuner qu'elle se souvint de qui était Vicra. Un ancien commandant de la Sécurité militaire durant la guerre entre la Transeuropéenne et la Sibérienne. Il avait interrogé et fait torturer Lien Rag, accusé alors de comploter contre la Compagnie. À cette époque on essayait d'abattre l'influence naissante de Floa Sadon à travers Lien Rag, son amant. Le complot avait échoué et elle avait toujours pensé que le commandant Vicra avait été destitué. Il se retrouvait maître Aiguilleur et patron de la police secrète ferroviaire.

— C'est équivoque, dit-elle. Il faut que j'en sache plus. Je vais demander qu'on m'envoie quelqu'un qui m'expliquera de vive voix ce

qui s'est passé.

Dans la journée elle reçut d'autres télégrammes. Zelay, juste avant sa mort, avait été convoqué par Vicra justement qui désirait l'entendre sur la disparition des deux personnes, le père et le fils Ragus.

— Il sort de chez ce haut personnage, monte dans une draine, quitte la station et son véhicule explose en pleine nature... C'est vraiment curieux.

— Qu'avait-il découvert ?

— Il enquêtait sur la vie de Lien Rag, sur des péripéties que moi-même j'ignore... La dernière fois que je l'ai vu j'ai eu l'impression qu'il soupçonnait une immense machination qui empêcherait le monde d'évoluer, d'aller vers son destin.

— Les Compagnies sont les pires ennemis que nous ayons, dit Ligath. Nous savons que, tôt ou tard, le Soleil reviendra... Mais les Compagnies n'en voudront pas. Peut-être n'en veulent-elles pas depuis longtemps, depuis toujours...

À la fin du jour lui parvint une autre mauvaise nouvelle. Le train-ambassade banquisien de GSS avait été victime d'une tentative de cambriolage. On avait essayé de s'emparer de documents dans son bureau, le garde, réveillé, était accouru et, en s'enfuyant, les cambrioleurs avaient renversé l'ampoule de cendres, l'urne funéraire qui contenait les restes de Lien Rag. L'ampoule avait éclaté sur le plancher. On avait pu récupérer le contenu et le placer dans une autre ampoule achetée le matin même.

— Je voulais emporter cette ampoule mais j'ai craint que durant le voyage elle ne se brise ou qu'on ne me la vole, et voilà. C'est triste... Mais la mort de Zelay est encore plus abominable.

— Tu ne penses pas que les deux faits sont liés ? On a pu penser qu'il laissait des papiers dans ton bureau.

— C'est sûrement ainsi que les inconnus ont réagi.

— Tu accuses qui ?

— Oh ! n'importe qui ! Aussi bien ce Vicra que Floa Sadon, Lady Diana et pourquoi pas la Sibérienne. Lien Rag a déclenché un processus qu'il est difficile de stopper désormais. Ou alors il faudra nous tuer tous. Moi, Jdrien, Ruanda et peut-être même le Président Kid s'il est innocent. Lui aussi a ses propres informations sur les mystères que Lien Rag soupçonnait, mais à la tête d'une puissante Compagnie, il ne peut en faire état. S'il ne participe pas à leur protection... je ne suis sûre de personne.

Avec Zelay qui avait l'audace tranquille nécessaire, elle perdait plus qu'un ami ou un amant. Pendant des mois il avait représenté la seule chance de découvrir la vérité sur la fin de Lien Rag.

— Tu oublies que Sernine doit aussi te donner des précisions, si

j'accepte de reprendre mon travail dans le nucléaire.

— J'aurai toujours des doutes, alors qu'avec Zelay j'étais assurée d'une certaine objectivité.

— Cette ampoule funéraire était-elle accessible ?

— Je l'avais placée dans le coffre de mon bureau, lequel a une serrure codée... Mais un spécialiste ne doit pas avoir beaucoup de difficultés à l'ouvrir.

— Tu crois qu'elle était facile à casser ?

Yeuse parut troublée. C'était une ampoule en verre très épais, qui ne pouvait se casser simplement en tombant d'un mètre de hauteur sur le plancher de son bureau recouvert d'une épaisse moquette et d'un tapis.

— Tu veux dire qu'on aurait voulu le faire exprès ?

— Je me pose la question.

— Pour disperser les cendres ?

— Ou les voler... En les remplaçant par d'autres qui ne seraient pas celles de ton ami.

— Que peut-on faire de ces cendres ?

— Les analyser... Les Panaméricains possèdent des moyens techniques très avancés... Nous aussi d'ailleurs nous pourrions analyser ces résidus de crémation... On doit pouvoir retrouver certains composants... Pour les comparer à d'autres résultats d'examen... Lien Rag a travaillé pour Lady Diana, des années, a subi des examens médicaux. On l'a radiographié, on a analysé son sang, ses urines, ses os, ses cellules... On sait quels sels minéraux composaient son corps, on connaît la nature de ses os. Il a peut-être fait appel à l'ostéosynthèse, à des prothèses dentaires.

— J'avais un peu pensé à tout ça pour essayer de savoir s'il s'agissait vraiment de ses cendres. D'autres ont eu les mêmes doutes que moi et pour se faire une opinion plus précise n'ont pas hésité à voler ces cendres... Je crois que pour casser l'ampoule il fallait le vouloir, et que le vol a été maladroitement dissimulé par un accident banal... Par contre pour le journaliste Zelay, ils n'ont pas pris de précautions et l'attentat est ostentatoire, comme si on voulait me faire peur...

Sernine lui téléphona peu après. Il disait qu'il venait d'être prévenu au sujet de Zelay.

— C'est un crime odieux que nous condamnons. Il avait enquêté sur les révoltes de la faim en Transeuropéenne et le pouvoir ne le lui avait pas pardonné.

— C'est peut-être une des causes, en effet.

— Nous aurions souhaité qu'il vous accompagne, mais Floa Sadon lui avait interdit de quitter la Concession. Elle est indirectement responsable de sa mort.

— Je préfère me montrer prudente sur le sujet, répondit Yeuse qui venait d'adresser un télégramme de protestation à la patronne de la Transeuropéenne.

Elle ne pensait pas que c'était à cause de ces révoltes de la faim dans quelques stations transeuropéennes que Zelay avait été tué. Il avait rédigé une série d'articles pour son journal banquisien, mais du moment que la Transeuropéenne était à des milliers de kilomètres, Floa Sadon s'en moquait éperdument.

— Je vais annuler ma participation aux réceptions de ce soir et de demain, décida-t-elle. Il est possible que je sois forcée de rejoindre mon poste si le Président Kid m'en donne l'ordre, possible aussi que je quitte la Transeuropéenne.

— Vous m'en voyez désolé, dit Sernine. N'oubliez pas notre accord... J'aimerais que vous parveniez à convaincre notre amie. Ce que nous avons à vous dire est assez surprenant.

— Je n'en doute pas, fit-elle agacée.

Peu après l'ambassadeur transeuropéen l'appelait pour l'assurer de sa tristesse :

— Le conseil d'administration de ma Compagnie dénonce ce crime et va faire une déclaration. Nous n'admettons pas qu'on utilise notre territoire pour des attentats. Nous pensons qu'un groupe terroriste essaye de nuire à nos bonnes relations, au moment où nous allons conclure des traités prometteurs.

C'était toujours la même histoire alors que le maître Aiguilleur Vicra, qui connaissait les dessous de l'affaire était chargé de l'enquête officielle. Yeuse avait envie de se révolter, d'oublier qu'elle occupait un poste officiel, pour dévoiler au monde entier la supercherie générale.

— Des journalistes étrangers et sibériens désireraient vous rencontrer, lui dit-on depuis l'ambassade banquisienne. Voulez-vous que nous organisions une conférence de presse pour demain matin ?

Elle accepta. Elle devait bien ça à Zelay. La mort d'un confrère devait agiter les correspondants des diverses grandes Compagnies. Mais que pourrait-elle répondre à certaines questions précises, par exemple si on l'interrogeait sur la principale enquête de Zelay qui voulait reconstituer dans le détail la vie de Lien Rag ?

Floa Sadon lui envoya un télégramme de condoléances, lui assurant qu'elle mettrait tout en œuvre pour que le ou les coupables soient retrouvés et châtiés. Peut-être était-elle sincère, peut-être éprouvait-elle à son tour l'impression qu'on lui lançait également un avertissement brutal. Elle lui ferait remarquer, dans sa réponse, que Zelay sortait de chez le maître Aiguilleur peu avant de trouver la mort sur une voie lente, en pleine solitude.

— Yeuse, je crois que je vais prendre une décision très

importante, lui annonça Ligath en pénétrant dans son bureau. Je vais accepter de travailler dans le nucléaire à condition que ce soit dans un domaine pacifique, industrie ou agriculture. Tu peux l'annoncer à Sernine.

Yeuse était trop surprise pour trouver quoi répondre sur-le-champ.

CHAPITRE XXVII

C'était l'entrevue la plus secrète que le Président Kid avait connue. Lady Diana l'attendait à proximité de Queen Maud Station, dans un banal train de voyageurs qui paraissait en panne sur la voie lente, à côté du réseau qui unissait les deux Compagnies à travers l'Antarctique. Le Gnome arriva lui-même dans un train tout aussi banal qui vint s'immobiliser derrière celui de la grande dame panaméricaine, et il accepta de franchir à pied, par une température extraordinairement basse, les quelques mètres le séparant du dernier wagon.

Dans son fauteuil, le visage rouge de fièvre, Lady Diana avait l'air très mal en point mais son regard brilla de joie en voyant entrer le petit homme. Celui que les Roux appelaient l'Homme-aux-jambes-de-bébé, car elles n'avaient plus jamais poussé dès qu'il avait atteint ses cinq ans.

— Voulez-vous un grog ? Je suis grippée. J'ai failli décommander ce rendez-vous mais il est d'une importance capitale. Mon conseil restreint ne voulait pas en entendre parler et je suis ici en dépit d'eux. Ils vous détestent, le Kid.

Il s'assit en face d'elle, se jucha plutôt sur la banquette, ses pieds ne touchant pas le tapis.

— Quel est ce motif urgent ?

— D'abord je suis furieuse contre votre limitation des livraisons d'huile de baleine. Alors que vous avez augmenté les quotas de la Transeuropéenne. Pour faire plaisir à Yeuse ? Ou pour camoufler vos agissements dans l'histoire des champs pétroliers de l'ancien Moyen-Orient ?

Le Président de la Banquise se contenta de sourire.

— Mais c'est secondaire.

On apporta les grogs et il ne put refuser le sien, sachant que l'alcool lui coupait le souffle, en trop grosse quantité.

— Le Kid, il s'agit du Conseil oligarchique. Je ne vous ferai pas

l'injure de vous apprendre ce que c'est. Vous avez eu des informations là-dessus, vos services secrets se sont démenés pour les recueillir. Normalement vous devriez en faire partie mais je me trouve face à une opposition féroce.

— Il ne s'est pas réuni depuis des années, constata-t-il.

— Il y a eu des guerres, des événements qui ont empêché les rencontres et, maintenant, un grave danger nous menace. Il est temps que vous en preniez conscience.

Elle lui parla de Lien Rag qui, pendant des années, avait enquêté sur le passé, sur des événements mal connus de la majorité.

— Il nous a inquiétés longtemps avant de trouver une mort mystérieuse.

— Pas si mystérieuse que ça, dit-il sèchement. Vos tueurs, les Tarphys, cette dynastie d'exécuteurs au service de la Panaméricaine depuis toujours l'ont assassiné par l'intermédiaire des Éboueurs de la Vie Éternelle. Seulement la disparition de son cadavre est un nouveau mystère qui vous inquiète terriblement. Exact ?

— Vous êtes bien renseigné, murmura-t-elle en savourant son grog parfumé.

— C'est mon devoir. Maintenant vous venez de faire assassiner le journaliste Zelay qui reprenait le flambeau laissé par Lien Rag. C'est une erreur. Les conséquences risquent de vous en être fatales.

— Je n'y suis pour rien, fit-elle entre deux gorgées.

— Allons donc ! Il devenait dangereux.

— C'est une péripétie. Vous devriez mettre Yeuse en garde. Sa curiosité pourrait lui être fatale un jour prochain.

— Ne touchez pas à elle ! gronda-t-il.

Elle termina son verre, le déposa sur la tablette proche et essuya sa petite bouche ridicule avec un mouchoir de dentelle. Une bouche qu'elle ne maquillait plus comme autrefois, trouvant cette tache rouge par trop obscène dans la masse grasseuse de son visage.

— Il n'est pas question de lui nuire, mais mettez-la quand même en garde. Certains secrets doivent être oubliés. Qu'elle cherche son plaisir avec ses partenaires, hommes ou femmes, et ne se mêle pas de ces choses. Vous savez qu'elle a retrouvé le colonel Sofi devenu général ? Vous-même l'avez connu quand le Cabaret Miki était prisonnier des troupes sibériennes. Ils sont très amis.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ?

— Ne soyez pas impatient. Le Kid, nous avons volé les cendres de Lien Rag contenues dans cette ampoule de verre... Yeuse l'avait reçue de Kurts, enfin on pense que c'était Kurts, bien qu'on ne l'ait jamais aperçu... Nous faisons analyser ces cendres et nous avons déjà un premier résultat : ce ne serait pas Lien Rag.

Le Kid hocha la tête avec froideur.

— Ça ne vous surprend pas ?

— Pas tellement.

— Nous poursuivons les analyses. Mais ça ne prouve pas non plus qu'il soit en vie. On a pu faire disparaître son cadavre...

— Dans quel but ?

— Pour empêcher l'autopsie. Nous aurions découvert dans ses gènes comment cette famille Rag, ou Ragus, à votre guise, a pu se trouver programmée pour les scientifiques, prédestinée pour les mystiques, à une certaine époque du passé, pour se manifester de nos jours. C'est-à-dire depuis une vingtaine d'années. La mort seule a pu l'arrêter dans cet élan qui le lançait comme un chien fou dans toutes les directions. Nous aimerions savoir comment ce gène « en sommeil » a pu se réveiller. Qui ou quoi en est à l'origine. Lien Rag était comme ces espions qui attendent toute une vie l'ordre d'exécuter une mission en pays étranger. Ils vivent, travaillent, aiment normalement, et puis d'un coup exécutent leur tâche...

Elle regardait le Kid de ses petits yeux perçants et il attendait sans impatience.

— Vous êtes un drôle de bonhomme, reconnut-elle. Je comprends mieux votre réussite. En apparence rien ne vous touche, n'est-ce pas ?

— Je me suis formé sur le tas.

— Vous a-t-on quelquefois parlé de la Voie Oblique ? demanda-t-elle sans transition.

Il parut surpris cette fois :

— Lien Rag plusieurs fois. C'était un livre sur les Roux, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, ricana-t-elle, oh mais alors pas du tout, et j'ai voulu vous rencontrer pour justement vous donner quelques éclaircissements là-dessus. Par la suite vous comprendrez mieux la raison de la constitution du Conseil oligarchique et de la nécessité impérieuse de le réunir très vite. Ce que je vais vous dire est un secret qui peut entraîner votre mort si vous le trahissez. Acceptez-vous néanmoins de le connaître ?

— Pourquoi pas ? fit-il avec calme.

CHAPITRE XXVIII

Jelly l'avait dupé jusqu'au bout, trompé avec un machiavélisme d'être humain. Depuis trois jours il marchait sans désespérer, complètement exténué, ne tenant que par la volonté exceptionnelle de son esprit. Il connaissait à merveille son système nerveux, avait pu neutraliser le centre de la fatigue, le nourrir d'excitants puisés dans le corps. Des vitamines stockées ailleurs qu'il dirigeait vers les centres nerveux les plus atteints. Son asthénie neuropsychique était pire encore car c'était son moral qui était atteint.

Jelly lui avait laissé croire qu'il n'était qu'à cinquante kilomètres environ de la colonie humaine parasitaire implantée dans son protoplasma, alors qu'il y en avait peut-être trois, quatre fois plus. Jelly avait dû décoder sa pensée et l'induire en erreur de façon magistrale.

Il devait marcher sur un rythme beaucoup plus lent, mais marcher. Il dormait par courtes périodes tout en gardant l'esprit en éveil. Une hormone lui permettait de se propulser tout en guettant toutes les anomalies. Jelly l'avait dupé mais il gardait encore la maîtrise du système neurovégétatif de l'animal et pouvait l'empêcher de se refermer sur lui pour le phagocyter.

Tout en marchant il mangeait, dormait et essayait de trouver le moyen de passer outre le brouillage que l'amibe créait pour l'empêcher de situer ce groupe humain parasitaire. Il n'était même pas sûr que ce soit la bonne direction que celle qu'il suivait.

Il avait failli commettre une erreur fatale en relâchant sa vigilance dès le trentième kilomètre. Il croyait toujours surprendre des pensées humaines, embrouillées et vagues, comme celles qui rayonnent autour d'un groupe important de plusieurs centaines de personnes, jusqu'à ce qu'il se rende compte avec effroi que Jelly l'avait habilement orienté sur un fond de mémoire qui détenait précisément tous les échos confus de ces manifestations cérébrales humaines. L'animal les avait stockés sans trop savoir pourquoi, peut-être par

boulimie spirituelle parce qu'il avait le vague regret de ne pas entrer en communication avec ces êtres-là. Peut-être parce que son système psychique peu encombré pouvait éprouver un certain plaisir à accumuler des données, même insignifiantes. C'était par la répétition stupide de certaines pensées sans intérêt ; une femme n'arrêtait pas de prier mentalement parce qu'elle ne se supportait plus dans le corps de l'animal, qu'il avait eu des soupçons.

Les cinquante kilomètres effectués, il lui avait fallu se réorienter, tenir compte des brouillages, des pièges que Jelly lui tendait. Sans exagérer la perversité innée de l'amibe géante, il était forcé de reconnaître sa duplicité.

Des heures durant elle avait guetté ses défaillances, pensant se débarrasser de lui assez vite, mais il résistait depuis maintenant trois jours sans discontinuer, très lentement certes, mais sans pouvoir se reposer vraiment. S'il ne trouvait pas la colonie humaine parasitaire dans les prochaines heures il était perdu. Il avait retardé au maximum sa phase de récupération et ne pouvait pas aller au-delà sans risquer de s'écrouler d'un coup. Il se donnait entre trois et cinq heures tout au plus.

CHAPITRE XXIX

Grâce à la complicité de Luvia Ned, Liensun avait pu se faire livrer un wagon de pierres plates de montagnes que les Tibétains utilisaient pour construire de grands poêles dans leurs habitations. Ces poêles occupaient toute une partie de la maison et la famille entière couchait dessus la nuit. Le garçon avait trouvé deux ouvriers maçons qui acceptaient de bâtir un four dans une partie isolée de l'usine à herbe, là où depuis des années tout avait été abandonné. Une grande serre en partie délabrée, des rigoles d'irrigation, de vieilles pompes qui extrayaient l'eau glacée d'un torrent enfoui dans le sol, l'envoyaient vers un réchauffeur électrique avant qu'elle ne coule dans les rigoles.

Le premier four, de dimensions réduites, fut construit en moins d'une semaine, et Luvia fit livrer du charbon pour l'alimenter. Liensun travaillait comme un fou en cachette d'Helmatt toujours enfermé dans son laboratoire. Le physicien nucléaire passait son temps à dérober de l'énergie, surtout de l'électricité, à partir d'une centrale déjà bien mal en point, pour alimenter ses appareils et « gratter » le ciel croûteux, comme il disait, dans le maigre espoir d'obtenir un rayon de soleil de quelques microns de diamètre et qui ne durerait que quelques fractions de seconde.

Lorsqu'il voulut mettre en route les pompes pour les conduites d'eau, Liensun se rendit compte que leur installation électrique avait été démontée, et il dut chercher un peu partout le matériel nécessaire pour les équiper à nouveau. Peu après il réussit à brancher l'une d'elles sur le secteur, et l'eau tiède commença de courir dans les rigoles spéciales et imbiba la couche plastique mousseuse où il avait semé les graines de plantes fourragères. Le réchauffeur électrique consommait beaucoup, et Liensun pensait trouver des conduites résistant à la chaleur pour les disposer dans le four et réchauffer l'eau ainsi. Mais on ignorait ce qu'était la fonte dans la petite Compagnie et on ne disposait pas d'assez de devises pour en importer. D'ailleurs il

aurait fallu faire venir ces tubes de très loin. Liensun cherchait un autre moyen, lorsqu'on lui signala que les Tibétains utilisaient des poteries ménagères très résistantes, fabriquées par des artisans dans un grès spécial.

Il alla trouver le plus important de ces potiers qui comprenait quelques mots de langue universelle, et lui montra ses croquis. En réponse, l'artisan lui ouvrit son four à charbon et Liensun réalisa que l'homme était limité par la profondeur de la voûte, et ne pourrait pas fabriquer des tuyaux de plus d'un mètre cinquante.

Là-dessus Helmatt se rendit compte qu'on lui « volait » du courant électrique et rentra dans une grande fureur lorsqu'il découvrit pourquoi. Il fit intervenir sa petite cohorte de gardes en uniforme vert qui arrachèrent l'installation électrique de la serre expérimentale, juste comme les graines qui avaient germé produisaient vingt centimètres d'une herbe grasse et fournie.

Liensun protesta, injuria le physicien qui le fit à nouveau enfermer dans sa cellule. Il y resta trois jours à réfléchir et à faire des plans, puis Luvia Ned réussit à le faire sortir.

— J'ai imaginé un réchauffeur en grès, un ensemble de tuyaux compacts où l'eau entrée froide se réchauffera dans une sorte de circuit très long. Sur un mètre carré j'ai près de dix mètres de tuyauterie... Il ne me faudra de l'électricité que pour les pompes qui puisent l'eau du torrent sous-glaciaire.

— Helmatt ne donnera pas un kilowatt et, d'autre part, méfiez-vous, car vous lui enlevez la raison économique de demander ce réacteur nucléaire et l'équipement nécessaire. Il ne vous le pardonnera pas si le Conseil des Vallées s'intéresse à vos travaux.

— Il faut nourrir les yacks avant que les gens ne soient forcés de les vendre par milliers pour la boucherie. On dit que des dizaines d'acheteurs étrangers vont arriver dans cette station pour acheter les animaux. Il n'y aura plus rien à manger d'ici quelques mois.

Liensun se moquait de cette famine éventuelle. Il cherchait surtout à justifier sa présence, à intéresser les gens à sa personnalité. Son engouement pour la petite Compagnie ne se relâchait pas et il pensait qu'avec les Rénovateurs, la flotte des dirigeables et les techniciens de Fraternité, on pouvait créer une Compagnie prospère qui bientôt déborderait dans les vallées inférieures. En quelques années il pouvait se créer sinon un royaume, mais du moins une principauté qui ne craindrait plus personne.

Le potier commença de travailler sur le modèle de réchauffeur et Liensun se préoccupa du problème de l'eau, pensa que l'on pouvait alimenter la serre expérimentale par gravité depuis les montagnes proches. Il envisageait de créer une unité de fonte des glaces au moyen d'un four rudimentaire et de l'acheminement par conduites

calorifugées. Si l'eau partait bouillante d'une hauteur voisine, elle n'aurait pas le temps de se refroidir assez pour geler avant l'arrivée dans la serre et les travaux ne seraient pas trop importants. Il rencontra des éleveurs de yacks qui, faute de lichen et d'herbe, envisageaient la mort dans l'âme de vendre leurs troupeaux. On commençait de parler, dans les vallées supérieures, de ce garçon étranger qui essayait de relancer la production d'herbe en plaquettes et on accepta de l'écouter. Il réunit les éleveurs d'une petite station voisine et leur exposa ses idées. Il envisageait aussi de se procurer des graines d'autres plantes fourragères, leur parla des betteraves, du soja qui en quelques jours pouvait fournir des quantités importantes.

Il montra ses plans, dit que tous les potiers devaient se mettre au travail pour fournir chacun leur quantité de tubes nécessaires, de grand diamètre. L'unité de fonte de glaces serait installée en haut d'une paroi où ne poussait plus de lichen, mais où les échafaudages étaient encore en place. On trouverait les pierres du four sur place et des équipes se succéderaient pour alimenter les chaudières.

— Pourquoi aller si loin ? dit un vieil homme. Il suffirait de prendre une vieille loco et de l'immobiliser sur la voie qui grimpe dans la vallée. Le travail se ferait en continu.

Liensun en resta muet de surprise, très mécontent de lui-même. Il n'avait pas songé un seul instant à ces vieilles locomotives qui pourrissaient sur des voies de garage. Il suffisait que les chaudières ne soient pas crevées pour que ces machines fournissent autant d'eau chaude que nécessaire. Il pouvait même en amener quelques-unes à proximité des serres, et certaines produiraient même de l'électricité avec leurs vieux alternateurs.

— Méfiez-vous, répéta Luvia. Tout charbon détourné à l'exportation est considéré comme volé. Helmatt a promulgué un décret dans ce sens il n'y a pas un an. Vous ne pouvez utiliser que de la poussière de charbon.

Liensun était si occupé qu'il ne pensait que rarement à son compagnon de naufrage, Juguez, qui devait essayer de rejoindre China Voksal pour lancer des messages radio. À partir de là, quand il serait rentré en contact avec Ma Ker, il lui faudrait se rendre dans une zone isolée où un dirigeable viendrait le récupérer. Liensun avait prévenu Helmatt que le temps nécessaire à ces déplacements pouvait dépasser les six mois, et que Ma Ker pouvait encore refuser le paiement d'une telle rançon.

— La récupération de ce réacteur a coûté cher en vies humaines et en efforts de toute nature. Les Rénovateurs ne vont pas le céder pour récupérer un des leurs.

— Si vous êtes son fils adoptif, elle marchera. C'est une femme encombrée par des tas de frustrations.

Et lui donc ? Liensun n'osait même plus sonder ses pensées, de crainte d'en avoir des cauchemars par la suite. Ce qui grouillait dans le cerveau malade du physicien lui rappelait les pseudopodes de Jelly.

On commença d'installer le réseau de tuyauteries en direction de la voie ferrée de haute montagne où, déjà, une très vieille loco poussive avait été remorquée. Le foyer et la chaudière se trouvaient en bon état et la machine possédait en outre un broyeur à glace qui alimentait la chaudière spéciale. Un seul homme pouvait pelleter la glace et l'eau glacée ne se mélangeait pas à l'eau chaude de sortie.

Les potiers de la région travaillaient sans avoir été payés, mais savaient que si les éleveurs vendaient leurs troupeaux il n'y aurait plus de travail pour eux. Liensun avait étudié un système de participation à la réactivation de l'usine à herbe, mais Luvia estimait qu'Helmatt n'accepterait jamais que des actions servent à payer ceux qui se dépensaient pour que la production reprenne.

— Légalement et en application des lois de la CANYST, il détient le pouvoir de décision. Le seul système d'action valable est celui de la Compagnie. Les autres peuvent être refusés par le conseil d'administration.

— C'est un dictateur, dit Liensun.

Luvia Ned le regarda en silence et il sentit qu'elle ne lui accordait pas un brevet de démocrate sincère. Elle l'avait percé à jour, se doutait qu'il cherchait à gagner une popularité qui lui permettrait de renverser Helmatt. Mais comme il envisageait d'aider les habitants de cette Compagnie à survivre, elle acceptait de l'aider.

Les tuyauteries de grès affluaient d'un peu partout désormais et Helmatt vint un jour examiner un tas de ces tubes de quarante centimètres de diamètre.

— C'est intéressant, dit-il. Pour le refroidissement du futur réacteur. Je n'y avais pas songé et j'ai dépensé une fortune pour des tubes en plastique ou en acier.

— On pourrait créer une petite industrie en regroupant des artisans, fit prudemment Liensun. Quand il faudra réactiver le reste de l'usine à herbe par exemple.

Le physicien ne répondit pas et retourna à bord de sa vétuste draisine, dans son laboratoire où il continuait de « gratter » toujours le même coin de ciel à une heure déterminée.

— Je pense que si vous n'étiez pas arrivé, les Tibétains se seraient fâchés, lui dit un jour Luvia. Ils étaient arrivés au bout de leur réserve naturelle.

Les tuyaux de grès descendaient verticalement le long des anciens échafaudages de la paroi, et Liensun pensait souvent que cette conduite forcée aurait pu entraîner une turbine d'usine électrique, mais il ne pouvait fabriquer une turbine. Si les dirigeables avaient été

sur place, on aurait pu aller la voler quelque part.

Avec des moyens de fortune il faisait quand même pousser de l'herbe, la pressait en plaquettes et l'offrait à tous les éleveurs qui s'étaient intéressés à ses projets. Il n'y en avait pas assez pour nourrir toutes les têtes de bétail mais ces plaquettes étaient sa meilleure publicité. Dans les stations isolées on en parlait constamment et on citait son nom. Tout ce qu'il souhaitait.

Il avait également fait amener une autre loco vétuste et essayait de la transformer en centrale électrique. Il avait démonté son alternateur, essayait de trouver les pièces défectueuses dans le cimetière de matériel électrique. Il apprenait qu'avant la fonte des glaces, une quinzaine d'années auparavant, les anciens actionnaires rachetaient le matériel ferroviaire réformé pour en revendre les pièces. Puis le Soleil avait réapparu durant huit jours et la petite Compagnie avait été ruinée, sa population vivant dans les vallées noyées par des crues subites. Tout ce matériel était encore là et il pensait trouver les éléments nécessaires, surtout un rotor en bon état.

En attendant la vieille loco fournissait de l'eau assez chaude pour aller imbiber les cultures artificielles et l'herbe croissait de mieux en mieux.

Un soir Luvia vint le trouver dans le vieux wagon branlant où il habitait sous la serre.

— Méfiez-vous, Helmatt prépare quelque chose contre vous. Il a eu de très mauvais contacts avec le syndicat des éleveurs et pense que vous en êtes responsable.

CHAPITRE XXX

Désormais un dirigeable plafonnait à six mille mètres au-dessus de la nouvelle base, à l'écoute de toutes les émissions radio en provenance du Sud-Ouest. En cas d'appel émanant directement de Juguez, Ma Ker devait être immédiatement prévenue.

Elle travaillait très tard dans son bureau nouvellement installé dans la base Fraternité II, et la nuit elle partait parfois en patrouille avec les gardes solaires le long du périmètre dangereux. Cent cinquante kilomètres à effectuer à bord d'un engin à moteur diesel peu confortable, mais elle ne se plaignait pas. Son apparition en pleine nuit auprès des petits postes de surveillance remontait le moral des hommes qui l'appelaient affectueusement Mamy. Elle vérifiait les instruments de mesures qui signalaient, au centimètre près, les variations des falaises de protoplasma.

Jelly restait toujours engourdie, comme en hibernation. Certains disaient qu'elle réfléchissait à la meilleure façon d'expulser ces corps étrangers qui occupaient plus de cent kilomètres carrés de son corps.

Mais lentement la confiance revenait et on signalait moins de névroses et presque plus de psychoses.

Les enfants, les premiers, étaient les meilleures preuves que la vie suivait son cours. Ils jouaient sans arrière-pensée, allaient à l'école, suivaient sans émotion les classes de mise en garde contre les réactions connues ou hypothétiques de la monstrueuse amibe.

Ma Ker avait écouté l'enregistrement de cette émission de China Voksal et avait nettement entendu le nom de Juguez répété trois fois. Depuis plus rien, mais elle espérait que le commandant de dirigeable ferait mieux la prochaine fois. Juguez devait rechercher un émetteur plus puissant. Pourquoi était-il seul ? Où se trouvaient les autres, et surtout Liensun ? Elle préférait ne pas y penser.

Vers trois heures du matin elle embarqua dans le véhicule à roues qui partait en patrouille et visita quelques postes isolés, buvant le thé et mangeant des biscuits vitaminés avec les jeunes volontaires.

Depuis l'installation dans cette base on avait dû engager des supplétifs qui effectuaient une nuit de garde sur quatre.

Un gradé d'un poste situé tout au bout du quadrilatère d'implantation lui fit part des malaises que lui-même et ses quatre hommes ressentaient.

— On a l'impression que quelque chose tараude notre pensée. Oui, c'est ça. Vous pouvez interroger les autres, ils vous diront la même chose... C'est comme une impression pesante... Vous savez, quand quelqu'un vous regarde de façon insistante ? Vous le sentez et vous vous retournez... Nous on a beau se retourner et on ne voit rien.

— Ça viendrait de quelle direction ?

Le gradé tendit le bras.

— Vers le Sud ?

Elle examina les cadrans, les enregistreurs sensibles et les sondes fichées dans le protoplasma et qui, à la moindre activité nerveuse ou variation de température, donneraient l'alerte.

— Tout me paraît normal, conforme au schéma de passivité constaté depuis plusieurs semaines.

— On n'est pas à l'aise.

— Depuis quand ?

— Déjà mon collègue de relève m'avait dit qu'il ne se sentait pas très bien, nerveusement fatigué, ses hommes aussi. Mais j'ai pensé que c'était normal après vingt-quatre heures de garde.

— C'est comme si on me pompait le cerveau, dit un jeune volontaire. Parfois j'ai l'impression qu'on m'a débarrassé de toutes mes pensées et que je suis aussi vide qu'un flacon que l'on vient de boire.

— Vous restez en liaison constante avec le P.C., dit Ma Ker. Je ne comprends pas ce qui se passe.

Vers le Sud, Jelly s'étendait encore sur près de deux cents kilomètres, mais ce n'était pas la partie la plus importante de son corps. Du moins pas celle qui contenait les systèmes nerveux les plus complexes et les moins bien connus. Vers sa périphérie, Jelly vivait surtout de ses instincts de chasserresse insatiable.

Ma Ker se retrouva dans son bureau à essayer de contempler des projets d'habitations nouvelles, mais trop de soucis extérieurs la sollicitaient. Liensun bien sûr en premier. Contre toute logique, elle espérait le retrouver vivant, ne pouvait admettre l'idée de sa mort. Lorsqu'elle l'avait recueilli voici plus de onze ans, il n'avait pas trois ans et elle en avait fait son enfant. Tout de suite, à cause des dons exceptionnels qu'il manifestait, outre sa télépathie, son intelligence vive et lucide, froide pouvait-on parfois dire, elle l'avait prédestiné à de grandes choses. Dans son for intérieur, elle était persuadée qu'il serait le principal artisan du retour du Soleil dans les années futures, et que son nom serait idolâtré à l'égal de celui d'un bienfaiteur de

l'humanité, mieux encore, autant que celui d'un dieu. Et un dieu ne pouvait pas mourir.

Ce malaise que ressentait les hommes de ce petit poste de garde éloigné la préoccupait également car elle ne se l'expliquait pas.

Ce fut très tôt le matin, bien avant le lever du jour, que le dirigeable *Soleil d'Espoir* signala qu'il était en train de capter une émission à peine audible, en provenance également de China Voksal dans le Sud-Ouest. L'émission était enregistrée et malgré les parasites on allait essayer de la mettre en clair.

— Branchez-moi sur votre récepteur, ordonna la vieille dame.

Mais dans ses écouteurs ce fut vraiment une cacophonie inaudible et elle ne put même pas identifier un seul mot. Elle préféra attendre que les spécialistes aient effectué un travail minutieux sur l'émission.

Dans la matinée elle put enfin savoir de quoi il s'agissait. Le radio du dirigeable lui expliqua que c'était un message lu trois fois par une speakerine de radio.

— Le message est signé Juguez. Il dit qu'il a payé très cher pour que son texte soit diffusé toutes les quatre heures, trois fois de suite sur une période de deux jours. Il dit que son appareil est perdu corps et biens, que l'équipage est porté disparu, et que lui seul et votre fils adoptif Liensun s'en sont tirés.

Ma Ker serra les poings de bonheur mais songea aussitôt qu'elle devrait annoncer la perte des hommes d'équipage à leur famille, soit une vingtaine qui attendaient comme elle depuis des mois.

— Il dit que Liensun est prisonnier d'une petite Compagnie dans le Tibet... Je ne sais pas si ça existe, ça...

— Oui, dit Ma Ker, le Tibet... Dans l'Himalaya, continuez je vous en prie.

— Juguez ne peut tout expliquer par radio et vous fixera un rendez-vous dans les prochaines émissions.

— C'est tout ?

— Oui. Je collationne ?

— Inutile.

Un rendez-vous ? Quel rendez-vous ? Radio ou bien en un point déterminé où un dirigeable irait le chercher ? Il ne précisait pas. Elle alla regarder sur le planisphère et trouva aisément China Voksal à près de dix mille kilomètres dans le Sud-Ouest. Dans le Tibet il existait une foule de petites Compagnies dont certaines adhéraient à l'Australasienne, mais les autres passaient pour être sous influence sibérienne. En fait pas mal d'entre elles échappaient à toute surveillance et vivaient en autarcie totale. Qui pouvait aller les contrôler dans ces hautes montagnes en empruntant des lignes secondaires souvent coupées par des avalanches ?

Elle se demandait comment ferait le commandant Juguez pour se rapprocher de la Fraternité. Il y avait certes le Réseau des Disparus dans le Sud, mais son accès entraînait le passage par des Compagnies réputées dangereuses. De plus il fallait payer très cher les visas d'entrée et de sortie, et les places dans un convoi étaient hors de prix. Juguez possédait-il assez d'argent pour faire face ?

Le P.C. appela pour lui signaler que le poste à l'extrême périphérie de la base demandait à être relevé. Le gradé signalait que ses hommes souffraient de maux de tête violents et avaient des hallucinations. Tous, lui compris, croyaient voir un homme vêtu de fourrure qui se frayait un passage à travers le protoplasma de Jelly.

— C'est l'extériorisation d'un désir inconscient, dit Ma Ker. Nous rêvons tous de traverser Jelly sans risque. Qu'on les relève.

CHAPITRE XXXI

La mort du journaliste Zelay continuait de provoquer des réactions multiples, et Yeuse était certaine que ceux qui avaient ordonné cet assassinat ne s'attendaient pas à de telles manifestations de colère. La plupart des journalistes de Grand Star Station, principalement ceux des autres Compagnies, décidèrent de créer un groupe d'enquête sur les circonstances exactes de l'attentat, et Floa Sadon fut forcée de leur promettre qu'ils pourraient suivre de près l'enquête du maître Aiguilleur Vicra.

Ligath déjeuna avec elle le lendemain matin.

— Tu as vu Sernine pour lui faire part de ma décision ?

— Pas encore.

— Tu aurais pu lui téléphoner.

— Je voulais te laisser le temps de revenir sur tes déclarations.

Je ne t'en voudrai pas si tu renonces.

— J'en ai assez des trains-bagnes, de la clandestinité, assez des Rénovateurs qui ne savent qu'inventer la dictature pour parvenir à leur idéal. Ma Ker emprunte des chemins si détournés que je me demande si elle pense encore au Soleil. Ou nous aurons des décisions brutales qui entraîneront des catastrophes, comme celle d'il y a quinze ans, avec le calendrier actuel c'était certainement en 2346, ou bien il faudra laisser faire la nature, lui donner un coup de pouce peut-être mais en prenant de grandes précautions. Sinon nous ferons périr la moitié de l'humanité actuelle et nous ne nous en relèverons pas.

On apporta un télégramme de GSS à Yeuse. Les journalistes exigeaient que le maître Vicra soit déchargé de l'enquête sur la mort de Zelay.

— La caste des Aiguilleurs serait-elle compromise dans ce crime ? demanda Ligath.

— Je me demande si les Aiguilleurs ne dirigent pas secrètement notre monde, en fait. Ils sont présents dans toutes les Compagnies, même les plus minuscules, obéissent à un code moral, déontologique,

dont une partie reste secrète.

— Plus que des professionnels de la société ferroviaire, ils seraient également les gardiens d'une certaine continuité ?

— D'un certain obscurantisme, ajouta Yeuse, et sans jeu de mots.

— Lady Diana dans tout ça ?

— Zelay agaçait un peu tout le monde en essayant de reconstituer la vie de Lien Rag. On pourrait désigner ses ennemis par dizaines... C'est un sujet tabou... Mais son assassinat servira peut-être à quelque chose. Si vraiment tous les journalistes qui l'ont promis enquêtent sur sa mort, il y aura des révélations surprenantes, des règlements de comptes entre les complices de cette abomination.

Ligath la pressa de demander rendez-vous à Sernine et de lui annoncer qu'elle travaillerait dans le nucléaire.

— J'ai hâte de me replonger dans des études plus concrètes. Que ce soit dans le train-bagne ou à Fraternité I, je travaillais sur des données abstraites. Il me plairait de me rendre dans le Sud, dans ces pêcheries de l'ancienne mer Caspienne. La chaleur est fournie par un réacteur nucléaire, m'as-tu dit ? Ce serait parfait. J'ai besoin de calme, de repos, de tout oublier. Dans le fond, je me demande si je n'ai pas accepté cette mission à KTK Voksal uniquement pour me faire capturer et en finir avec les Rénos et leur fanatisme.

Plus tard, Yeuse appela l'ambassadeur Sernine, lui demanda si elle pouvait passer le voir.

— Au sujet de Zelay le journaliste ?

— Entre autres, fit-elle prudemment.

— Pouvez-vous passer dans le début de l'après-midi ? Je dois ensuite me rendre à la Convention du Moratoire avant de reprendre le rail pour GSS. Hélas mon congé est terminé et il me faut reprendre mon poste. Mes supérieurs suivent avec attention le déroulement de l'enquête.

Durant son séjour, il habitait un quart de wagon luxueux, non pas sous la coupole byzantine mais tout de même dans un quartier résidentiel, à l'ouest du centre prestigieux. Il y vivait avec sa femme et ses deux enfants qui ne l'accompagnaient pas en Transeuropéenne.

— Nous avons de bonnes raisons de penser que Lady Diana a commandité l'attentat contre Zelay, lui dit-il.

— Mais comment le savez-vous ?

— Je ne puis vous répondre, mais c'est quasi certain et tout finira par se découvrir, à moins que Floa Sadon ne brouille les pistes. Les assassins croyaient vraiment agir en toute impunité et considéraient Zelay comme un homme sans importance. Quand ils ont vu l'ampleur que prenaient les réactions, ils ont commis des erreurs. Le conducteur de la draisine, par exemple...

— Mais quel conducteur ? C'était un véhicule de location.

— En apparence, oui... Mais Zelay est venu à pied à la convocation du maître Aiguilleur Vicra, et quand il est ressorti, la draisine l'attendait avec un chauffeur. Qui avait pu la faire venir ? Qui a dit à Zelay qu'elle l'attendait sur le quai pour le conduire nul ne sait où ?

Sernine paraissait très sûr de lui et Yeuse en restait songeuse.

— Vous verrez, tout va évoluer très vite dans cette affaire. Ils ont eu tort, vraiment tort, et feraient mieux de surveiller certaines organisations professionnelles.

— Les Aiguilleurs ?

— Dans notre Compagnie nous les tenons en grande suspicion. Nous reconnaissons leur haut niveau de formation, le caractère délicat et plein de responsabilité de leur mission, mais nous regrettons que la formation des élèves Aiguilleurs s'effectue dans leur sein, qu'ils soient choisis par cooptation ou par filiation. Il est certain qu'on ne peut engager n'importe qui, et nous devons reconnaître que les accidents ferroviaires sont de moins en moins fréquents et très rarement du fait d'une erreur d'aiguillage. Leurs connaissances en informatique, électronique, atteignent des niveaux très élevés qui les mettent à un rang hors classe. L'ennui c'est qu'ils en profitent un peu trop et se croient investis d'une mission presque divine. Ils voudraient imposer leur morale, leur politique, leurs croyances. C'est eux qui ont établi les Accords de New York Station et de ce fait créé la CANYST.

Il soupira :

— On dit que sous la banquise existent encore ces monstres à plusieurs bras que l'on appelait pieuvres. Vous en avez vu sur des illustrations ou dans de vieux films ? La caste des Aiguilleurs ressemble à une immense pieuvre qui étreint ce pauvre monde envahi par la glaciation.

Sa femme apporta le thé. Brune, élancée, avec des yeux bridés, elle était d'origine asiatique et d'une discrétion impressionnante. Elle portait une robe en soie qui moulait son corps délicat et, lorsqu'elle s'éloigna, Yeuse ne put s'empêcher de suivre le frémissement de sa croupe sous le tissu.

— Zelay n'aurait pas dû se lancer dans cette aventure, murmura Sernine quand il eut servi le thé et que la visiteuse eut accepté un beignet fourré d'une pâte sucrée indéfinissable.

— La vie de Lien Rag est trop multiple, trop extraordinaire pour essayer de la reconstituer sans prendre des risques, sans mécontenter les puissants... Et les Aiguilleurs font aussi partie des puissants de ce monde. On cite toujours les grandes Compagnies, les cinq grandes plus l'Australasienne et on oublie la sixième qui couvre le monde entier. Vous savez que nous avons créé des écoles spéciales pour former nos propres Aiguilleurs, afin d'échapper à cette caste cosmopolite ?

— Vous parliez de Lien Rag. Vous laissiez entrevoir que vous en connaissiez beaucoup plus sur lui que le commun des mortels, peut-être même beaucoup plus que moi qui l'ai pourtant connu de façon intime pendant de longues années. Est-ce que je me trompe, voyageur Sernine ?

Il sourit d'un air amusé.

— N'essayez pas de me tirer les vers du nez alors que nous sommes loin d'avoir réalisé les termes de notre marché, n'est-ce pas ?

À son tour Yeuse sourit, posa sa tasse à moitié vide sur le plateau de laque ancienne :

— Qu'en savez-vous ?

Sernine fronça ses sourcils et son visage fut celui d'un vieux Mongol rusé :

— N'essayez pas de vous moquer de moi, voyageuse Yeuse. Je voudrais vous conserver toute mon estime.

— Eh bien, voyageur Sernine, je pense que vous n'avez aucune raison de me la retirer. Ligath accepte de travailler dans sa spécialité dès que possible.

CHAPITRE XXXII

Bien que sceptique, elle était allée voir ces cinq hommes du poste de garde qu'on venait de relever et qui se trouvaient à l'infirmerie des gardes solaires. On avait dû leur faire des piqûres de calmant, expliqua le médecin de garde, car ils continuaient d'affirmer qu'un homme revêtu de fourrures, avec de grands cheveux roux tombant sur les épaules, marchait dans le corps gélatineux de Jelly.

— Hallucination collective ou alors l'animal sécrète une substance invisible ou une onde qui provoque chez les individus des rêves éveillés. Mais pourquoi l'image de cet homme chevelu vêtu de fourrure ? Mystère.

— Jelly voulait peut-être les rassurer, les attirer en leur laissant croire qu'on pouvait aller et venir sans risque dans son protoplasma ?

Les cinq hommes dormaient et elle repartit, songeuse. Il y avait eu de nombreux cas d'hallucinations individuelles depuis que l'implantation de la nouvelle base était en cours, mais depuis quelque temps elles avaient disparu. En tout cas on n'avait jamais signalé un cas d'hallucination collective avec une description aussi précise.

Dans la journée, Juguez envoya le même message et cette fois il fut plus intelligible, si bien que Ma Ker put l'écouter en direct. Il annonçait un lieu de rendez-vous futur.

— Nous pourrions aller le cueillir là-bas si nous étions sûrs de pouvoir nous ravitailler en huile. Il n'y en aurait pas pour une semaine.

Plus tard ce fut Juguez lui-même qui parla et au bout de trois phrases lança un avertissement. « Maintenant j'utilise un code. » C'étaient des séries de chiffres qu'il lisait lentement et, très vite, on identifia ce code comme celui des opérations de commando à bord des dirigeables.

Pendant qu'on le traduisait, Ma Ker donnait des signes d'impatience. Juguez ne donnait aucune nouvelle de Liensun. Il avait seulement annoncé qu'il était prisonnier d'une minuscule Compagnie

tibétaine, mais pour quels motifs ?

Dans son texte décodé, il donnait des précisions. Liensun ne serait échangé que contre une forte rançon. Il fixait plusieurs rendez-vous sur une échéance d'un mois, le dernier se trouvant dans la ville de Union Station, dans la Compagnie qui s'intitulait Coopérative Ferroviaire du Centre Est, et qui correspondait à l'emplacement de l'ancienne mer Jaune entre la Corée et la Chine.

— Une banquise, dit Ma Ker. Un endroit acceptable pour le treuiller.

— Il n'y sera que dans un mois, lui fit-on remarquer.

— Nous ne pouvons pas aller plus loin sans prendre des risques. Plus à l'Ouest, c'est une myriade de Compagnies constamment en effervescence.

— Il va appeler cette nuit et nous donnera une longueur d'onde pour émettre la réponse. Codée, bien évidemment.

— Demandez-lui comment nous pouvons faire pour libérer Liensun, nous avons besoin de lui ici.

Juguez rappela et donna la longueur d'onde, expliqua qu'il avait été embauché par la Coopérative Ferroviaire du Centre Est et que, dans un mois, il serait à l'endroit suivant : 124° de longitude Est et 38° de latitude Nord. Il affinerait ce point par radio dès qu'il pourrait.

— Qu'a-t-il répondu au sujet de Liensun ?

— Que ses geôliers exigeaient une rançon et qu'il vaudrait mieux la payer, car la Compagnie en question était dirigée par un homme qui détestait Ma Ker, un certain Helmatt.

Ma Ker en restait abasourdie :

— Il a dit Helmatt ?

On lui passa la traduction du message codé puis le texte non décrypté. Aucun doute à avoir, il s'agissait bien d'Helmatt.

— Bien sûr il me déteste, murmura-t-elle oubliant qu'elle n'était pas seule. Nous avons refusé de le suivre dans ses expériences qui mettaient la vie du globe en danger... Nous nous sommes alors séparés et je pensais... Je ne croyais pas qu'il y aurait un seul survivant... Doux Soleil, Helmatt... Le seul être entre les mains de qui il ne fallait surtout pas tomber... Helmatt, patron d'une petite Compagnie perdue dans le Tibet, certainement indélogeable et inattaquable à cause des très hautes montagnes.

— Ils ont dérivé de dix mille kilomètres, fit remarquer le commandant Xerw. Qui aurait pensé qu'il faille les rechercher aussi loin ?

Helmatt le plus fanatique, le plus dénué de scrupules des dix. Il ne rêvait que de Soleil non pour les bienfaits qu'il répandrait sur la terre entière, mais comme d'une idole en or.

— Quelle rançon va-t-il exiger ? demanda-t-on à Ma Ker.

Effrayée elle préféra ne pas répondre.

CHAPITRE XXXIII

Lorsqu'elle revint de chez Sernine, Ligath préparait ses bagages. Ses vêtements neufs venaient surtout de la générosité de son amie.

— Voilà, dit Yeuse, tu seras certainement envoyée là-bas pour t'occuper du réacteur de la mer Caspienne. J'espère que tu m'enverras du caviar de temps en temps.

— Sernine est d'accord ?

— Il est très satisfait.

— Tu as obtenu des précisions ?

— C'est tellement fou que j'ai de la peine à y croire. Il m'a interdit de prendre des notes, m'a fait jurer que je n'avais aucun enregistreur sur moi. En bref Lien Rag pourrait être en vie, mais rien n'est certain... Les Éboueurs de la Vie Éternelle n'ont cessé de mentir, pourquoi auraient-ils dit vrai à ce sujet ?

— Tu n'as pas envie que ce soit faux... Tes yeux brillent et tu éclates de bonheur.

Yeuse secoua la tête :

— Je ne sais pas... Kurts le pirate, tu sais je t'en ai parlé... Il avait partie liée avec les Éboueurs... Depuis très longtemps... Il marchandait avec eux certaines vies humaines... Son côté plein de panache mais pour Lien Rag c'était autre chose, son ami bien sûr, mais d'après Sernine, Kurts avait depuis vingt ans une mission spéciale au sujet de Lien Rag. Il devait veiller sur lui et, coïncidence, par deux fois Kurts l'a sorti de situations dangereuses... Une fois dans le nord de la Transeuropéenne quand il était menacé par des pêcheurs à cause de Jdrien, le petit métis roux... Une autre fois quand il a été capturé chez les Ragus, après avoir visité le Gouffre aux Garous.

— Et pour la troisième fois là-bas dans le Sud, chez les Éboueurs ? Mais pourquoi n'aurait-il pas réapparu depuis onze ans ? Pourquoi vous laisser, tous ceux qui l'aimez, dans le regret et la douleur, maintenant dans le doute ? Car tu vas encore douter, n'est-ce pas ?

— Kurts et Lien Rag seraient partis ensemble... Ils auraient

trouvé la Voie Oblique... Je sais que comme ça c'est ahurissant mais il paraît que la signification de tout c'est la Voie Oblique... Lien Rag a cru que c'était un bouquin scientifique sur l'origine des Roux, mais en fait il s'agirait d'autre chose... Et Kurts est venu chercher Lien Rag là-bas chez les Éboueurs pour ce voyage mystérieux qui dure maintenant depuis onze ans.

Ligath faisait un effort pour ne pas sourire et Yeuse comprenait cette réaction. La physicienne nucléaire était trop matérialiste pour admettre ces explications nébuleuses.

— C'est Sernine qui dit ça ?

— Oui, très sérieusement d'ailleurs.

— Et il y croit ?

— Il en donne l'impression.

— Je... C'est incroyable. Ce monde est si difficile, si âpre que nous avons besoin d'inventer des Voies Obliques, de recréer des mythes ? Le chevalier Kurts est venu chercher le chevalier Lien Rag pour partir à la recherche du Graal peut-être ?

Yeuse la regarda, interloquée :

— Que veux-tu dire ?

— Une vieille légende, celle de la Table ronde... On n'invente rien... On adapte... Et les cendres de l'ampoule ?

— Qu'importe.

— Lady Diana va savoir que ce ne sont pas celles de Lien Rag et se douter de quelque chose. C'est tout ce qu'il a dit, l'ambassadeur Sernine ?

Ligath commençait de l'agacer, même si elle essayait de lui faire voir la réalité en face. Lors de ses confidences, Sernine parlait d'une voix basse et exaltée, comme un mystique d'autrefois.

— Il n'y a plus qu'à attendre ?

— Zelay aurait deviné certaines choses et c'est pourquoi on l'aurait assassiné... Il faudrait peut-être retourner là-bas, dans ce gouffre où les Ragus ont disparu.

— C'est le début de la Voie Oblique ? demanda Ligath goguenarde.

— Sernine ne le croit pas. Le Gouffre aux Garous permettrait à certains hommes d'acquérir une connaissance globale de notre destinée, le passé comme le présent et l'avenir.

— Une initiation, comme l'adoubement du Moyen Âge ?

— Lien Rag en avait remonté un vestige étonnant, une céramique très résistante à la chaleur... Capable de supporter des températures inconnues de notre terre... Et il pensait, l'accident de Zelay le confirmerait, qu'il y aurait une source de radioactivité dans le gouffre... Peut-être le moteur encore actif d'un vaisseau spatial.

Ligath changea d'un coup d'expression :

— Enfin quelque chose de raisonnable... J'ai moi-même la preuve que les hommes ont quitté cette Terre autrefois pour aller visiter d'autres mondes, d'autres étoiles... Ta Voie Oblique c'est peut-être tout bonnement un vaisseau qui attend quelque part comme une nouvelle Arche de Noé.

Elle souriait mais Yeuse la sentait tout à fait convaincue.

CHAPITRE XXXIV

Le poste de garde le plus éloigné de Fraternité II, disait-on de cette tente isotherme plantée à cent mètres des falaises de gélatine, dans le Sud, à douze kilomètres en ligne directe avec la base. On accordait une prime supplémentaire pour ceux qui acceptaient d'y passer vingt-quatre heures.

Filks, le gradé de la petite troupe qu'on appelait sergent pour se moquer, entra dans la tente pour vérifier le débit du poêle à huile. Il faisait quand même meilleur là-dedans et les instruments avaient besoin de dix degrés pour fonctionner sans une trop grande marge d'erreur. Il les vérifia les uns après les autres, regarda les deux hommes qui dormaient sur leur lit de camp et s'assit pour réchauffer ses mains en les tendant vers le poêle. Malgré la combinaison étanche, il finissait par avoir froid. Au bout d'une demi-heure il se leva et alla voir les deux hommes qui guettaient les mouvements de la falaise, l'arme au poing. L'un avait un pulvérisateur de produits dérivés de l'iode et le second un équipement complet pour envoyer un nuage d'huile minérale contre Jelly.

— Sergent, dit le premier, il arrive.

— Il arrive qui ?

— Le type aux longs cheveux et aux fourrures... Vous ne le voyez pas là-bas.

— Il a raison, sergent... Vous voulez que j'allume le projé ? Il n'est plus très loin maintenant.

— Sûr, il marche lentement et j'ai l'impression qu'il est drôlement fatigué. Tout à l'heure son pas était plus rapide, pas vrai, Kam ?

— Non mais, vous avez fini de vous foutre de moi, les deux artistes ? Et puis d'abord quel est l'imbécile qui vous a parlé des hallucinations de l'autre corps de garde, hein ? Vous allez me le dire sinon vous me le paierez... On a besoin de rigolos comme vous pour les corvées...

— Sergent, vous devriez pas vous mettre en colère. Nous on savait pas que les copains avaient eu des hallucinations... Depuis un moment on voit ce type... On n'osait pas vous appeler mais puisque vous êtes là...

— Kam, envoie le projé.

Le pinceau se posa sur la falaise gélatineuse de Jelly mais ne lui arracha aucun reflet, aucune brillance et la lumière pénétra en elle sans réfraction apparente.

— Vous le voyez, sergent ?

— Merde, dit Filks qui dans sa jeunesse avait été Néo-Catholique, c'est Jésus.

Il se demanda s'il ne devait pas tomber à genoux quand Jdrien, à bout de forces, sortit du protoplasma de l'amibe.